



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

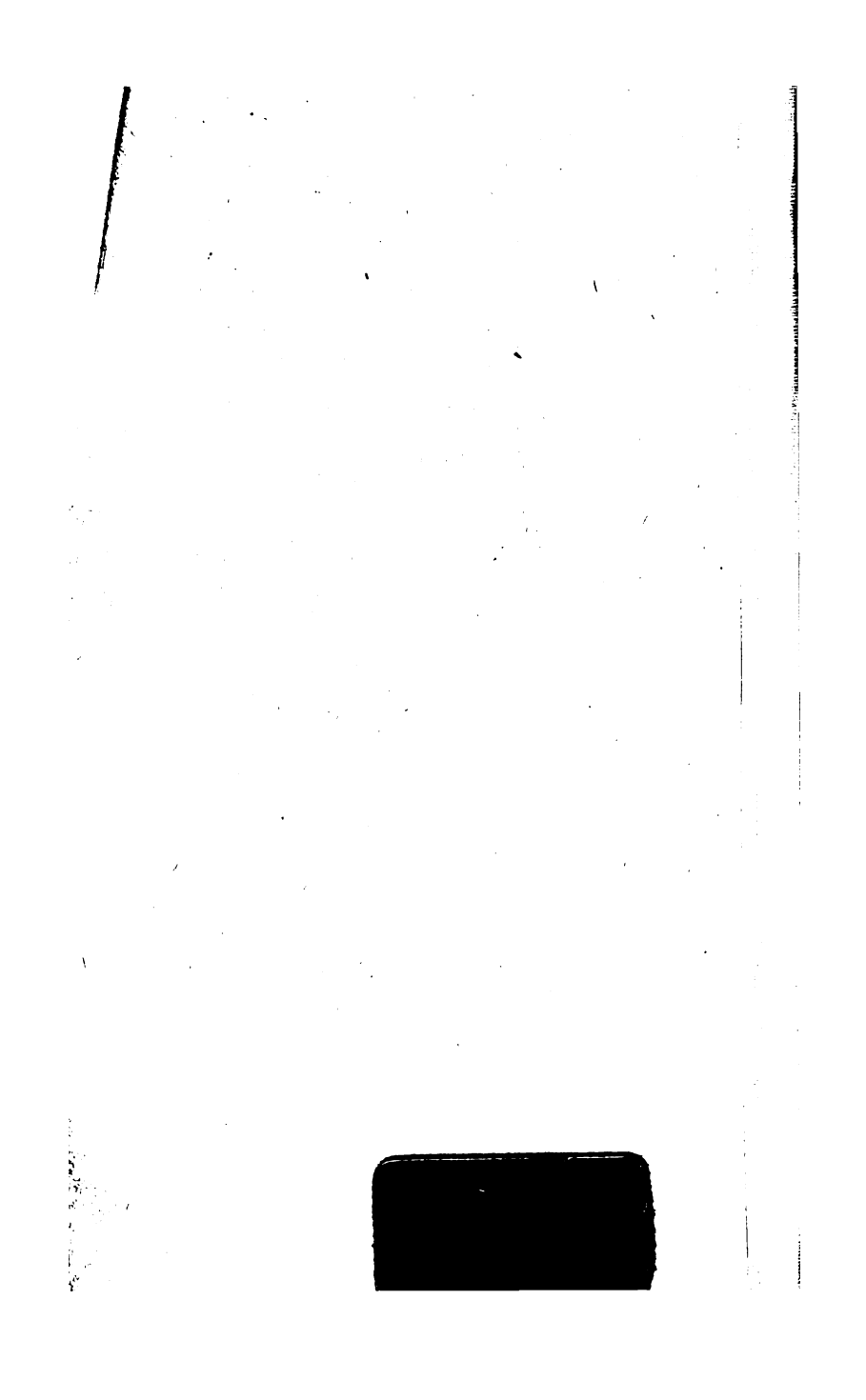
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

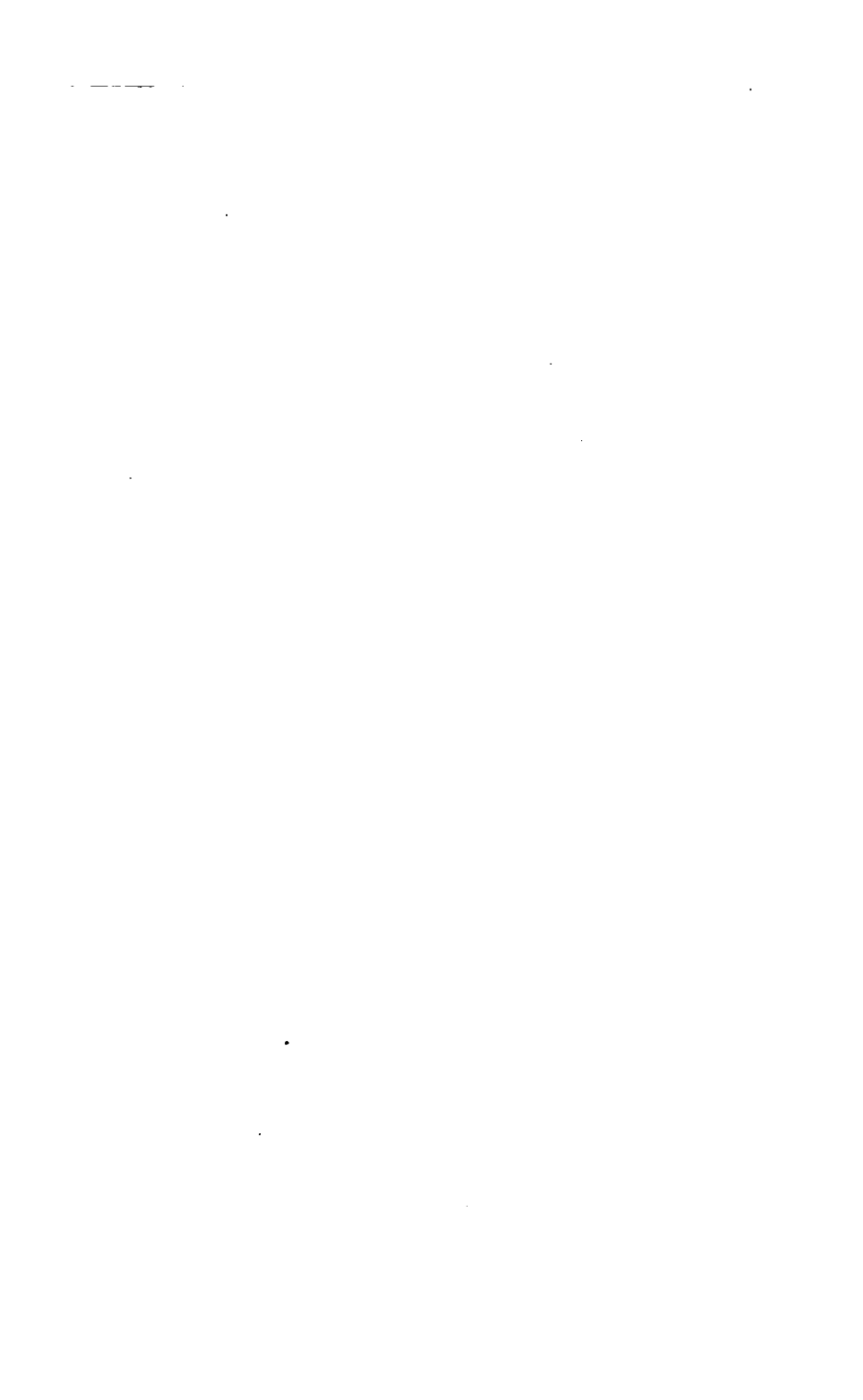
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07582724 0



II
Fleurbaey
NKN



À ma chère petite Edith
en souvenir affectueux
de tante Marie

Chereningen Juillet 1905.

CADETTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR **PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}**

NOUVELLE COLLECTION POUR LA JEUNESSE

Format grand in-8, à 7 fr. le vol. broché
 10 fr. le volume cartonné, tranches dorées

CŒUR MURT, 3^e édition, avec 57 gravures.
 PAPILLONNE, 2^e édition, avec 50 gravures.

Format in-8, à 4 fr. le volume broché
 6 fr. le volume relié en percaline, tranches dorées

MONSIEUR NOSTRADAMUS, 3^e édition, avec 36 gravures.
 LA PETITE DUCHESSE, 6^e édition, avec 75 gravures.
 RAOUL DAUBRY, *Chef de famille*, 4^e édition, avec 32 gravures.
 MANDARINE, 5^e édition, avec 96 gravures.
 GRAND CŒUR, 4^e édition, avec 45 gravures.
 CADOK, 2^e édition, avec 24 gravures.
 CALINE, 3^e édition, avec 102 gravures.
 FEU ET FLAMME, 2^e édition, avec 70 gravures.
 LE CLAN DES TÊTES CHAUDES, 2^e édition, avec 65 gravures.
 AU GALADOC, 2^e édition, avec 64 gravures (Suite).
 LES PREMIÈRES PAGES, 2^e édition, avec 75 gravures.
 RAYON DE SOLEIL, 2^e édition, avec 90 gravures.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Format in-16, à 2 fr. 25 le vol. broché
 3 fr. 50 le volume relié en percaline rouge, tranches dorées.

EN CONGRÉ, 7^e édition, avec 61 gravures.
 BIGARRETTE, 4^e édition, avec 48 gravures.
 LE PETIT CHEF DE FAMILLE, 9^e édition, avec 57 gravures.
 PLUS TARD, ou le *Jeune Chef de famille*, 6^e édition, avec 60 gravures.
 UN ENFANT GATÉ, 5^e édition, avec 48 gravures.
 BOUCHE-EN-CŒUR, 3^e édition, avec 45 gravures.
 TRANQUILLE ET TOURBILLON, 5^e édition, avec 45 gravures.
 CADETTE, 5^e édition, avec 52 gravures.
 GILDAS L'INTRAITABLE, 2^e édition, avec 56 grav. (Suite : *Sous le Jong*).
 PARISIENS ET MONTAGNARDS, avec 49 gravures.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

Format petit in-16, à 2 fr. le vol. broché

LA VIE EN FAMILLE, 2^e édition.
 TOMBÉE DU NID, 6^e édition (Suite de *Mandarine*).
 RAOUL DAUBRY, 3^e édition.
 L'HÉRITIÈRE DE KERGUIGNON, 2^e édition (Suite de *Cadok*).
 CES BONS ROSAEC! (Suite de *Désertion*), 3^e édition.
 LE CŒUR ET LA TÊTE, 2^e édition (*Tranquille et Tourbillon*).
 — (Fin : *l'Exilée du Val Argand*).
 AU GALADOC (Suite du *Clan*).
 BENGALE, 2^e édition (Fin du *Clan* et de *Galadoc*).
 LE THÉÂTRE CHEZ SOI, comédies et proverbes, 1^{re} édition.
 SANS BEAUTÉ, 2^e édition. | DE TROP, 2^e édition.
 LA CLEF D'OR, 2^e édition. | LA GLORIEUSE.
 RÉSÉDA, 4^e édition. | UN FRUIT SEC.
 LOYAUTÉ, 2^e édition. | LES PRÉVALONNAIS.

CADETTE

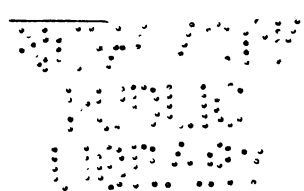
PAR

M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 52 VIGNETTES

PAR TOFANI

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

Droits de traduction et de reproduction réservés.

1/5.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

55164A

ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1 2 1

WPA 440
2105
2105

CADETT E

PREMIÈRE ENVELOPPE

Me voici bien embarrassée ! J'ai fait une promesse, une promesse solennelle, et je ne sais de quelle façon m'y prendre pour la tenir !

Mais aussi comment ai-je pu accepter un engagement aussi étonnant pour une petite fille ! Certainement, promettre est la chose la plus facile du monde ; mais je vois bien que c'est tenir qui est le *hic*, comme dit ma grand'mère.

Cette mésaventure m'apprend la signification de cette parole, qui est aussi de ma grand'mère : « Promettre et tenir sont deux. » C'est tout à fait mon avis maintenant, depuis que j'ai imprudemment promis d'écrire mon journal. Ma chère maman a une amie qui est ma marraine et que j'aime beaucoup. Voilà bien longtemps qu'elle est partie

pour un pays d'un nom bizarre, le bout du monde, dit-on.

En partant, elle me demanda de lui écrire. Je n'ai jamais écrit à personne qu'à ma grand'mère, je fis la moue, et elle, bien sérieusement, avec cette voix aimante qui m'allait au cœur me dit : « Écoute, petite Germaine, cela te fait peur de m'écrire maintenant; mais tu grandiras et il faudra bien que tu te décides à faire autre chose que des devoirs de style. Ne m'écris donc pas maintenant; mais promets-moi, le jour où tu auras quatorze ans, de commencer par lettres ou autrement un journal sur toi-même, qui me mettra au courant de ton petit personnage. Me promets-tu? »

Quatorze ans ! C'était très loin : je n'en avais que douze. Je promis, et elle me remercia en ajoutant quelque chose d'incompréhensible sur un événement qui pourrait m'affliger, et dont elle voulait que je lui parlasse dans mon journal. Je promis tout ce qu'elle voulut. C'est si long deux ans !

Eh bien, ils sont passés. J'ai quatorze ans aujourd'hui. On les fêtera après demain, quand ma grand'mère sera arrivée, et pas plus tard qu'hier j'ai reçu un billet de ma marraine. « Et ta promesse? » dit-elle.

Voilà le grand sujet de mon embarras.

Et d'abord, comment écrit-on un journal? Si seulement je savais commencer !

Ce matin, maman m'a donné une capsule pleine de fil en me disant : « Impossible de trouver le bout, cherche. » J'ai cherché bien longtemps, pinçant ici, pinçant là. Pour mon journal à faire, c'est tout pareil. Je me frappe le front, je me tire les cheveux, je dessine des bobines. Si seulement j'avais le bout, mes pensées, comme le fil que j'ai fini



Me voilà bien embarrassée.

par découvrir, suivraient peut-être toutes seules !

J'ai des amies qui riraient bien de mon embarras. Elles écrivent leur journal, elles ! C'est bien amusant, pas leur journal, mais leur manière de le faire et de le montrer. Elles le cachent, elles le mettent sous clef, elles en montrent un coin, elle font lire une phrase, puis une ligne, puis une page ; c'est extrêmement drôle. J'ai lu plusieurs de ces papiers

mystérieux dont leurs frères se moquent. Il m'a semblé qu'elles racontaient l'histoire d'une autre. Marie faisait des tirades sur l'aurore et sur la lune : c'est une grosse réjouie qui aime beaucoup mieux le soleil, et les soles au madère.

Adèle racontait qu'elle voulait être sœur de charité, aller dans les ambulances ; un jour je me coupe le doigt, elle se sauve pour ne pas voir du sang.

Louise se pose en sœur aînée, en maman ; elle coud, elle tricote, elle débarbouille, sur son journal ; et elle est furieuse quand il lui faut s'occuper de ses petites sœurs. Ce n'est pas là le journal que je veux écrire pour ma marraine. Je veux lui parler vrai.

Cela dit, si je commençais, si j'essayais de commencer !

Allons..... une..... deux..... trois..... Mais quelle heure est-il ? Deux heures ! Mon temps d'écrire est passé... et j'ai écrit très long, il me semble... Comptons. Trois pages et cinq lignes ! c'est énorme. Eh ! mais cela me servirait peut-être de commencement... C'est une idée, c'est une idée ! je tiens le bout de la pelote de fil.

Et maintenant, si, pour continuer, je disais un mot de l'événement que ma marraine m'annonçait et qui est arrivé malheureusement pour moi et pour ma grand'mère ?

Non, non, c'est trop pénible à dire, ce sera pour demain : il ne faut pas en écrire trop long pour commencer. Je vais mettre ceci sous enveloppe et écrire dessus : première enveloppe. Le reste se déroulera comme il pourra.

Je n'écirai pas des choses sublimes, ni poétiques ni fantastiques ; mais j'écirai ce que je pense, ce qui m'arrive, tout simplement.

Oh ! ma marraine, quelle promesse vous m'avez fait faire là ! La tiendrai-je ? Je l'espère.

SECONDE ENVELOPPE

Aujourd'hui, puisque j'en suis au second article, je n'ai pas de commencement à chercher : c'est déjà quelque chose.

Il faut donc parler de l'événement, comme disait ma marraine.

Mais cela est triste à écrire. Si je racontais mon histoire comme un de ces contes que j'ai tant aimés ?

Donc, il était une fois une petite fille, nommée Germaine Grandvallon, qui était heureuse et très aimée. Son père, sa mère et sa grand'mère, trois bons génies, l'entouraient de soins et d'affection, et elle avait de bons petits voisins qui étaient ses camarades. Elle habitait une vieille maison proche d'une belle forêt, et c'était dans les grandes allées pleines d'ombre qu'elle avait appris à marcher et à courir. Elle avait une marraine aussi, un autre bon génie qui, sans la faire pleurer d'ennui, lui avait appris des choses qui semblent fort ennuyeuses aux

enfants : car il n'est guère possible de les apprendre en jouant. Je ne sais comment sa bonne marraine s'y était prise ; mais Germaine savait lire, écrire, compter et faire des gammes sans qu'elle eût souvenir de s'être ennuyée un instant. C'est qu'au fond Germaine était heureuse de faire plaisir à ceux qu'elle aimait. Son père admirait ses pages d'écriture et ses règles d'arithmétique, sa maman écoutait sa musique, sa grand'mère examinait ses ourlets ; c'est pourquoi elle s'appliquait et s'instruisait gaiement. C'était une bien heureuse petite fille, un peu trop bruyante peut-être, un peu entêtée quand elle s'y mettait, un peu fière et très portée à la nonchalance ; mais on la prépara à sa première communion, et elle s'appliqua à une autre étude, à celle de réformer son caractère et de régler l'emploi de son temps. Et cela se fit encore sans ennui et sans souffrance. Elle voyait beaucoup d'enfants se fâcher et s'ennuyer, pour ceci, pour cela : les petites filles capricieuses remplissent le monde.

Elle ne s'ennuya, elle, que par le cœur. Quand son cœur fut atteint, elle connut toutes sortes de choses nouvelles, elle se sentit penser.

L'année de sa première communion, son père tomba malade et mourut. Ah ! la mort, c'est terrible !

Germaine pensa qu'elle ne se consolerait jamais ; mais elle eut le courage de ne pas trop pleurer de

vant sa grand'mère, qui avait un chagrin qui n'était pas un chagrin d'enfant.

Ce grand malheur fut suivi de tristesses sans fin. Germaine s'aperçut que sa mère et sa grand'mère ne s'aimaient plus autant. Bientôt elles ne s'aimèrent plus du tout. Elles ne s'étaient peut-être jamais beaucoup aimées ; mais le bon génie qui était là présent servait de trait d'union.

La mère de Germaine avait à Paris des frères, des cousines qu'elle regrettait. La vieille maison, la vieille église, la belle forêt même l'ennuyait. Tout cela était devenu vide pour elle, disait-elle.

Quand arriva l'hiver, elle souffrit du froid, de la pluie, du vent. Le vent faisait cependant de bien belle musique dans les grands arbres de la forêt ; Germaine ouvrait les fenêtres toutes grandes pour mieux l'entendre : elle aimait mieux encore sa belle forêt l'hiver que l'été, à cause des sérénades que lui donnait le vent.

Mais sa pauvre maman souffrait, et un beau jour elle décida qu'elle quitterait la petite ville de Pérans.

Germaine pleura amèrement : elle pleura sa grand'mère, sa forêt, sa vieille maison, sa vieille église, son vieux chien, ses petits amis de Préauloup ; elle pleura même Mathurine, la vieille servante de sa grand'mère, qui était une femme acariâtre et violente pour tout le monde, excepté pour elle et pour sa grand'mère.

Germaine se déplut à Paris ; en écrivant à sa grand'mère, elle signait : l'exilée ! Pour comble d'ennui sa maman fit un grand voyage et la mit en pension. C'est là qu'elle connut des petites filles qui griffonnaient à tout propos et qui écrivaient un journal bien ennuyeux et plein de mensonges.

Pendant une de ses vacances elle revit sa marraine, le bon génie qui lui avait appris l'alphabet de toute science sans fatigue ; elle fit une promesse imprudente, et elle entendit parler d'un événement qui l'affligerait peut-être.

Au retour du grand voyage de sa maman, on le lui annonça. Sa mère se remariait. Elle épousait un de ses cousins. Une des petites amies de Germaine lui dit que c'était tout un roman. Seulement elle ne le savait pas.

Germaine, qui n'avait pas la manie de détester les gens sans les connaître et qui n'était pas d'un caractère jaloux, se montra d'abord très insensible à l'événement, et ne le jugea pas effrayant du tout. Elle trouva même que le monsieur que sa maman lui présentait comme un second père avait l'air très bon et très comme il faut.

Un second père ! Ce n'est pas à dédaigner. Il ne remplace pas l'autre ; mais c'est tout de même un père. Malheureusement elle revit une compagne qui avait pris le genre de détester sa belle-mère et qui écrivait des horreurs d'elle sur son journal ;

malheureusement surtout Germaine alla passer le reste de ses vacances chez sa grand'mère, à Pérán.

La grand'mère ne trouvait pas de termes pour qualifier l'événement. Quant à Mathurine, elle traitait la mère de Germaine de sans-cœur, toute la journée.

Cette pauvre grand'mère ! Elle avait une telle idolâtrie pour le cher père de Germaine, mon *fisse*, comme elle disait.

Germaine commença par trouver sa maman bien cruelle de faire souffrir les gens comme cela. Et puis Mathurine ne disait-elle pas vrai en affirmant que, si sa mère l'avait aimée, elle ne se serait pas remariée ?

Ce fut Germaine qui décida sa grand'mère à assister aux cérémonies de ce mariage détesté ; un peu plus elle se révoltait aussi et refusait d'y paraître. Il lui venait toutes sortes de méchancetés dans la tête et dans le cœur. Positivement elle en était arrivée à aimer moins sa mère et à trouver le monsieur désagréable.

Il fallut voir l'arrivée des trois mauvais génies à Paris. La grand'mère de Germaine, Germaine elle-même ne firent rien paraître d'abord. On se salua, on s'embrassa, on s'habilla. Mais Germaine habitait le troisième étage avec sa grand'mère. Après chaque repas, après chaque visite elle se réfugiait là

comme dans une forteresse, et il fallait entendre le trio ennemi. Mathurine était la plus enragée ; ce fut elle qui rendit odieuse à Germaine l'appellation qu'on voulait lui faire donner à M. Harrisson : il s'appelait comme cela, il était Anglais, ce qui exaspérait d'autant plus la grand'mère de Germaine. Impossible de faire dire à Germaine : mon père, ou papa. Voyant cependant que sa mère s'irritait de



Il avait l'air très bon.

sa mauvaise volonté, elle avait fini par appeler M. Harrisson : Monsieur papa.

Le départ de sa grand'mère et de Mathurine adoucit un peu Germaine. Mais elle souffre toujours, car elle se sent jalouse. Dans tout ce qu'on lui a dit, il y a beaucoup de vrai. Elle n'a plus la même confiance en sa mère, elle se trouve seule, et, si elle faisait des vers, ce seraient des vers dé-

sespérés ; mais elle n'en fait pas, elle a déjà bien de la peine à écrire tant bien que mal un journal réclamé par sa marraine qu'elle aime beaucoup, mais à laquelle elle a bien envie de manquer de parole.

Et le conte finit là. Celui-là n'aura pas le sort du *Petit Chaperon Rouge*, on ne le racontera pas, on ne le chantera pas ; c'est un conte bien ennuyeux. J'aurais dû, au moment de l'événement, faire enlever monsieur papa sur un char attelé de deux hyènes ; mais cela n'eût pas été le vrai.

Maintenant j'attends l'arrivée de ma grand'mère, qui vient pour affaires à Paris et qui a promis de s'arrêter deux jours en l'honneur de mes quinze ans.

Maman, qui est toujours bien bonne, malgré mes boutades, m'a dit ce matin qu'elle m'accorderait ce jour-là tout ce que je lui demanderais. C'est une promesse, cela. Voyons, que vais-je lui demander ?

Je n'ose pas l'écrire. Et maintenant, va sous ton enveloppe, petit conte qui contiens le commencement de l'histoire de la pauvre Germaine.

TROISIÈME ENVELOPPE

J'ai tant de joie dans le cœur aujourd'hui qu'il faut bien en laisser couler un peu sur ce petit papier. Petit papier, mon ami, savez-vous que je commence à vous apprécier comme un confident bien commode ? Vous êtes discret, pas curieux, vous ne demandez pas plus qu'on ne vous en dit, comme les petites filles qui se posent en confidentes, et vous n'avez pas de langue pour répéter à tort et à travers les secrets d'autrui. Une enveloppe, un tiroir suffisent pour vous abriter, et une petite flamme suffirait pour vous rendre muet à jamais.

Décidément, marraine, vous aviez deviné que je me confierais difficilement, et vous saviez bien aussi que je sentirais trop vivement pour garder en moi-même, comme une femme, toutes mes impressions. Tout le monde me prend pour une petite fille si tranquille dans son insignifiance !

Mais ce n'est pas de moi qu'il faut parler au-

jourd'hui, c'est de ma grand'mère qui est là, dans un fauteuil, se reposant de son voyage.

Elle ferait un bien beau portrait, ma grand'mère ! Elle a une taille pleine de majesté, un visage un peu sévère, mais qui convient à une grand'mère. Rien ne change chez elle, elle est la même toujours. Sa toilette ne varie pas. Je me frotte les yeux et me demande si je ne suis pas à Péran, la voyant dormir les mains jointes. Elle a ses mitaines de filet, ses souliers de prunelle, son bonnet de tulle à pois, sa collerette de tulle empesée très dur. On ne dirait pas qu'elle sort d'un wagon, mais bien d'une boîte capitonnée et hermétiquement fermée.

Elle était attendue ce matin, mais je n'étais pas bien sûre qu'elle viendrait. Fêter les quinze ans de sa petite-fille lui était bien agréable sans doute ; mais il fallait pour cela faire plusieurs lieues et surtout accepter l'hospitalité de ce qu'elle nomme « le nouveau ménage ».

Je voyais tout préparer pour la recevoir et je me disais : Elle ne viendra pas. Quand c'est un bonheur qui doit m'arriver, je commence par penser : Il n'arrivera pas. Je ne sais pas si je dois me réjouir ou m'attrister de cette disposition, qui m'empêche de me jeter dans la joie jusqu'au cou.

Maman n'était pas elle-même sans quelque inquiétude, et monsieur papa lui disait :

« Ne vous agitez pas tant, Marie, et ne démeublez pas inutilement vos appartements : une femme de l'âge de madame Grandvallon ne fait pas cinquante lieues pour assister à un dîner de famille. »

Je pensais : « Vous vous trompez, monsieur Harrison, ma grand'mère ferait cent lieues pour cela ; ah ! on voit bien que vous n'êtes pas de notre famille, vous ! »

Pur style de ma grand'mère.

Rien qu'en la voyant apparaître à l'horizon, il me revenait toutes sortes de griefs contre mon beau-père, et je me réfugiais déjà en pensée dans la chambre préparée pour elle, comme dans la forteresse d'autrefois, d'où nous lui faisions une si terrible guerre.

Au moment où midi sonne, j'entends une voiture dans la cour. C'est la vingtième depuis ce matin ; mais celle-ci m'attire particulièrement. Je la suis des yeux dans son circuit. La portière s'ouvre. La coiffure de Péran m'apparaît. Je ne vois que cela. Je perds la tête, je me sauve, je descends les escaliers quatre à quatre, et j'arrive sur le perron où je tombe dans les bras de ma grand'mère.

Je crois que je ne l'ai jamais vue aussi émue. Et Mathurine donc ! Elle a chiffonné toute sa coiffe à force de m'embrasser sur les deux joues. Mais

grand'mère, qui ne perd jamais de vue le décorum, lui a donné sur le dos un bon coup de son ombrelle, et elle m'a lâchée.

J'ai monté l'escalier en donnant le bras à ma grand'mère. A chaque marche, je voyais son visage perdre l'expression heureuse qui m'avait accueillie. A la porte qui s'est ouverte devant maman et monsieur papa, elle avait repris sa figure paisible et un peu glacée. Elle a serré la main à maman du bout du doigt et a fait une profonde révérence à monsieur papa, qui lui a offert le bras pour la conduire à son appartement.

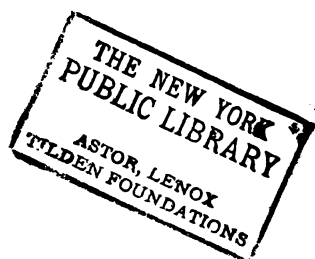
Le déjeuner s'est très bien passé ; mais la conversation qui s'est engagée au dessert a donné à ma grand'mère sa physionomie de neige. Maman s'en est aperçue et a voulu changer le sujet ; mais monsieur papa parlait de l'Écosse où ils vont aller tous les deux, et il ne voyait même pas les signes de maman.

Moi je trouve tout simple qu'il aille voir sa sœur à Dundee ; évidemment grand'mère n'est pas de mon avis.

Après le déjeuner, elle a demandé la permission de se retirer pour se reposer, et elle est venue faire sa sieste dans ma chambre, et là nous avons parlé de nos petites affaires. Elle n'est pas contente ; elle blâme ce voyage qui m'oblige à retourner en pension. Elle me trouve grandie, maigrie,



Grand'mère lui a donné un coup d'ombrelle.



palie. Mathurine est venue ajouter à ses craintes.

Mathurine était très mécontente de la cuisine. La femme de chambre de Madame l'avait traitée comme un chien.

C'est étonnant comme Mathurine est orgueilleuse,



Grand'mère se repose.

elle exige plus d'égards que ma grand'mère elle-même.

Elle a dit que je n'avais plus que la peau sur les os, et elle a dit que personne ne s'occupait de ma santé, elle en a tant dit que ma grand'mère en est arrivée à me tâter le pouls et à examiner gravement ma langue. Elle m'a trouvé de la fièvre.

« Grand'mère, c'est le plaisir de vous revoir.

— Non, les émotions agitent les nerfs, mais n'ont pas d'action sur le cours du sang. »

Et elle a ajouté :

« Ma petite-fille, il faut revenir à Pérán.

— Grand'mère, tout de suite.

— Puisque votre mère et monsieur son mari voyagent, il serait tout simple que vous vinssiez chez moi.

— Tout simple, grand'mère.

— Vous êtes si avancée dans vos études, ce sont vos parents eux-mêmes qui le disent, qu'une année de pension en plus est parfaitement inutile. .

— Absolument inutile.

— Il y a des professeurs de musique à Pérán.

— Oui, il y en a.

— La santé est le premier des biens.

— Oui, grand'mère, oh ! oui. »

Elle appuya son menton sur sa main.

« Comment leur demanderai-je cela ? dit-elle.

— N'importe comment, grand'mère.

— Si, car je ne supporterais pas un refus. Il y va de ma dignité. J'ai déjà fait tant et de si douloureux sacrifices ! Chez moi j'aurais fêté avec bonheur vos quinze ans, ma petite-fille. Ici, j'ai le cœur navré. Est-il bien possible que je demande comme une grâce qu'on laisse venir chez moi la fille de mon fils !

— Mais, grand'mère, si je le demandais, moi ?



Elle a examiné gravement ma langue.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

— Ma petite-fille, je suis pour les principes. Un enfant n'a rien à exiger de sa mère.

— Mais si maman m'avait commandé de lui demander quelque chose aujourd'hui, pour mes quinze ans ?

— C'est différent.

— Elle me l'a commandé.

— Ah ! que comptez-vous lui demander, Germaine ?

— Je cherchais, grand'mère ; mais j'ai trouvé maintenant. Je lui demanderai de m'envoyer en pension.

— Germaine !

— En pension,.. chez vous, à Pérans. »

Grand'mère sourit.

« Vous êtes une petite fille avisée, Germaine. Faites cela. Si vous ne réussissez pas, je parlerai à mon tour ; mais voyez-vous, il vaudrait mieux que je ne parlasse pas. Entre votre mère et moi, depuis son nouveau mariage, il n'y a plus qu'un fil. Un refus le ferait casser, et ce serait fini entre nous, à jamais.

— Mais pas entre moi et vous, grand'mère ?

— N'avez-vous pas appris votre catéchisme, Germaine ? *Bien d'autrui tu ne prendras*. L'enfant appartient à sa mère.

— Et un peu aussi à sa grand'mère, je pense.

— Oui, oui, s'il était là, lui ! »

Et sur ce mot grand'mère a levé les yeux au ciel :

puis les a fermés comme pour dormir, et je me suis mise à griffonner notre conversation en recommandant bien à ma plume de ne pas grincer trop fort sur le papier.

Heureuse grand'mère, qui sait faire comme cela des petits sommes en plein jour ! Ce n'est pas moi qui dormirais après un semblable entretien.

Mon cœur bat si vite, à la pensée du cadeau étrange que je vais demander à ma pauvre maman ! Jamais petite fille n'en a demandé de pareil, je crois. Si elle était seule, si elle restait à Paris, je ne consentirais pas à la quitter. Mais puisqu'elle va en Écosse avec monsieur papa, qui est très attentif pour elle, je peux bien, moi, aller voir mon vieux Péran et ma belle forêt. Mathurine m'a dit que mes petits camarades m'attendaient, que tout le monde me réclamait. Un peu plus elle ferait parler en mon honneur le vieux chien, le vieux cheval, le vieux carrosse, les lièvres et les arbres de la forêt.

Ah ! la forêt ! les grandes clairières ! les sources ! les nids d'oiseaux !

Que dira maman quand je lui demanderai un voyage, au lieu d'un bijou qu'elle compte me donner sans doute ? Et si elle refuse, et si ma grand'mère se fâche ? Elle a déjà tant envie de se fâcher pour de bon ?

Alors, je perdrai ma grand'mère. Cette crainte me donne froid dans le cœur.

Mon bon ange, êtes-vous par là ? Glissez-moi donc au cœur une bonne inspiration. Il est dur pour une petite fille d'être mêlée à des choses incompréhensibles, c'est terrible de sentir qu'il n'y a plus qu'un fil entre ceux qu'on aime. Car je les aime tous, j'aime tout le monde, moi ! Et il n'y a plus qu'un fil ! grand'mère l'a dit.

Mon Dieu, mon Dieu, faites qu'il ne se casse pas entre mes doigts, ce pauvre petit fil d'amour si fin, si fin qu'on ne le voit presque plus.

grand'mère, qui ne perd jamais de vue le décorum, lui a donné sur le dos un bon coup de son ombrelle, et elle m'a lâchée.

J'ai monté l'escalier en donnant le bras à ma grand'mère. A chaque marche, je voyais son visage perdre l'expression heureuse qui m'avait accueillie. A la porte qui s'est ouverte devant maman et monsieur papa, elle avait repris sa figure paisible et un peu glacée. Elle a serré la main à maman du bout du doigt et a fait une profonde révérence à monsieur papa, qui lui a offert le bras pour la conduire à son appartement.

Le déjeuner s'est très bien passé ; mais la conversation qui s'est engagée au dessert a donné à ma grand'mère sa physionomie de neige. Maman s'en est aperçue et a voulu changer le sujet ; mais monsieur papa parlait de l'Écosse où ils vont aller tous les deux, et il ne voyait même pas les signes de maman.

Moi je trouve tout simple qu'il aille voir sa sœur à Dundee ; évidemment grand'mère n'est pas de mon avis.

Après le déjeuner, elle a demandé la permission de se retirer pour se reposer, et elle est venue faire sa sieste dans ma chambre, et là nous avons parlé de nos petites affaires. Elle n'est pas contente ; elle blâme ce voyage qui m'oblige à retourner en pension. Elle me trouve grandie, maigrie,



Grand'mère lui a donné un coup d'ombrelle.



pâlie. Mathurine est venue ajouter à ses craintes.

Mathurine était très mécontente de la cuisine. La femme de chambre de Madame l'avait traitée comme un chien.

C'est étonnant comme Mathurine est orgueilleuse,



Grand'mère se repose.

elle exige plus d'égards que ma grand'mère elle-même.

Elle a dit que je n'avais plus que la peau sur les os, et elle a dit que personne ne s'occupait de ma santé, elle en a tant dit que ma grand'mère en est arrivée à me tâter le pouls et à examiner gravement ma langue. Elle m'a trouvé de la fièvre.

« Grand'mère, c'est le plaisir de vous revoir.

— Non, les émotions agitent les nerfs, mais n'ont pas d'action sur le cours du sang. »

Et elle a ajouté :

« Ma petite-fille, il faut revenir à Pérán.

— Grand'mère, tout de suite.

— Puisque votre mère et monsieur son mari voyagent, il serait tout simple que vous vinssiez chez moi.

— Tout simple, grand'mère.

— Vous êtes si avancée dans vos études, ce sont vos parents eux-mêmes qui le disent, qu'une année de pension en plus est parfaitement inutile. .

— Absolument inutile.

— Il y a des professeurs de musique à Pérán.

— Oui, il y en a.

— La santé est le premier des biens.

— Oui, grand'mère, oh ! oui. »

Elle appuya son menton sur sa main.

« Comment leur demanderai-je cela ? dit-elle.

— N'importe comment, grand'mère.

— Si, car je ne supporterais pas un refus. Il y va de ma dignité. J'ai déjà fait tant et de si douloureux sacrifices ! Chez moi j'aurais fêté avec bonheur vos quinze ans, ma petite-fille. Ici, j'ai le cœur navré. Est-il bien possible que je demande comme une grâce qu'on laisse venir chez moi la fille de mon fils !

— Mais, grand'mère, si je le demandais, moi ?



Elle a examiné gravement ma langue.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

— Ma petite-fille, je suis pour les principes. Un enfant n'a rien à exiger de sa mère.

— Mais si maman m'avait commandé de lui demander quelque chose aujourd'hui, pour mes quinze ans ?

— C'est différent.

— Elle me l'a commandé.

— Ah ! que comptez-vous lui demander, Germaine ?

— Je cherchais, grand'mère ; mais j'ai trouvé maintenant. Je lui demanderai de m'envoyer en pension.

— Germaine !

— En pension, .. chez vous, à Pérán. »

Grand'mère sourit.

« Vous êtes une petite fille avisée, Germaine. Faites cela. Si vous ne réussissez pas, je parlerai à mon tour ; mais voyez-vous, il vaudrait mieux que je ne parlasse pas. Entre votre mère et moi, depuis son nouveau mariage, il n'y a plus qu'un fil. Un refus le ferait casser, et ce serait fini entre nous, à jamais.

— Mais pas entre moi et vous, grand'mère ?

— N'avez-vous pas appris votre catéchisme, Germaine ? *Bien d'autrui tu ne prendras*. L'enfant appartient à sa mère.

— Et un peu aussi à sa grand'mère, je pense.

— Oui, oui, s'il était là, lui ! »

Et sur ce mot grand'mère a levé les yeux au ciel ;

grand'mère, qui ne perd jamais de vue le décorum, lui a donné sur le dos un bon coup de son ombrelle, et elle m'a lâchée.

J'ai monté l'escalier en donnant le bras à ma grand'mère. A chaque marche, je voyais son visage perdre l'expression heureuse qui m'avait accueillie. A la porte qui s'est ouverte devant maman et monsieur papa, elle avait repris sa figure paisible et un peu glacée. Elle a serré la main à maman du bout du doigt, et a fait une profonde révérence à monsieur papa, qui lui a offert le bras pour la conduire à son appartement.

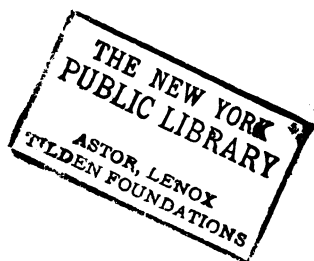
Le déjeuner s'est très bien passé ; mais la conversation qui s'est engagée au dessert a donné à ma grand'mère sa physionomie de neige. Maman s'en est aperçue et a voulu changer le sujet ; mais monsieur papa parlait de l'Écosse où ils vont aller tous les deux, et il ne voyait même pas les signes de maman.

Moi je trouve tout simple qu'il aille voir sa sœur à Dundee ; évidemment grand'mère n'est pas de mon avis.

Après le déjeuner, elle a demandé la permission de se retirer pour se reposer, et elle est venue faire sa sieste dans ma chambre, et là nous avons parlé de nos petites affaires. Elle n'est pas contente ; elle blâme ce voyage qui m'oblige à retourner en pension. Elle me trouve grandie, maigrie,



Grand'mère lui a donné un coup d'ombrelle.



pâlie. Mathurine est venue ajouter à ses craintes.

Mathurine était très mécontente de la cuisine. La femme de chambre de Madame l'avait traitée comme un chien.

C'est étonnant comme Mathurine est orgueilleuse,



Grand'mère se repose.

elle exige plus d'égards que ma grand'mère elle-même.

Elle a dit que je n'avais plus que la peau sur les os, et elle a dit que personne ne s'occupait de ma santé, elle en a tant dit que ma grand'mère en est arrivée à me tâter le pouls et à examiner gravement ma langue. Elle m'a trouvé de la fièvre.

« Grand'mère, c'est le plaisir de vous revoir.

— Non, les émotions agitent les nerfs, mais n'ont pas d'action sur le cours du sang. »

Et elle a ajouté :

« Ma petite-fille, il faut revenir à Pérán.

— Grand'mère, tout de suite.

— Puisque votre mère et monsieur son mari voyagent, il serait tout simple que vous vinssiez chez moi.

— Tout simple, grand'mère.

— Vous êtes si avancée dans vos études, ce sont vos parents eux-mêmes qui le disent, qu'une année de pension en plus est parfaitement inutile. .

— Absolument inutile.

— Il y a des professeurs de musique à Pérán.

— Oui, il y en a.

— La santé est le premier des biens.

— Oui, grand'mère, oh ! oui. »

Elle appuya son menton sur sa main.

« Comment leur demanderai-je cela ? dit-elle.

— N'importe comment, grand'mère.

— Si, car je ne supporterais pas un refus. Il y va de ma dignité. J'ai déjà fait tant et de si douloureux sacrifices ! Chez moi j'aurais fêté avec bonheur vos quinze ans, ma petite-fille. Ici, j'ai le cœur navré. Est-il bien possible que je demande comme une grâce qu'on laisse venir chez moi la fille de mon fils !

— Mais, grand'mère, si je le demandais, moi ?



Elle a examiné gravement ma langue.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

— Ma petite-fille, je suis pour les principes. Un enfant n'a rien à exiger de sa mère.

— Mais si maman m'avait commandé de lui demander quelque chose aujourd'hui, pour mes quinze ans ?

— C'est différent.

— Elle me l'a commandé.

— Ah ! que comptez-vous lui demander, Germaine ?

— Je cherchais, grand'mère ; mais j'ai trouvé maintenant. Je lui demanderai de m'envoyer en pension.

— Germaine !

— En pension, .. chez vous, à Pérans. »

Grand'mère sourit.

« Vous êtes une petite fille avisée, Germaine. Faites cela. Si vous ne réussissez pas, je parlerai à mon tour ; mais voyez-vous, il vaudrait mieux que je ne parlasse pas. Entre votre mère et moi, depuis son nouveau mariage, il n'y a plus qu'un fil. Un refus le ferait casser, et ce serait fini entre nous, à jamais.

— Mais pas entre moi et vous, grand'mère ?

— N'avez-vous pas appris votre catéchisme, Germaine ? *Bien d'autrui tu ne prendras*. L'enfant appartient à sa mère.

— Et un peu aussi à sa grand'mère, je pense.

— Oui, oui, s'il était là, lui ! »

Et sur ce mot grand'mère a levé les yeux au ciel ;

W. A. R. K.
CLINICAL
ASST. - ENOX
GOLDEN FOUNDATIONS

— Mademoiselle, vous rappelez-vous le vieil éclopé qui mendie sous la muraille des carmélites ?

— Oui, très bien.

— Pas plus tard qu'hier, il m'a demandé si la petite demoiselle n'allait pas bientôt revenir.

— Cela me fait bien plaisir, Joseph. Mais pour les bêtes, c'est plus étonnant.

— Je ne dis pas non ; mais il est sûr que Barbiche et Mitaine relèvent le museau et remuent la queue quand on dit votre nom un peu fort. C'est notre amusement à Mathurine et à moi de faire cette expérience. »

Ma conversation avec Joseph finit là. Grand'mère arrivait avec Mathurine et les colis.

Joseph descendit de son siège pour installer au dehors de la voiture ce qui ne pouvait pas entrer au dedans.

Il me donna la garde du vieux Moustapha, ce que je fis en caressant sa longue crinière.

Il n'y avait pas à craindre qu'il s'emportât ; mais ma grand'mère, qui l'a connu fougueux, recommande toujours par habitude de ne pas le livrer à lui-même.

Nos colis rangés, logés, attachés dedans, dehors, à l'arrière, Joseph remonta sur le siège, et Mathurine demanda comme une grâce de monter auprès de lui. « Le sang lui bouillait dans la tête, disait-elle, il lui fallait le grand air. »

Grand'mère lui permit de la quitter, et elle se logea auprès de Joseph au milieu d'un tas de boîtes et de cartons, tandis que grand'mère et moi nous nous installions bien à notre aise dans l'intérieur.

Clic, clac, clic, clac !

Je reconnaissais les beaux claquements du fouet de Joseph !

C'était toute une musique qui rappelait son ancien métier de postillon.

Aux premières notes, Moustapha faisait mine de s'élancer ; puis il reprenait le trot lent et doux qui plaît tant à grand'mère.

« N'es-tu pas contente de ne plus être secouée dans ces machines qui roulent sur des rails ? me demanda grand'mère.

— Grand'mère, je suis contente de tout. Contente d'être dans votre voiture, contente d'être traînée par votre cheval, contente d'être conduite par Joseph, contente de m'en aller voir Péran, contente surtout d'être avec vous. »

Et je l'embrassai, car mon cœur se fondait de reconnaissance envers elle.

Elle me fit une petite caresse, et ce fut tout. Grand'mère n'est pas tendre pour une grand'mère, et grand'mère n'aime pas tous les enfants comme moi. Elle m'aime parce je suis sa petite-fille.

Il faut dire aussi qu'elle était bien fatiguée, car elle disait sans cesse :

« Eh bien, nous n'arriverons donc pas ! »

Nous sommes arrivés... au clair de lune. C'est au clair de lune que j'ai revu le clocher de Péran, la forêt de Péran, la maison au grand pavillon qui est à mes yeux la plus charmante maison du monde.

Cette église, cette forêt, cette maison, me paraissaient doublement belles sous la jolie lumière de la lune, qui est si douce, si douce.

Dans la cour du pavillon, grand remue-ménage. La cousine de Mathurine, qui l'a remplacée à la cuisine pendant son absence, la nièce de Mathurine, qui est devenue la femme de chambre de grand-mère, un petit garçon de la parenté de Mathurine et qui est l'aide de Joseph, entouraient la voiture. Le chien jappait et le chat passait comme une ombre entre nos jambes.

« Mais taisez-vous donc, s'était écriée Mathurine, c'est nous, bien sûr, qui arrivons. Ne voyez-vous pas que madame est lassée ? »

Il était certain que grand-mère ne tenait plus guère sur ses jambes. Sur son ordre, je l'ai conduite à la salle à manger.

« Si je remonte dans ma chambre, me dit-elle, je ne mangerai pas et mon sommeil s'en ressentira. Germaine, dis à Mathurine de faire servir immédiatement. »

J'ai couru à la cuisine, la grande cuisine hospitalière, au large foyer, ornée de toutes sortes d'us-

tensiles brillants dans lesquels se mire Mathurine.

Comme je me sentais chez moi, là, où il y avait tant d'espace et tant de liberté !

Je suis revenue, précédant le potage, et je me suis assise en face de la grande fenêtre qui avait été laissée ouverte. De temps en temps passaient devant des chapeaux et des coiffes. Tous les braves gens qui étaient de près ou de loin au service de ma grand'mère et qui n'avaient pu se trouver à l'arrivée, venaient s'assurer de notre présence. Cela les amusait de nous voir dans la lointain.

Grand'mère ne quitte jamais le Pavillon : son absence était comme un deuil pour tout Péran.

Après les gens sont venues les bêtes.

Tout à coup j'ai vu apparaître une tête ou plutôt une petite perruque d'un gris sale, au milieu de laquelle brillaient deux petits points noirs, deux pattes se sont posées sur le granit. C'était Barbiche, le barbet, bien vieilli, mais toujours intelligent. Je lui ai crié : « Bonsoir, Barbiche. » Et il s'est mis à remuer la tête et à grommeler, ce qui est la manière de rire des chiens.

« Et Mitaine ? ai-je dit à grand'mère, je l'ai sentie passer ; mais je ne l'ai pas vue.

— On vient de m'annoncer que Mitaine est devenue mère de famille, répondit grand'mère ; cela la rend plus sauvage. Sans cette circonstance elle aurait déjà songé à venir me réchauffer les pieds. »

Comme grand'mère disait cela, Mitaine en personne sautait sur l'appui de la croisée et s'y asseyait pour nous contempler.

C'est une jolie chatte blanche qui a les oreilles tachetées de noir, les pattes gantées de noir jusqu'à ses ongles blancs, ce qui lui a valu son nom de Mitaine. Barbiche et elle faisaient la plus drôle de figure sur cette fenêtre ?

« Eh bien, Mitaine, vous voilà donc en famille ? a dit grand'mère, qui parle volontiers aux bêtes ; n'allez pas devenir voleuse pour cela, et tâchez de bien élever vos petits chats. »

Mitaine nous regardait fixement. Tout à coup elle a sauté dans l'appartement, et elle est venue rôder autour de ma grand'mère en miaulant tout doucement.

« Et où avez-vous mis vos enfants, Mitaine ? a repris grand'mère, où sont vos petits chats ? Pas dans les appartements, je pense ! Cela vous est défendu, vous savez bien.

— Elle a l'air de vous écouter, grand'mère.

— Elle m'écoute, ma fille, je n'ai jamais vu chatte plus intelligente. Eh bien, où va-t-elle ? »

Mitaine avait, d'un bond, gagné la fenêtre, et, passant par-dessus la tête de Barbiche, avait disparu.

« Elle est allée se coucher dans son bûcher, a repris grand'mère, faisons comme elle. Germaine, demande nos bougeoirs. »

J'ai sonné ; Mathurine est arrivée portant le bougeoir de grand'mère, un vieux bougeoir de cuivre à poignée plate et très longue, ce qui fait que jamais une tache de bougie ne déshonore la robe de grand'mère.

« Le vôtre est dans la chambre de madame, m'a dit Mathurine ; ces pauvres filles se trompent en tout quand je ne suis pas là. »

Nous sommes montées au premier étage, et grand'mère a poussé un soupir de soulagement en entrant dans sa grande chambre, où je ne trouve pas le plus léger changement.

Comme je refermais la porte, un miaulement s'est fait entendre.

« C'est Mitaine qui vient me dire bonsoir selon son habitude, dit grand'mère, tu peux lui ouvrir. »

Grand'mère me tutoie depuis que nous sommes à Péran.

J'ai ouvert la porte, et Mitaine s'est présentée un petit chat dans la gueule.

« Je vous dis que cette bête-là a trop d'esprit, s'est écriée Mathurine, ne voilà-t-il pas que, sur l'ordre de madame, elle vient lui présenter ses petits !

— Je le lui avais demandé en effet, » a répondu grand'mère sans rire.

Mitaine avait marché droit à elle et avait déposé sur sa robe le petit chat blanc qu'elle portait.

« C'est bien, Mitaine, a dit grand'mère toujours grave ; il est très gentil ton petit chat. »

Mitaine la regardait, elle a repris délicatement la bête par la peau du cou et l'a posée cette fois sur les genoux de grand'mère.

Grand'mère a passé un doigt sur la petite bête et



Mitaine s'est présentée.

Mitaine, qui n'attendait que cette caresse, a repris son petit et a disparu.

« Elle va apporter les autres, dit Mathurine, vous allez voir ça. »

En effet Mitaine s'est représentée avec un petit chat noir et l'a encore fait caresser par grand'mère.

« Est-ce fini ? a dit grand'mère, je n'entends pas qu'elle vienne miauler à ma porte cette nuit pour me présenter un autre enfant. »

Mathurine a ouvert la fenêtre et a crié : « Joseph !

— Qu'est-ce qu'il y a ? a répondu Joseph de l'écurie.

— Combien Mitaine a-t-elle de petits chats ?

— Deux, car j'en ai noyé un qui est né aveugle.

— C'est fini, a dit grand'mère, ce n'est pas trop tôt. »

Elle m'a embrassée et j'ai pris le chemin de ma chambre avec Mathurine, qui portait mon bougeoir et qui était toute fière des hauts faits de la chatte, pour laquelle elle a un faible.

Quand elle a été partie, j'ai passé une revue de ma chambre. Comme celle de grand'mère, elle n'avait pas changé.

Tous les vieux meubles mes amis sont à leur place, il ne m'était pas difficile de me croire revenue de cinq ans en arrière.

J'ai fait ma prière agenouillée en face de la forêt éclairée par la lune, et comme on est toujours un petit enfant devant le bon Dieu, qui est si grand, j'ai redit celle que grand'mère m'avait apprise dans cette même chambre, alors que je ne savais guère que balbutier.

Mon Dieu je vous donne mon cœur,
Je vous prie de le prendre
Et de vous en rendre,
L'éternel possesseur.
A jamais.

SIXIÈME ENVELOPPE

A Paris, mon réveille-matin était une petite machine de cuivre qui se démenait en grinçant sur le marbre de la cheminée. Dans ma chambre, à Péreran, c'est une belle mouche qui m'a réveillée par le bourdonnement de ses ailes. C'est très joli d'être réveillé par une petite bête prisonnière qui fait le plus de tapage qu'elle peut contre les vitres. Elle bourdonnait si fort que j'ai ouvert les yeux, ne reconnaissant plus du tout le bruit de mon réveille-matin. Le soleil flamboyait sur la tapisserie rose, les grands arbres verts s'enfonçaient dans le ciel bleu, et les oiseaux chantaient si haut que leur musique m'arrivait au fond de mon alcôve. Mon ravissement ne m'a pas fait oublier d'envoyer un souvenir à ma chère maman, qui n'est pas encore en Écosse et qui ne voit que des murs blancs par ses fenêtres.

Je me suis levée pour regarder l'heure. J'avais ou-

blié que, chez grand'mère, il y a de très vieilles pendules qui ne marchent plus. Maintenant, comme autrefois, il est toujours midi sur le cadran enfoncé dans le rocher de bronze qui orne ma cheminée.

Dans mon sommeil j'avais cru entendre quelque chose qui sonnait ou plutôt qui chantait l'heure. Ce n'était pas la vieille pendule, dont le balancier est rouillé; c'était probablement le coq, qui est le réveille-matin de Mathurine et de Joseph et celui de grand'mère, quand il y a de grands travaux à commander.

Mais je pense que grand'mère est bien étonnée de ne pas avoir encore reçu le bonjour de sa petite-fille, et je me hâte, je me hâte le plus que je peux. Mais, au moment de sortir de ma chambre, voilà que j'aperçois une petite tête au-dessus du vieux mur qui fait le fond de la cour.

Au grand déplaisir de ma grand'mère, ce mur-là appartient au jardin voisin, qui appartient lui-même à des amis de ma grand'mère, M. et madame de Préauloup, appelés par Péran : les Américains.

Cette petite tête qui apparaît là m'est inconnue; mais en voici une autre, puis une troisième, que je reconnais. Je me frotte les yeux. Sont-ce bien là mes petits amis de Préauloup? Mais d'abord il y avait une petite fille. Et puis, que sont devenus les beaux cheveux frisés, les teints roses que je con-

naissais à mes camarades ? Il me semble voir là trois garçons à la tête rase, au teint de coquelicot. Tout à coup le plus grand se penche et appelle :

« Mathurine ! »

Ce n'est pas non plus la voix de mon camarade René de Préauloup.

Et comme Mathurine ne répond pas, trois voix crient ensemble :

« Mathurine !

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ce matin ? a répondu Mathurine.

— Est-elle arrivée ?

— Madame ? vous voyez bien que oui, puisque je suis ici.

— Et Germaine ?

— Ah ! Germaine ! voilà ! »

La voix de Mathurine se rapprochait du mur. Je l'ai vue apparaître. Elle avait son air important.

« Mademoiselle Germaine est revenue avec nous ; mais je vous avertis que c'est maintenant une belle demoiselle qui n'ira pas galvauder avec vous dans la forêt »

Je fis la grimace.

« Qu'en savez-vous, Mathurine ? pensai-je, je ne suis pas venue à Pérán pour vivre dans une boîte comme à Paris. »

« Mathurine, a repris une petite voix qui devait appartenir à la plus petite tête, Guillaume m'a dit

que Mitaine avait trois jolis petits chats, est-ce vrai?

— C'est très vrai, mais je prie M. Guillaume de ne pas venir tourmenter ces pauvres bêtes.

— Les voir seulement, Mathurine, a crié la seconde tête.

— Alors, tout de suite, pendant que je puis aller avec vous dans le bûcher; car madame aime ses bêtes, entendez-vous, et ce n'est pas la première fois que le château et le pavillon se fâchent au sujet de Mitaine.

Pendant qu'elle parlait, le plus grand des enfants s'était dressé debout sur le mur et avait sauté dans la cour. Un autre parut immédiatement après lui et se tint debout sur ses épaules, faisant ainsi la courte échelle au troisième, qui avait la tête rasée, mais qui était une jolie petite fille en robe bleue. Alors le grand plia doucement sur ses jarrets, le second l'imita et la petite fille, très rapprochée de terre, sauta à son tour et courut à Mathurine qui les conduisit tous vers le bûcher. Évidemment je voyais passer sous mes fenêtres mes petits voisins René, Guillaume et Geneviève de Préauloup : René, d'un an plus âgé que moi; Guillaume, d'un an plus jeune, et Geneviève, qui devait avoir dix ans. C'était bien eux; mais quel changement! Plus de grands cheveux taillés aux enfants d'Édouard, sur le front, plus de vestes brodées, plus de cols marins. Hélas!

non ; mais de grands garçons aux cheveux ras, à l'air décidé, habillés de drap, très lestes et très vigoureux : une petite fille qui ne ressemblait pas plus au gracieux poupon de cinq ans auparavant, que je ne ressemblais sans doute, hélas ! à la petite fille qui avait quitté Péran il y avait le même temps. Je les vis entrer dans le bûcher, et quelques minutes



Un autre se tint debout sur ses épaules.

après Mathurine en ressortit seule. Les autres étaient sans doute partis par la petite fenêtre percée dans le mur du côté du chemin.

En ce moment la porte de ma chambre s'ouvrit et grand'mère apparut, disant :

« Jusqu'à quelle heure dormira donc ma petite-fille aujourd'hui ? »

Je lui dis, en l'embrassant, que j'étais trop heu-

reuse pour rester endormie aussi longtemps, et je la suivis dans sa chambre, où elle déjeunait avec une tasse de café au lait.

Si j'avais franchement admiré le soleil, le ciel, la forêt, je ne manquai pas de trouver le lait de Péran bien meilleur que celui de Paris.

Ce compliment toucha au cœur Mathurine, qui a le gouvernement de la laiterie et de tout ce qui s'y rattache.

« Mathurine, lui dis-je la voyant si bien disposée, est-ce que les trois enfants que vous avez conduits dans le bûcher y sont restés ?

— Eux ! Mademoiselle, il n'y a pas de danger, la pauvre Mitaine en aurait perdu la tête ; elle connaît trop ces messieurs. Ils ont bien regardé les chats ; puis le grand, qui grimpe comme une chèvre sauvage, a sauté dans la forêt par la fenêtre, et les autres ont suivi. Partout où le grand passe, les autres vont. Ce sont de bons enfants, mais un peu trop riches en malices.

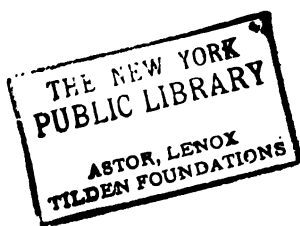
— Cesont bien nos voisins de Préauloup, ma bonne ?

— Eux-mêmes, Mademoiselle, ils sont bien en peine de vous, allez ! Mais je pense que madame ne vous laissera pas, grande comme vous l'êtes, les suivre dans la forêt, où ils passent toutes leurs journées de congé. »

Je trouvai que Mathurine se mêlait d'une chose qui ne la regardait pas.



Je visitai les petits chats de Mitaine.



Jadis, je m'étais bien amusée avec René et Guillaume de Préauloup. Pourquoi ces bonnes parties ne recommenceraient-elles pas, maintenant surtout que Geneviève avait dix ans?

Je regardais avec inquiétude ma grand'mère qui buvait son café à petites gorgées.

« Il est de fait qu'ils sont de plus en plus Amé-



Grand'mère buvait son café à petites gorgées.

ricains, dit-elle en reposant sa tasse sur la table.

— Autrefois ils l'étaient un peu, grand'mère.

— Ils le sont un peu plus, un peu plus. »

Cela me donna à réfléchir. Autrefois maman se défiait un peu de mes voisins, qui étaient très espiègles et très gâtés. Leurs parents ne s'en occupaient guère, et, quand on leur parlait de

l'étrangeté de leur tenue, ils répondaient invariablement :

« Nous les élevons à l'américaine. »

Et, grâce à cela, on les laissait se rouler sur les tapis, se battre, lire assis les pieds plus haut que la tête.

Maman se figurait qu'on les avait mis au collège ; mais ils avaient pu éviter ce grand ennui.

« Tu es bien grande maintenant pour jouer avec René et Guillaume, fit observer grand'mère.

— Ah ! certainement, grand'mère, je ne jouerai qu'avec Geneviève.

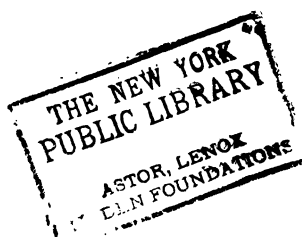
— Elle est bien gamine aussi, » remarqua Mathurine, qui était en veine de sévérité.

Je ne dis rien ; mais je pensai que je ne pourrais pas me priver de toute compagnie de mon âge. Geneviève, que je regardais autrefois comme ma petite sœur, subirait mon influence. Je lui ferais honte de ses manières, et je finirais par lui persuader qu'une petite fille bien élevée ne doit pas arriver chez les gens en escaladant les murailles.

Notre premier déjeuner fini, j'accompagnai grand'mère dans ce qu'elle appelait sa visite domiciliaire. Nous allâmes partout, nous visitâmes tout. Grand'mère, s'asseyant de temps en temps sur le pliant que je portais, ne se fatiguait pas, et, comme nous sortions du bûcher où elle avait examiné sa provision de bois et de charbon, tandis que je visitais les petits chats de Mitaine, je lui



Nous nous dirigeâmes vers le fond du jardin.



proposai une promenade dans la forêt. Grand-mère ne se promène guère que dans les allées de son grand jardin ; mais elle eut la condescendance de m'accompagner.

Sous la conduite de Barbiche, qui connaissait bien le chemin, nous nous dirigeâmes vers le fond du jardin. Grand-mère portait la grosse clef de la petite porte qui ouvre dans une clairière.

Ah ! que je trouvais les arbres beaux et la mousse verte ! Comme j'enviais Barbiche, qui s'enfonçait, en courant comme un petit fou, dans les sentiers dont on ne voyait pas la fin, et qui buvait l'eau limpide des clairs petits ruisseaux. Ce jour-là, je fis gravement avec grand-mère le tour de la clairière ; j'aurais bien désiré pousser jusqu'à l'étang où vont se désaltérer les biches, et où j'avais tant pêché à la ligne avec mes petits voisins ; mais la promenade était déjà longue pour ma grand-mère, et je revins paisiblement avec elle, sachant bien qu'elle se départirait, quelque jour, de la sévérité qui lui avait fait me dire que j'étais trop grande désormais pour aller flâner par la forêt.

Quand j'entends dire ces choses, je regrette amèrement d'avoir quinze ans. Je voudrais me rajeunir, me rapetisser ; mais cela ne m'est pas possible, il faut vieillir.

Je suis rentrée bien raisonnablement et j'ai écrit à maman une longue lettre.

Je mettrai sur l'adresse : « faire suivre », et ma lettre ira peut-être jusqu'en Écosse. Je finirai la journée en m'occupant de mon installation. Samedi, grand'mère fera des visites et je l'accompagnerai. Ce sera bien amusant, j'aime beaucoup les visites, et ce seront les premières visites officielles que je ferai à Pérán.

J'aurai soin de tenir compte des recommandations de grand'mère, et chez nos voisins surtout je me poserai tout à fait en grande personne. Il faut que je me fasse respecter par ces messieurs et que j'éblouisse un peu Geneviève ; sans cela je n'aurai aucune influence sur elle, et vraiment, plus j'y réfléchis, plus je trouve qu'elle manque absolument de tenue.

SEPTIÈME ENVELOPPE

Grand'mère ne m'a pas fait l'honneur d'une grande toilette pour nos visites. Elle a simplement mis une pointe de dentelle sur son bonnet, a demandé ses gants, sa grande ombrelle douairière et m'a dit : « Je vais te présenter à M. le curé et aux personnes les plus intimes de la société. »

Cela se fait aussi simplement que cela à Péran, qui est une toute petite ville. C'est une ville, parce que les rues sont pavées et qu'il y a des maisons de bonne apparence, bâties à peu près sur le même alignement.

J'ai vu des bourgs plus grands que Péran, qui est une ville.

Nous sommes allées jusqu'au presbytère.

M. le curé venait de partir pour visiter ses malades. C'est M. le vicaire qui nous l'a dit. J'ai beaucoup regretté de ne pas voir ce bon prêtre qui m'a baptisée, qui m'a fait faire ma première commu-

nion et qui ne vient pas une fois au Pavillon sans parler de moi à grand'mère.

Un peu plus loin que le presbytère, il y a une grande maison blanche où demeure une amie de maman, madame Marie Gourivieil, que l'on appelle Mimi. Les enfants ont peur d'elle, et les pauvres ne l'aiment pas, bien qu'elle soit très riche et quelquefois généreuse.

« C'est une maîtresse femme, » dit grand'mère.

Et ce mot-là est un grand compliment.

Je la trouve dure, désagréable, surtout depuis que Mathurine m'a appris qu'elle a voulu empêcher grand'mère de venir fêter mes quinze ans.

« Eh bien ! a-t-elle dit, en me donnant un baiser sec, vous l'avez donc ramenée, cette petite ! Le bruit en court depuis hier par toute la ville. »

La ville, pour madame Gourivieil, c'est elle, le presbytère, les Préauloup, grand'mère, et un vieux monsieur, son cousin, qui est fanatique du jeu de dominos et qui fait sa partie tous les dimanches chez elle.

« Et qu'en a dit la ville ? a demandé grand'mère qui a grand souci de ce qu'elle appelle le « qu'en dira-t-on. »

— Les avis sont partagés, Madame ; les uns vous approuvent de prendre chez vous et d'élever à votre guise la fille de votre fils ; les autres vous désapprouvent de vous donner, à votre âge, la compa-



C'est M. le vicaire qui nous l'a dit.

MILBERR

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

gnie bruyante, on peut dire gênante, d'une enfant.

— Germaine, ma chère Mimi, ne m'a causé ni embarras ni gêne, » a répondu grand'mère en passant amicalement la main sur mon épaule.

Et moi, pour cette belle parole, je l'ai embrassée le plus tendrement du monde, ce qui a tellement déplu à madame Mimi, qu'elle m'a congédiée en me disant :

« Allez jouer dans le jardin, Germaine, sans toucher à rien, bien entendu. J'ai à parler à votre grand'mère. »

J'ai bien vite obéi, je suis allée dans son grand jardin, et j'ai trouvé les fleurs très belles, et je leur ai dit que je les aimais beaucoup mieux que leur propriétaire, et je me suis bien gardée d'en cueillir une. Madame Gourivieil garde ses fleurs pour elle, et, quand M. le curé lui en demande pour l'autel du mois de Marie, elle fabrique bien vite d'horribles fleurs de papier. Moi, si j'avais des fleurs, je les couperais toutes, s'il fallait, pour les offrir à Dieu. Grand'mère donne les siennes, pas toutes ; mais elle en donne beaucoup.

Pendant ma promenade dans le jardin, j'ai reçu la visite de tous les domestiques de madame Gourivieil.

Ils m'ont tous connue petite, et ils m'ont dit que l'on m'aimait beaucoup par Péran, beaucoup mieux que la nièce de leur maîtresse, mademoi-

selle Emma, qui venait passer tous les étés chez sa tante. Moi, je les reconnaissais aussi, et cela me faisait plaisir de les entendre parler du temps où j'étais petite fille.

Il paraît vraiment que je suis devenue grande, par comparaison.

Quand grand'mère est venue me rejoindre, je lui ai trouvé la physionomie assez gaie.

« Vous avez vu mes fleurs, m'a dit madame Mimi, et cette fois vous ne les avez pas saccagées. Quand vous étiez petite, vous étiez ravageuse et vous cassiez les fleurs pour le plaisir de les voir tomber. »

L'accusation était si fausse que je me révoltai.

« Jamais, Madame, lui dis-je. Ce qu'on trouvait de brisé l'avait été par Emma et par Armand.

— En êtes-vous bien sûre? Je sais qu'ils étaient fort lutins; mais chez moi ils n'avaient garde de s'émanciper. Ma chère voisine, — et elle me tourna le dos pour parler à grand'mère, — vous savez que ces deux enfants sont devenus charmants et que je les aurai désormais une partie de l'été, sans les parents, bien entendu. Les parents doublent la dépense, et les enfants, qui m'aiment, ont enfin obtenu de venir sans papa ni maman. Vous ne les reconnaîtrez pas. Emma est plus grande que Germaine, jolie, blonde, d'un caractère franc et affectueux, très réservée. Armand, qui

est, je crois, de l'âge de Germaine, est très beau, pétri d'esprit, très franc aussi et tout à fait exemplaire. »

Elles marchaient, je n'entendais plus qu'à moitié. Ah ! j'étais bien surprise. L'Emma que j'avais connue avait des cheveux jaunes, c'était certain ; mais tout le monde la trouvait laide, et je n'avais



Pendant ma promenade dans le jardin.

jamais connu petite fille plus menteuse et plus sournoise. Armand, aussi laid que sa sœur, était plus hypocrite encore. Il se moquait de sa tante qu'il appelait Moustachue, et, quand il avait fait un mauvais coup, il disait sans rougir :

« C'est Germaine, » ou : « Ce sont les Préauloup. »
Je détestais jouer avec lui et j'aimais mieux les

brutalités des Préauloup que ses grossièretés à lui. Nous verrons bien s'il est devenu si charmant!

En sortant de chez madame Mimi, grand'mère désirait me faire aller chez le vieux monsieur qui joue si bien aux dominos; mais j'avais hâte de revoir mes petits camarades de Préauloup, je trouvais que le vieux monsieur pouvait bien attendre; je fis un peu la moue et je parlai de mes préférences.

« Germaine, il me semble que nous oublions souvent toutes deux que tu as quinze ans, dit ma grand'mère. Je veux bien aller aujourd'hui chez les Préauloup, auxquels je dois une visite; mais, d'après ce que m'a confié Mimi, il ne sera plus convenable de te laisser jouer avec ces enfants. Ce qu'elle m'a raconté était à faire dresser les cheveux sur la tête.

— Était-ce vrai, grand'mère? Vous savez bien qu'il y a des contes qui sont plus effrayants que des histoires.

— Madame Gourivieil est toujours très bien renseignée. Ce n'est pas sans motif sérieux qu'elle s'est fâchée avec la famille de Préauloup. Cela s'est fait pendant mon absence. Si j'avais été là, les choses ne se seraient point envenimées ainsi. Je n'aime pas les divisions dans notre société pérannaise.

Ce que grand'mère appelle la société, c'est ce que madame Mimi appelle la ville : c'est elle, ma-

dame Mimi, le vieux monsieur aux dominos et les Préaloup, de sorte que, quand on se fâche, et j'ai vu cela quelquefois, il y a deux ou trois sociétés de trois ou quatre personnes chacune.

Tout en dirigeant doucement grand'mère, dont j'avais pris le bras, vers le chemin qui mène chez les Préaloup, j'ai demandé des explications sur



On nous saluait.

cette fâcherie ; mais grand'mère ne m'a pas raconté clairement ce qui s'était passé. Elle a parlé de clôture brisée, de pièges tendus, de ministère, de fantômes, d'élection, de hiboux, de pétitions. Je n'y ai rien compris, et, comme nous étions dans les rues de Pérans, je n'ai pas osé la faire répéter.

Bientôt nous avons quitté la rue pavée bordée de boutiques, où il y avait toujours quelqu'un qui

nous saluait ou qui nous souriait. J'aurais bien voulu aller de porte en porte visiter mes connaissances ; mais cela ne se fait qu'avec Mathurine, qui a déjà dit à dix personnes :

« Soyez tranquilles, vous la verrez de près, car je vous la conduirai. »

Je trouve que Mathurine oublie plus que personne que j'ai quinze ans.

De la grande rue nous sommes passées dans une rue où il n'y avait des boutiques que d'un côté, et où le ruisseau coulait au milieu du pavé ; puis de celle-là dans une rue dont les trottoirs étaient formés de cailloux et dont les maisons étaient dispersées et posées tout à fait à l'aventure ; enfin dans un chemin, qui avait des trottoirs d'herbe et des arbres au lieu de maisons et qui nous a conduites jusqu'à la grille de fer qui ouvre dans le parc de M. de Préauloup. Elle était ouverte, elle ne se ferme que la nuit ; nous sommes entrées et nous avons vu de loin deux garçons qui se battaient, René et Guillaume de Préauloup.

Grand'mère s'est arrêtée.

« Ce ne sont pas ces messieurs ? a-t-elle dit.

— Hélas ! grand'mère, ce sont eux. Bon, voilà René qui tombe et Guillaume par-dessus.

— Mimi avait raison, dit grand'mère, Mimi avait raison. Ces enfants-là ne rêvent que plaies et bosses ; ils diviseront la société, qui avait bien assez de



Grand'mère s'est arrêtée.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

la politique pour cela. Eh bien, où courent-ils maintenant? »

La porte du rez-de-chaussée s'était ouverte devant madame de Préauloup ; elle avait marché jusqu'à ses fils qui s'étaient vivement relevés, sa main droite s'était agitée deux fois : j'avais entendu clic, clac, et ils avaient disparu.

« Ah ! la maman est venue mettre le hola ! dit grand'mère, il lui suffit d'apparaître pour obtenir la paix ; ce n'est pas comme le pauvre père. Elle nous a aperçues, n'est-ce pas ?

— Elle nous attend, grand'mère. »

Madame de Préauloup nous attendait, en agitant sa main droite comme pour la dégourdir. Je la retrouvais comme je l'avais laissée, il y avait quatre ans : petite, trapue, avec le teint jaune, le nez écrasé et deux yeux qui brillaient comme des charbons. Elle portait comme autrefois une robe courte, elle avait son tablier à poches et son bonnet de dentelle noire garni de rubans violets.

« On la prendrait partout ailleurs qu'à Péran pour une marchande de chansons, » affirme son amie Mimi, qui ne met un tablier que pour jardiner.

Autrefois je l'aimais assez malgré sa brusquerie, et je fus bien touchée de la manière dont elle m'accueillit.

« Est-ce bien là votre petite Germaine ? s'écria-t-elle en enfouissant ses deux mains dans ses poches,

la chère camarade de mes petits loups ! Ah ! dame ! si l'on dit que la mauvaise herbe croît vite, il faut cette fois en dire autant de la bonne. »

Et, posant sa main gauche sur mon épaule, elle me secoua amicalement.

Eh bien ! franchement, j'aimais mieux cette bonne poussée que le baiser sec de madame Mimi qui n'avait pas de tablier, ni de robe courte, ni de nez écrasé, mais un esprit de travers, critique et malveillant.

« Madame, comment va M. de Préauloup ? dit grand'mère qui agissait partout avec une certaine cérémonie.

— Pas trop mal, très bien même pour lui, le pauvre homme ! »

A Péran on disait que M. de Préauloup était un malade imaginaire. Je ne sais pas ce que cela signifie. C'est peut-être parce qu'il s'enrhume très souvent, de sorte qu'il garde toujours un grand chapeau ; c'est peut-être aussi parce que, sans être enrhumé, il a toujours ce grand chapeau-là sur la tête. A l'église, où il est bien obligé de le tirer, il se coiffe d'un bonnet de soie noire. Quelquefois il les met l'un sur l'autre, ce qui est un peu drôle, et ce qui faisait rire les neveux de madame Mimi, qui sont très impertinents, malgré leur prétendue perfection.

Madame de Préauloup nous a conduites dans le

salon, et qui est-ce que nous y avons trouvé ? les deux lutteurs de tout à l'heure en faction de chaque côté de la porte.

Ils ont salué grand'mère et ils m'ont tous deux fait une certaine grimace, que nous appelions la grimace de la carpe. Après une de nos pêches, Guillaume s'était amusé à nous faire ouvrir la bouche et à la refermer avec un petit claquement, comme un pauvre poisson qui manque d'eau.

J'avais bien envie de rire, mais j'étais un peu fâchée de ce qu'ils avaient eu la mauvaise idée de se battre, juste au moment où je leur faisais ma première visite. Aussi je gardai mon sérieux et je m'en allai gravement m'asseoir auprès de ma grand'mère.

« Annoncez à votre père la visite de madame Grandvallon, » cria madame de Préauloup.

Et deux voix chantèrent :

« Oui, oui, oui. »

Pendant que grand'mère et madame de Préauloup s'entretenaient de toutes sortes de choses peu intéressantes pour moi, je regardais avec plaisir ce vieux salon où je m'étais tant amusée, mais avec un plaisir mêlé de regret. Mes quinze ans m'apparaissaient de plus en plus comme le plus grand des désagréments.

Eh quoi ! je n'entrerais plus dans ce grand salon si amusant avec ses recoins profonds, ses para-

vents chinois percés de trous, ses canapés derrière lesquels on pouvait jouer à cache-cache, sa grande table couverte de jeux, je n'y entrerais plus que comme une grande personne qui marche à pas comptés, qui s'assied bien tranquillement et qui bâille dans son mouchoir. Je n'oserai plus me blottir derrière les paravents, me cacher derrière les fauteuils, faire la dinette dans un recoin, arranger un appartement à ma poupée sur l'appui d'une fenêtre. Cette pauvre poupée ! je n'ai pas encore osé la produire chez ma grand'mère, qui me glace avec cette phrase : « Germaine, pense donc que tu as quinze ans ! » Je passe donc maintenant pour quelqu'un qui ne joue plus à la poupée, qui n'a plus de poupée. Et j'en ai une et... je l'aime beaucoup.

Mes réflexions étaient si tristes que ma figure s'en ressentait sans doute : car, quand M. de Préauloup est entré avec Geneviève à son bras et coiffé de son grand chapeau, il est venu à moi après avoir salué ma grand'mère et il m'a dit :

« Vous êtes souffrante, Germaine ? »

Je ne sais pas si c'est un effet particulier aux malades imaginaires, mais M. de Préauloup voit des malades partout.

« Elle, souffrante ! s'est écriée madame de Préauloup, où avez-vous les yeux, Albert ? Jamais enfant n'a pareillement respiré la santé. Avec vos imaginations de malade vous donneriez la fièvre aux gens. »

Cela dit, elle lui a tourné le dos et s'est entretenue avec grand'mère. M. de Préauloup et sa fille se sont rapprochés de moi et m'ont parlé du plaisir que toute la société ressentait de mon arrivée.

Et je les écoutais tout à fait charmée. C'est bien joli à quinze ans de faire comme cela partie importante d'une société, bien petite, mais choisie, comme dit grand'mère.

M. de Préauloup, qui passe des journées entières sans parler, causait très gaiement ce jour-là ; mais je le trouvais bien changé. Sa figure longue et pâle semblait s'être encore allongée, et j'ai aperçu le bonnet de soie noire sous le grand chapeau.

Tout en parlant, il caressait les cheveux de sa fille, blonds et fins comme les siens, et je voyais bien qu'ils s'aimaient toujours comme autrefois. Elle a un bien bon cœur, la petite Geneviève, et elle a toujours soigné son père dans ses maladies, imaginaires ou non. Toute petite, elle avait appris à composer des infusions de tilleul et, montée sur un fauteuil, elle les lui faisait boire en lui tenant la tête. Un de ses jeux préférés était de jouer à l'infirmerie. Toutes les poupées tombaient malades subitement, d'autres se cassaient bras ou jambes ; elle avait poussé la manie jusqu'à tirer un des yeux d'émail d'un vieux poupard pour avoir l'occasion de lui mettre un bandeau. Elle régnait dans l'infirmerie. A son ordre, toutes les poupées étaient couchées ;

on leur servait de la tisane, on leur mettait des emplâtres, on les saignait à blanc.

Cela faisait rire tout le monde, et cela amusait tant M. de Préauloup qu'il acceptait de jouer le rôle de médecin et qu'il venait gravement tâter le pouls des malades.

Par ce que Geneviève me dit en causant avec son père, je vis bien qu'elle avait toujours un bon petit cœur; mais je la trouvai très négligée dans sa toilette. Elle l'était bien un peu autrefois; mais autrefois elle était petite, et maintenant elle a dix ans, et ce genre américain ne lui va plus.

Les garçons ne reparurent pas, et j'en fus bien aise. Ils m'avaient un peu choquée de ne trouver, pour me faire accueil, que la grimace de la carpe. Il paraît que je n'ai produit aucun effet sur eux, et qu'ils n'ont tenu aucun compte de ma toilette, de ma taille ni de ma tenue. Tout le monde me salue, et m'appelle mademoiselle gros comme le bras. Eux, ils me tutoient comme si nous nous étions quittés hier. Je vais être obligée de garder vis-à-vis d'eux un certain décorum. Je ne dis pas que cette camaraderie me déplaît au fond; mais enfin j'ai quinze ans. Je ferai l'enfant chez grand'mère tant que je voudrai, je jouerai à la poupée, je bâtirai des huttes dans la forêt; mais chez les Préauloup je ferai la grande fille, la personne instruite, la Parisienne.

En sortant de chez eux, j'ai dit un mot de mes intentions à grand'mère, qui m'a complètement approuvée. Elle a sur le cœur les révélations, l'histoire ou le conte de madame Mimi, comme moi la grimace et le tutoiement.

Cependant j'ai été bien aise d'avoir revu mes petits voisins. J'en ai rêvé. Seulement, je les voyais en gommeux, le lorgnon dans l'œil, la badine à la main. Ils m'apportaient une grosse carpe qui faisait pa-pa-pa et qui ressemblait d'une manière effrayante à madame Mimi.

HUITIÈME ENVELOPPE

Maman est en Écosse et m'écrit qu'elle est très heureuse d'apprendre que je fais l'admiration de tout Péran, par ma précocité sage et mes habitudes sérieuses. Ces compliments-là me touchent au cœur, et j'ai même senti quelque chose qui semblait se gonfler dans ma tête.

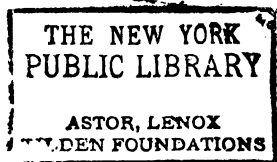
Je sais bien que je fais ce que je peux pour contenter grand'mère, et pour causer tant d'admiration à Geneviève de Préauloup qu'elle finira par me regarder comme une petite maman. Elle vient assez souvent me voir, mais elle ne fait que paraître et disparaître, et je ne l'ai pas vue une fois sans trouver l'occasion de la gronder sévèrement.

C'est que je suis très sévère quand je veux, et, pour arriver à bien pénétrer Geneviève de mon importance, je prépare mes remontrances et je fais une répétition en face de ma poupée.

Ma pauvre poupée Cendrillon quitte alors le fond



Je lui parle.



de sa caisse. Je la place devant moi et je lui parle comme si elle était Geneviève en personne :

« Mon enfant, vous avez les cheveux tout ébouriffés, vous n'y mettez donc jamais de pommade? — Ma chère Geneviève, pourquoi suivez-vous messieurs vos frères quand ils courent sur les murs? — Chère petite, ne vous perchez donc pas dans un saule pour apprendre vos leçons. — Mademoiselle, apprenez qu'il est très malhonnête de rire comme vous le faites à la figure des gens. — Mon petit chou, vous êtes très sage à l'église. — Geneviève, vous aimez trop la compagnie de vos frères, cela vous rendra gamine. — Petite fille, quel plaisir pouvez-vous trouver à jouer avec ces sottes poupées que je vois dans vos bras? — Venez plutôt me voir, nous causerons et nous ferons de la musique. »

La répétition finie, je joue un peu avec ma petite Cendrillon, qui est gentille à croquer ; puis je la replace dans son cachot.

Ce qui m'étonne, c'est que Geneviève, qui venait très souvent me voir dans les commencements, ne vient plus que sur l'ordre de son père ou de sa mère. Ses frères sont bien pour quelque chose en cela. Je ne vois plus ces messieurs qu'en visite chez eux, ou à l'église le dimanche. Là ils se tiennent très bien, pas à l'américaine du tout, et c'est étonnant comme ils ont l'air intelligent quand ils lisent attentivement leur livre de prières ; mais pour le

reste ils sont d'une froideur désespérante, et c'est à eux que je dois de ne prendre aucune influence sur Geneviève. Je lui dis de si belles choses qu'elle serait depuis longtemps tout à fait en admiration devant moi, sans les moqueries de René et de Guillaume. Car je l'ai su, ils se moquent de moi. Quand ils me trouvent me promenant avec Barbiche dans la forêt, un livre à la main, ils me saluent gravement ; mais je les entends rire dans les arbres. On n'est pas enfant comme cela à Paris. Du reste, je ne m'occupe plus d'eux. De temps en temps Geneviève vient m'embrasser à travers une haie. Je saisis cette occasion de lui adresser les phrases que j'ai arrangées devant ma poupée Cendrillon ; elle rit et elle s'échappe. J'ai su par elle que René m'appelle pédante, et cela m'a bien fâchée. Pédante ! moi ! Ah ! ma poupée Cendrillon ! ah ! mon chien Barbiche ! ah ! ma chatte Mitaine ! ah ! ma chère grand'mère ! ah ! Mathurine, ah ! la forêt, vous savez bien tous que je ne suis qu'une petite fille bien ricuse, bien simple et bien ignorante. L'injure est peut-être venue de ce que ma grand'mère cherche des professeurs partout Péran et fait venir une maîtresse de piano de la sous-préfecture deux fois par semaine.

Le bon M. Domino lui-même s'est proposé pour me faire un cours de botanique et de géologie.

De Péran au Pavillon et du Pavillon à Péran, je

suis toujours chargée d'atlas et de cahiers, et comme mes voisins me guettent, ils l'ont très bien remarqué.

Eux ! ils n'ont qu'un professeur en tout : le bon M. Varambois, qui a tenu une institution, m'a dit grand'mère, et qui a été leur précepteur depuis leur petite enfance.



Je l'ai remis sur son chemin.

C'est un bon vieillard que je rencontre sans cesse dans la forêt. Il note, il annote, il botanise, il s'en va au hasard avec moi, et plusieurs fois je l'ai remis sur son chemin qu'il avait tout à fait perdu. Geneviève, à qui il donne des leçons aussi, est sans cesse pendue à son bras et elle travaille assez bien, dit-il. Il aime beaucoup ses petits Préauloup, et les Préauloup le lui rendent. Je crois bien, il va faire

étudier les leçons dans la forêt, et moi je suis clouée dans une vilaine petite chambre, dont la fenêtre ouvre sur une cour, pleine de fumier, avec une dame maigre et jaune qui ne fait que soupirer, manger des pastilles de Vichy et prendre des airs compassés.

Mais j'ai quinze ans, n'est-ce pas ? il faut absolument que je renonce à mes escapades passées, à mon heureuse vie un peu rustique. Ce n'est pas sans regret.

Quand j'aperçois M. Varambois dans la grande allée avec Geneviève, avec René et Guillaume qui marchent à ses côtés un livre à la main, j'enrage d'aller m'enfermer chez la dame aux soupirs. On dit qu'elle est bonne. Peut-être ! mais cela ne l'empêche pas d'être maussade souvent et de soupirer à fendre l'âme en mangeant ses pastilles. Enfin, il est convenable d'aller chez elle, a déclaré madame Mimi : car c'est madame Mimi qui donne toute cette fièvre d'instruction à grand'mère, et j'y vais escortée par Mathurine ou par Joseph que cette promenade amuse beaucoup, surtout quand ils ont beaucoup d'atlas et de livres à porter. Moi, elle m'ennuie franchement, car elle me fait tourner le dos à la forêt si belle, si charmante avec ses feuilles qui jaunissent. Mon enthousiasme pour elle ne diminue pas, et quand on pense que je suis réduite à l'admirer de ma fenêtre ! Il y fait désormais trop froid

pour grand'mère. Quant à Joseph et à Mathurine, ils ne peuvent pas se mettre dans l'idée que je préfère la forêt aux belles allées sablées du jardin. Ils ne comprennent pas du tout que le feuillage jauni me charme les yeux, que le bruit du vent dans les branches me ravit, que l'eau qui murmure, les sentiers qui tournent, les rochers tout ouatés de mousse, font de la forêt quelque chose de pittoresque et de vivant, cent fois préférable à tous les jardins bien ratissés du monde. Ah ! les Préauloup sont bien heureux ! ils vont dans la forêt avec la même facilité que moi dans le jardin muré. Cependant pour Geneviève, cela est peut-être bien aventureux. Elle a vieilli, elle aussi ; elle a dix ans. Je la gronde d'aimer tant à vagabonder, je lui parle aimablement avec le ton de la dame aux soupirs, et au fond je l'envie et je me dis : « Ah ! si je n'avais pas quinze ans ! »

Enfin, j'ai l'estime de grand'mère, de M. le curé, et celle de madame Mimi ; je dirais que j'ai ma propre estime si seulement je ne sentais pas que toute cette belle raison ne tient qu'à un fil.

L'hiver à la campagne ne me faisait pas peur, mais du tout. Cependant je n'entendais pas le passer la plume à la main. J'ai déjà réclamé près de grand'mère, et je lui ai demandé de devenir mon professeur... de tricot. Tricoter en écoutant les bruits de la forêt, faire de la musique, écrire à ma-

man, griffonner ce que je mets sous enveloppe, c'est bien assez d'occupations pour moi, et je crois que ma grand'mère, qui a une horreur profonde des rhumes, me permettra bien d'interrompre, au moins pendant la mauvaise saison, les leçons que je vais prendre à Pérán.

Hier elle disait :

« Je ne suis pas seulement surprise, charmée de ta sagesse, ma petite Germaine, j'en suis édifiée. »

Édifier grand'mère ! c'est un assez beau résultat. Si seulement elle savait que, lorsque je suis renfermée dans ma chambre avec mes devoirs et mes leçons, je mets Cendrillon sur ma table à écrire et que nous faisons la dinette ensemble ! Franchement c'est un peu enfantin, et si Geneviève était plus docile à mes conseils, je crois que je lui donnerais la poupée, le trousseau, le ménage, l'ameublement. Mais non, elle ne les mérite pas : donc, je les garde et je m'en sers dans le secret, car madame Mimi n'aurait pas assez de moqueries pour une personne de quinze ans qui joue à la poupée, qui fait la dinette avec sa poupée et qui endort sa poupée en lui chantant : « Do, do, l'enfant do. »

NEUVIÈME ENVELOPPE

Elle avait bien raison de soupirer, la pauvre dame ! Il était bien simple qu'elle mangeât tant de pastilles de Vichy ; elle a la jaunisse, et me voilà en congé. Bien mieux qu'en congé, me voilà l'élève de M. Varambois et m'en allant deux fois par jour chez les Préauloup.

Cette manière d'étudier est bien autrement intéressante que l'autre, et cet arrangement s'est fait tout seul, pendant l'absence de madame Mimi, qui n'était pas là, heureusement, pour influencer grand'mère.

On remonte volontiers vers le passé pour un aussi agréable souvenir.

« Germaine, madame Gilles est malade, m'a dit grand'mère avant-hier, au moment où je préparais mon bagage d'écolière ; sa voisine, la marchande de drap, m'a fait prévenir. »

Je compris que c'était bien laid de ressentir tant

de joie à cette nouvelle ; mais j'étais si malheureuse depuis huit jours avec la pauvre dame, qui ne faisait que me dire que je l'épuisais, que je n'apprenais rien du premier coup, que je n'avais aucune méthode !

« Le docteur dit qu'elle en a pour tout l'hiver, reprit ma grand'mère. Voilà qui va contrarier ta maman, qui tient tant aux leçons. Ta maîtresse de piano me coûte déjà fort cher ; je ne puis, cependant, te faire venir des professeurs d'aussi loin. »

Une idée lumineuse m'est venue à l'esprit.

« Prenez M. Varambois, grand'mère ! »

Je venais de le voir arpenter la grande allée de la forêt, un caillou à la main et suivi des Préauloup.

« C'est une idée, Germaine ; mais M. Varambois est âgé ; il ne continue l'enseignement que pour faire plaisir à M. de Préauloup, dont il a été le professeur au collège. Il ne consentira pas à venir au Pavillon.

— J'irai chez lui.

— Une jeune fille ne va pas chez un monsieur pour une leçon particulière.

— Même chez un vieux monsieur, grand'mère ?

— Germaine, les convenances sont les convenances. M. Varambois a un appartement à l'hôtel du Pigeon-Noir. Cela est impossible !

Mimi, qui est remarquablement instruite et

qui s'est occupée de sa nièce, consentirait peut-être à te donner quelques leçons, assez pour t'occuper un peu cet hiver. Je le lui demanderai. »

J'eus un frémissement d'horreur, et j'allais bien franchement supplier ma grand'mère de renoncer à son idée, quand Joseph est venu annoncer que M. et madame de Préauloup étaient au salon.

« Descends avec moi, a dit grand'mère, nos voisins t'aiment beaucoup, je le sais de source certaine ! »

Je ne m'amusai pas à chercher cette source-là, que j'aurais pourtant désiré connaître, et je descendis toute préoccupée. M. de Préauloup, qui n'avait pas son bonnet, et madame de Préauloup, qui était venue en voisine, en tablier et en pantoufles, remarquèrent tout de suite mon air inquiet.

Ils questionnèrent grand'mère :

« Nous venons d'apprendre que madame Gilles *a* la jaunisse, répondit-elle ; et cela attriste Germaine, tout naturellement.

— La bonne âme ! s'écria madame de Préauloup. Cette pauvre madame Gilles est pourtant bien monotone, bien ennuyeuse et bien tracassière. Gene viève n'a jamais pu s'acclimater chez elle.

— Ma petite Germaine, c'est très beau à vous de ne pas vous réjouir des congés qui vous arrivent, a ajouté M. de Préauloup ; mes enfants n'ont pas d'aussi généreux sentiments.

— Mais, Monsieur, je n'ai pas de congé du tout. Grand'mère cherche d'autres professeurs ; je change de maître, peut-être de mal en pis, voilà tout !

— Bon ! elle n'est pas si parfaite que nous le croyions, a dit en riant madame de Préauloup. N'avez-vous pas compassion de son air piteux, Madame ? Ne la laisserez-vous pas souffler un peu ?

— Madame Harrisson me blâmerait, Madame. J'ai fait la promesse formelle de poursuivre l'instruction de Germaine, je la tiendrai ; seulement, vous me voyez très embarrassée, au point que je pense demander à madame Gourivieil la faveur de quelques leçons.

— Pour Dieu, Madame, n'allez pas mettre Germaine au régime de madame Gourivieil, s'est écriée madame de Préauloup ; elle se desséchera sur pied.

— Elle a fort bien instruit sa nièce !

— Ah ! de tant d'instruction que cela délivrez Germaine. Cette petite Emma Gourivieil est une peste de médisance et de légèreté. Entre nous, vous avez toujours regardé madame Gourivieil sous un jour aussi favorable que faux ; permettez-moi de vous le dire.

— Qui de nous est sans défauts, Madame ?

— Je ne dis pas ; on lui pardonne à elle, mais ses défauts sont antipathiques aux enfants : c'est la partialité même, le caprice même, et, avec cela, des

idées tout à fait singulières. Sa nièce et son neveu sont deux hypocrites de la plus belle eau, qui sont, peut-être à l'insu de leur tante, vains, méprisants, médisants et jaloux. Dans le pays, on aime encore mieux mes loups, qui, tout espiègles qu'ils sont, ne feraient pas de mal à une mouche et dont la langue ne sait pas mentir.

— Je sais que Mimi a toujours eu un penchant à embrouiller les choses et qu'elle pousse volontiers les gens aux mesures extrêmes. Ce n'est pas à elle que je demanderai jamais conseil ; mais je ne vois qu'elle à Péran qui puisse s'occuper un peu de Germaine.

— Madame, envoyez-la plutôt chez moi, jusqu'à la fin de la jaunisse de madame Gilles.

— Chez vous, Madame ?

— Oui ! à l'heure des leçons que M. Varambois donne à mes enfants. Soyez sans crainte, toutes les convenances sont gardées. Vous connaissez la bibliothèque. Il y a une table pour mes fils, une table pour ma fille. M. Varambois se tient au milieu et dispense à chacun, et vous savez avec quelle gravité, la nourriture intellectuelle qu'il lui faut.

— C'est un homme universel, a ajouté M. de Préauloup, et un excellent cœur. Il aime ses petits écoliers et, en leur compagnie, il oublie ses grands chagrins de famille. Voyons, Germaine, c'est à vous

qu'il faut demander ce que vous dites de l'arrangement que propose ma femme.

— Grand'mère, m'écriai-je, j'aime mieux M. Varambois ! je vous en prie, choisissez M. Varambois !

— Ceci, Madame, ne vous dérangera-t-il vraiment en aucune façon ? a demandé grand'mère, toujours polie avant tout.

— En aucune façon, je vous assure ! Germaine, qui est une petite fille raisonnable, arrive exactement à l'heure, prend Geneviève en passant, et se rend dans la bibliothèque. On sonne une cloche, d'ailleurs, à l'heure de la leçon, une petite cloche qui doit s'entendre de chez vous.

— Oh ! très bien, Madame, me suis-je écriée, je l'entends parfaitement de ma chambre, je connais très exactement l'heure de la leçon de M. Varambois.

— Vous voyez, madame, qu'il n'y a qu'à laisser aller et que cette combinaison est la chose la plus simple du monde. Je me charge d'obtenir le consentement du vieux professeur. »

Grand'mère m'a regardée, a souri de ma physionomie suppliante et a accepté en remerciant. Et moi, j'ai embrassé madame de Préauloup et j'ai offert à M. de Préauloup un morceau de pâte de coing, de la fabrication récente de grand'mère, qu'il a trouvé exquis.

Le reste de la journée, j'ai été d'une gaieté folle

il me semblait qu'on m'avait enlevé un grand poids de dessus les épaules. Et c'en était un grand !

« Madame Mimi pèse au moins deux cents livres, » dit Mathurine !

Et le plus charmant, c'est qu'elle est venue au Pavillon, le soir, justement pour prendre part à



J'ai passé par la petite porte de la forêt.

l'embarras où nous jetait la jaunisse de madame Gilles.

Elle avait déjà fait son plan : j'irais chez elle, tous les jours, de deux heures à quatre heures. Les cahiers étaient préparés et les pensums aussi. Je l'avais échappé belle ! Le refus très poli de grand-mère l'a étonnée, et elle a pincé sa vilaine bouche déjà si pincée, en apprenant que tout était arrangé avec nos voisins.

Elle a même lancé le grand mot de grand'mère : « les convenances » ; mais grand'mère lui a riposté de la bonne façon, et a dit avec une malice dont je ne la croyais pas capable qu'elle ne me laisserait peut-être pas, à mon âge, prendre des leçons en compagnie de son neveu Armand, qui joue à l'homme et à l'homme léger ; mais que ces grands enfants de Préauloup n'étaient que de bons camarades sans importance, et fort respectueux des choses respectables.

Madame Mimi hochait tout de même la tête d'un air désapprouvateur ; mais le parti de grand'mère était pris, et elle a quitté le Pavillon légèrement fâchée de n'avoir pas été consultée.

Le lendemain, à l'heure dite, chargée de mon bagage d'écolière, j'ai passé par la petite porte de la forêt, et j'ai trouvé ouverte celle du jardin de M. de Préauloup. Geneviève et son père, qui m'attendaient, m'ont conduite à la bibliothèque. M. Varambois n'était pas encore arrivé, et j'ai eu tout le temps de m'installer sur la table de Geneviève, qui est placée en face de celle de ses frères, mais à une telle distance qu'il faut lever le bras bien haut, pour se lancer des boulettes de papier.

M. de Préauloup s'est installé dans un vieux fauteuil de cuir, derrière sa fille. La cloche a sonné, la porte s'est ouverte devant M. Varambois, suivi de



M. Varambois a examiné les cahiers.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

René et de Guillaume, qui avaient l'air très gai. Geneviève et moi, nous nous sommes levées ; M. Varambois a tiré son chapeau, a fait un grand signe de croix que nous avons fait aussi, et la leçon a commencé.

Personne ne s'est dissipé. Je travaillais avec beaucoup d'application, et je n'ai pas regardé une fois mes vis-à-vis qui se donnaient de petits coups de coude, mais qui, du reste, avaient une tenue des plus convenables.

M. Varambois a examiné les cahiers et a dit que, pour l'histoire, la géographie et l'arithmétique, j'étais de la force de ces messieurs, et qu'il ne ferait qu'un cours, que Geneviève suivrait comme elle pourrait !

« Papa m'aidera, m'a dit tout bas Geneviève ; pendant que j'enfile des perles pour mes petites pelottes, il écrit mes devoirs. »

Et elle me montrait un cahier où il y avait, en effet, deux écritures bien différentes, la sienne et celle de son père.

La leçon m'a paru courte. A peine a-t-elle été achevée, que les lours se sont éclipsés. Geneviève et son père sont venus me reconduire. Je n'ai pas vu madame de Préauloup, qui surveillait ses maçons.

J'écris bien vite à maman ces nouveaux arrangements. Elle me recommande toujours, dans ses

lettres, de beaucoup travailler. Je suis sûre, maintenant, de la contenter, et je serai joliment contente le jour où je battrai Guillaume et même René, dans une composition d'histoire.

Ils m'appelleront pédante de plus belle, sans doute ; mais, cette fois, il y aura peut-être un brin de jalousie dans leur injure.

DIXIÈME ENVELOPPE

Vive l'été de la Saint-Martin !

La pluie a cessé, l'air s'est radouci ; il fait si beau que nous prenons toutes nos récréations dans la forêt.

Je dis nous, car je ne suis pas seule ; j'ai renoué, avec mes petits camarades de Préauloup, toutes mes habitudes d'enfance. Cela n'a pas été sans difficulté. René et Guillaume paraissaient bien décidés à me traiter en grande personne, et ils avaient défendu à Geneviève de me proposer une promenade ou un jeu. Et moi, très piquée de leur sauvagerie, je leur faisais mes plus beaux saluts, quand ils me tiraient leur casquette, et je m'en allais en marchant à petits pas, comme une personne qui ne sait plus courir.

Mais voilà qu'il est survenu de grandes pluies et que Geneviève a été consignée à la maison. Elle est tellement habituée à jouer avec ses frères que les jeux des petites filles l'ennuient. Au fond elle

n'aime pas les poupées. J'aurais pu l'intéresser en lui montrant Cendrillon, qui a un si beau trousseau, un si joli ménage et un ameublement dont ma petite sauvage n'a pas l'idée ; mais Geneviève dit tout à ses frères, et comment auraient-ils pris ma gravité au sérieux s'ils avaient su que je jouais à la poupée !

Geneviève, ne pouvant plus sortir, s'occupe beaucoup des bêtes qui lui appartiennent. Elle a un goût singulier pour les petits cochons d'Inde, et, pendant les averses, elle a obtenu de mettre la niche de son favori dans le vestibule. Mais elle craint le gros chien de garde et, un jour, elle est entrée dans la bibliothèque son petit cochon dans les bras.

Alors j'ai vu que René lui avait arrangé une petite niche dans un coin : elle l'y a déposé endormi, et, M. Varambois étant entré, la leçon a commencé.

Mais nous ne pouvions nous regarder sans sourire, en pensant au petit animal qui écoutait tant de belles choses sans les comprendre.

Cela a très bien été pendant la correction des devoirs ; mais voilà qu'au moment où je récite une leçon d'histoire, j'aperçois un petit museau et j'entends un petit cri bien connu.

Je ferme les yeux pour ne pas perdre mon sérieux et je continue bravement jusqu'à la fin.

« A vous, René, » dit M. Varambois.

René commence en bredouillant un peu. Je rouvre les yeux et j'aperçois le petit cochon d'Inde qui se promène derrière M. Varambois.

Heureusement le vieux professeur, peu content de la récitation de René, frappait sans cesse du pied, ce qui faisait peur à la petite bête et ce qui finalement la fit retourner dans sa niche.

Elle ne fut pas découverte ; mais René attrapa un pensum, il eut à écrire cette leçon si mal récitée.

Il n'y avait rien à dire à M. Varambois, qui déteste les bêtes dans la maison. Il punit rarement, et la punition donnée doit être faite.

Ce jour-là il partit un peu fâché de notre distraction, et moi, qui le suivais toujours, je restai dans la bibliothèque. Je trouvais juste de proposer notre aide à René pour la confection de ce pensum qu'il devait à sa trop grande obligeance pour sa sœur.

« Je te remercie, Germaine, dit-il en me tutoyant comme autrefois ; mais on reconnaîtrait ton écriture. J'en ai pour dix minutes ; seulement si cette vilaine bête revient ici, nous verrons bien. »

Il montra le poing au petit cochon que Geneviève avait pris sur ses genoux, et il se mit à écrire.

Nous trouvâmes juste de rester lui tenir compagnie ; et, pour la première fois depuis quinze jours, nous sommes sortis tous ensemble de la bibliothèque.

A leur tour, ils m'ont conduite jusqu'à la porte, et là Guillaume m'a dit :

« Sais-tu que nous faisons de grands travaux dans la forêt, Germaine ? Tu viendras voir cela, n'est-ce pas ? »

J'ai répondu que je ne demandais pas mieux, et, en arrivant au Pavillon, je suis allée trouver grand'mère et lui ai demandé d'aller passer mes récréations dans la forêt avec les Préauloup. Mais grand'mère s'est immédiatement rappelé mes quinze ans, que j'avais tout à fait oubliés.

Je ne me suis pas tenue pour battue, et le lendemain, voyant le ciel s'éclaircir, j'ai renouvelé ma demande.

« Je permettrai ces jeux et ces récréations dans la forêt chaque fois que M. ou madame de Préauloup accompagneront leurs enfants, a-t-elle dit ; mais jamais sans cette surveillance. »

Il ne fallait pas penser à madame de Préauloup : elle ne va dans la forêt que pour marquer à la craie les arbres qu'il faut abattre ou pour mesurer la hauteur des taillis qui seront coupés cet hiver. Je pensai que je devais diriger toutes mes tentatives contre M. de Préauloup, qui est si bon et qui ne fait absolument rien que d'être malade. Après m'être longtemps creusé la tête, j'ai enfin découvert un bon moyen de l'amener avec nous. Je lui parlerai politique, puisqu'il ne s'occupe que de cela.

Rien ne me sera plus facile : tous les jours je lis le journal à grand'mère.

Je m'habituerai à lire en pensant à ce que je lis, et je suis assez grande pour comprendre un peu ce langage assez bizarre.

Je m'y suis mise tout de suite. Après quelques jours d'attention je savais par cœur le nom des députés et des sénateurs qui parlaient le plus souvent, et j'avais appris les fragments d'un discours sur le droit de réunion.

« Il fait un temps superbe aujourd'hui, m'a dit René, un matin ; viendras-tu avec nous dans la forêt après la leçon ?

— Oui, si je puis emmener ton père. »

M. de Préauloup a assisté à la leçon, comme toujours. Il avait son journal entre les mains. C'est un autre journal que celui de la grand'mère, et je lui ai parlé de la séance de la veille et d'un grand tumulte qu'avait soulevé l'orateur.

« Ah ! m'a-t-il dit tout intéressé, comment le journal de madame de Grandvallon envisage-t-il cette question ? »

C'était justement ce que j'avais appris ; j'ai récité tout un paragraphe.

« Vous êtes une petite fille étonnante, m'a-t-il dit, restez un peu à causer avec moi.

— Monsieur, si nous allions causer dans la forêt ?

— Venez, papa, s'est écriée Geneviève, René et Guillaume vous attendent.

— Il fait trop froid, ma fille. »

Et il s'est mis à me parler de l'effet du froid sur son estomac. Geneviève a disparu et est revenue enveloppée dans une grande houppe dont les pans faisaient queue derrière elle, et coiffée du grand chapeau de soie.

Elle était si drôle ainsi que M. de Préauloup a ri aux éclats.

Le voyant si bien disposé, nous lui avons passé la houppe moitié de gré, moitié de force ; nous avons relevé le collet qui remontait jusqu'à ses oreilles ; Geneviève a enfoncé le chapeau sur le bonnet de soie noire et nous avons entraîné le cher papa dans la forêt.

René et Guillaume nous attendaient à la clairière.

Ils ont conduit leur père à la grande construction qu'ils font auprès de la Roche-aux-Nids, le plus bel entassement de rochers de la forêt. C'est une véritable maison avec des murs, un toit, des fenêtres, une porte. Toute la menuiserie est à faire, et j'ai été bien contente d'entendre M. de Préauloup dire qu'il viendrait aider ses fils. Dans ce joli refuge de la Roche-aux-Nids, on n'a parlé que maçonnerie et menuiserie, et la politique a été oubliée.

Le lendemain, M. de Préauloup a trouvé la houp-

pelande sur son fauteuil dans la bibliothèque, son chapeau accroché à un clou, et, quand la leçon a fini, il s'est habillé tout seul et, comme la veille, nous sommes partis pour la forêt.

Maintenant il a pris l'habitude de cette promenade ; non seulement il surveille les travaux ; mais



Nous allons chercher des petits cailloux.

il nous aide. Geneviève et moi sommes chargées d'amasser les matériaux, de trier les planches, de tenir le registre des dépenses. Nous allons chercher avec une brouette des petits cailloux dont René et Guillaume composeront la mosaïque qui remplacera le plancher. Ah ! nous travaillons très fort, et Mathurine trouve que je mange comme un homme. Grand'mère aussi est enchantée de

ma bonne mine ; mais elle se plaint un peu de ma paresse à la maison, le soir surtout.

Aussitôt après le souper je suis prise d'un accès de sommeil invincible ; je ne puis ni lire, ni coudre ni tricoter, je n'ai que la force de me traîner jusqu'à mon lit.

Ah ! malgré ces grandes fatigues, je ne voudrais pas changer ma vie laborieuse contre les plus agréables vies de petites filles mondaines. Chacun son goût.

Mes camarades et moi nous aimons la vie rustique, la vie sauvage, la vie simple, qui est très saine.

Madame de Préauloup dit que nos équipées ont guéri son mari qui, à la première bise, se reconnaît dans son foyer pour n'en plus bouger. Ce bon M. de Préauloup ! je ne sais pas s'il est encore imaginaire ; mais il n'est plus malade, c'est certain.

ONZIÈME ENVELOPPE

Je n'écris plus que très rarement ; mes doigts et mon encre gèlent. De ma vie je n'ai rencontré pareil froid, et jamais ne me suis tant amusée.



Nous avons chacun une pelle légère.

La neige nous couvre, nous enveloppe, tout est blanc au dehors.

L'étang est glacé, nous patinons dessus tous les

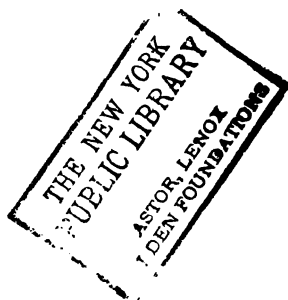
jours quand nous avons pu faire un sentier. Car c'est nous qui déblayons l'allée qui conduit à l'étang ; et ce n'est pas l'ouvrage qui manque. Madame de Préauloup, qui n'a plus d'ouvriers à surveiller, a enrôlé les pauvres pour nettoyer ses cours et cette allée de la forêt. René et elle conduisent les travaux. Guillaume et moi, et même Geneviève, nous travaillons. Nous avons chacun une pelle légère, et cela m'amuse extrêmement de la plonger dans la neige si douce et si blanche.

On ne sait plus où l'on est. La forêt a l'air d'un lieu enchanté avec ses grands arbres blancs, ses arbustes de cristal, son lac d'acier poli.

C'est après déjeuner, quand nous avons bien travaillé aux déblayements, que nous allons patiner. Je ne suis tombée qu'une fois, et maintenant je glisse sur la glace sans la moindre appréhension. René et Guillaume conduisent Geneviève dans une chaise, et les petits paysans patinent aussi à leur manière ; mais ils tombent sans cesse et si drôlement que cela nous fait toujours rire. De temps en temps je m'échappe de ma féerique forêt pour venir embrasser grand'mère, qui s'est cantonnée dans son fauteuil à oreillères auprès d'un bon feu toujours flamboyant. Il fait très chaud chez grand'mère, et cependant c'est sa joue qui est froide et c'est ma joue qui brûle. Elle ne reçoit plus de visites. Madame



René et Guillaume conduisent Geneviève.



Mimi s'est risquée une fois, et elle a fait l'effet d'une avalanche dans la chambre de grand'mère quand elle y est entrée toute neigeuse. Au retour elle a roulé dans le chemin trois fois, de sorte qu'elle ne bouge plus.

M. Varambois a aussi disparu. Quant à M. de Préauloup, la glace l'avait guéri, la neige l'a fait retomber malade. Capitoné comme un wagon de première classe, enveloppé de la tête aux pieds dans une robe de chambre, le bonnet descendu jusque sur les sourcils, les mains enfoncées dans ses manches, il ne bouge pas plus qu'une momie.

De temps en temps, cependant, je suis admise à aller lui parler politique et à lui raconter nos jeux de la forêt.

Il voudrait bien nous accompagner au lac, il voudrait bien voir les beaux effets de rochers que nous lui décrivons ; mais il n'ose pas.

Pour moi, je ne me suis jamais tant divertie, jamais. Je ne croyais pas que le bon Dieu pût faire quelque chose de plus beau qu'une forêt verte sous le soleil ou au clair de lune. Eh bien, si : il a fait la forêt sous la neige, il l'a faite de cristal et de duvet de cygne ; c'est merveilleux, c'est enchanteur.

Malheureusement, il y a les ouvriers qui ne travaillent plus, il y a les pauvres. Chez nous les bons cœurs s'en occupent.

Trois grandes marmites sont toujours en ébullition à Péran : une au presbytère, une chez M. de Préauloup, une au Pavillon. Chez madame Mimi, on donne un sou ou un morceau de pain. C'est froid par cette terrible saison : je préfère la soupe de chez ma grand'mère, et, le plus souvent, c'est moi qui la distribue.

Mathurine me met un grand tablier à bavette ; je prends une grande cuiller de fer, je la plonge dans la marmite et je verse le bouillon dans l'écuelle qui m'est présentée.

Tous les vieux pauvres viennent maintenant dîner chez nous. Ils apportent des croûtes dans leur besace, on leur prête une écuelle et je trempe. La soupe sent très bon, il y a des petits enfants qui m'en redemandent, et, quoique Mathurine gronde un peu, j'en donne deux fois à cause de la neige.

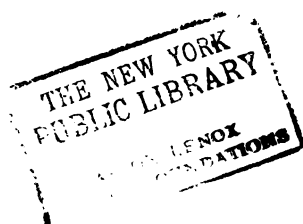
J'aime beaucoup à faire faire un grand feu dans la cheminée du bûcher. Tout le monde s'approche et il s'échappe comme un nuage de tous les vêtements mouillés.

Il y a des pauvres femmes qui toussent à faire pitié. A celles-là j'ai la permission de donner une paire de sabots neufs.

Je n'avais jamais vu les pauvres d'aussi près, ni dans la saison où la pauvreté fait beaucoup souffrir. Mon Dieu, si j'étais pauvre comme cela ! N'ai-



Je verse le bouillon dans l'écuelle.



je pas été une petite fille bien ingrate de ne pas vous remercier de m'avoir donné tant de biens ! Car enfin il y a des orphelins, des abandonnés parmi ces enfants. Ce n'est pas qu'ils soient très tristes : il y a des pauvres très gais. Ce n'est pas du tout comme à la ville.

Quand le feu a réchauffé les membres de nos pauvres et la soupe leur estomac, ils causent et ils rient, et il y en a qui admirent la neige.

Ils trouvent la neige très belle, eux aussi, et les petits garçons s'amuseut avec.

J'ai bien remercié grand'mère de la permission qu'elle m'a donnée, et je reviens toujours bien exactement à l'heure de midi. C'est un vieux pauvre qui dit l'*Angelus* en latin, et tout le monde répond. Et aussi, quand ils s'en vont, ils disent un *Pater* et un *Ave* pour grand'mère. C'est un bourdonnement comme à l'église quand on récite le chapelet, et moi cela me fait presque pleurer d'attendrissement, et je sens bien que tous ces bons chrétiens-là sont mes frères, et je me promets bien d'être toujours reconnaissante envers le bon Dieu pour tout ce qu'il m'a donné, et charitable envers plus malheureux que moi.

Ah ! la neige m'amuse beaucoup et me fait faire des réflexions qui n'en finissent plus.

DOUZIÈME ENVELOPPE.

Mon bel hiver s'est prolongé très longtemps ; j'ai été pendant trois mois la plus heureuse des petites filles, si heureuse que je ne trouvais plus rien à écrire. Mais voici le dégel, et grand'mère est de mauvaise humeur, et ma chère maman est malade. Elle est revenue très souffrante d'Écosse. Grand'mère me gronde quand je lui demande trop souvent des nouvelles, grand'mère n'a pas dégelé. Je crois bien qu'il y a quelque chose de mystérieux entre elle et maman, car elle ne me montre plus ses lettres comme autrefois. Je me demande si Mathurine est dans le secret de cette nouvelle fâcherie. Mathurine est certainement dans tous les secrets de grand'mère ; mais il y en a qu'elle garde très bien.

Un jour, fatiguée de mes demandes, de mes interrogations sur la cause de la mauvaise humeur de grand'mère, elle m'a répondu brusquement :

« C'est le dégel ! bien sûr, c'est le dégel, et puis

croyez-vous que cela amuse madame de voir ces Anglais à la place de son fils ? Jamais, au grand jamais, elle ne pourra se faire à cela. »

Il m'a été impossible de faire sortir Mathurine de cette raison, si vieille déjà ! Comment ! grand'mère n'avance pas plus que cela dans ses idées ! Du reste, j'ai remarqué que les grandes personnes sont très enfoncées dans leurs rancunes et dans certaines préventions.

Ainsi, il y en a qui parlent toujours de fortune. Les petites filles ne savent même pas ce que c'est. J'ai cru longtemps que tout le monde avait des maisons ou des fermes. Madame Mimi parle sans cesse de la rente cinq pour cent devant moi. Il y a sur les journaux des colonnes de chiffres que madame de Préauloup, qui ne lit jamais, lit très attentivement.

Tout cela est encore une énigme pour moi et pour mes camarades de Préauloup. On s'étonne de les voir si enfants. Je sais bien qu'à Paris il n'y a pas de caractères de ce genre. Moi-même, je commençais à vieillir très vite. Je me suis arrêtée et je redeviens la petite Germaine d'autrefois. Et je serais complètement heureuse si ma chère maman ne finissait toutes ses lettres par cette phrase : « Je suis toujours bien souffrante, prie pour moi. »

Hier, je me suis risquée à demander à grand'mère ce qu'elle pensait de cette maladie de maman qui ne finissait pas.

Elle m'a répondu :

« J'en pense ce qu'il faut en penser. Votre mère est d'une d'une délicatesse de santé absurde.

— Enfin, grand'mère, vous n'êtes pas inquiète?

— Il n'y a aucune inquiétude à avoir. Ces Anglais ont la manie des voyages, et les voyages fatiguent. »

Ceci m'a beaucoup calmée. Grand'mère n'aime pas le ménage Harrisson ; mais grand'mère a le sentiment de la famille, et elle est trop consciencieuse pour me cacher la vérité. Je crois que sa mauvaise humeur vient de ce qu'elle revoit beaucoup madame Mimi. Je commence à me figurer qu'elle lui a confié le secret qu'elle me cache, ce qui me blesserait profondément. Mais les vieilles dames sont toujours comme cela : elles aiment mieux dire leurs secrets à des personnes étrangères qu'à leurs petites-filles, qui sont plus discrètes certainement. Moi je ne dis jamais rien de mes affaires de famille, même à mes amis de Préauloup, qui du reste ne sont pas curieux du tout.

Geneviève serait cependant bien aise de savoir ce que j'écris sur le papier rayé qui est au fond du seul tiroir que je ferme à clef ; mais Geneviève est trop petite, et je ne veux pas lui donner la manie d'écrire un journal : car il est bien plus gentil pour elle de distraire son père. Elle joue aux dominos avec lui maintenant, et tous les diman-

ches il y a une partie très intéressante, mais qui nous ruine. Le vieux monsieur, qui est un grand joueur, et M. de Préauloup gagnent toujours, et c'est pourquoi je ne veux plus jouer quand ils sont là. Le vieux monsieur met tous nos sous dans sa poche avec ses grands doigts, et cela nous fait un peu mal au cœur. Madame Mimi a la manie de me conseiller, et elle me fait perdre.

Mais je suis très aimable avec elle : car je voudrais bien qu'elle n'imaginât pas de me faire retourner prendre des leçons chez madame Gilles, qui n'est pas morte. Or, il ne m'est pas possible de cesser mes leçons chez nos voisins. Nos grandes compositions sont commencées. A Pâques, M. Varambois veut nous faire passer un examen. Nous travaillons tous beaucoup. Geneviève elle-même n'amène plus ses bêtes dans la bibliothèque. Je lui fais honte de ce goût trop prononcé qu'elle a pour les animaux. Je ne trouve pas cela joli pour une petite fille d'être entourée de petits chiens, de petits chats, de petits cochons, de petits poulets. Certainement j'aime beaucoup Mitaine et Barbiche ; mais je ne les mène pas dans ma chambre, je ne les porte pas dans mes bras ; je ne les fais pas dormir sur mon édredon. Ce n'est pas du tout distingué ni convenable. En cela, je suis de l'avis de madame Mimi, et je garde mon cœur pour d'autres affections.

Notre joli cottage de la forêt a résisté à l'hiver mais il est temps que nous réparions les dégâts causés par la neige. René est bon couvreur, et cependant il pleut à la Roche-aux-Nids. Nous voici obligés d'acheter des ardoises, car madame de Préauloup ne veut plus nous en donner. Toutes ses maisons ont besoin de réparations : la neige, il paraît, pénètre partout.

On la maudit maintenant sur tous les tons. Moi, je ferme les yeux pour la revoir et l'admirer. Neigera-t-il comme cela l'année prochaine ? On ne croit pas. Cette chose si belle peut ne pas revenir d'ici longtemps. Et si elle revient jamais, peut-être ne serai-je plus à Péran ! Dans tous les cas je n'aurai plus quinze ans.

Il me vient toutes sortes d'idées nouvelles depuis quelque temps. Il me semble que mon esprit a grandi comme mon corps. Il y a maintenant je ne sais quelle lumière sur les pages de mes livres. Tout me paraît plus clair, plus compréhensible. Mais je veux néanmoins rester enfant le plus longtemps possible, bien enfant. J'ai apporté ma poupée dans le cottage de la Roche-aux-Nids, et elle y fait bon ménage avec celle de Geneviève. René et Guillaume se sont moqués de mon goût persistant pour les bébés de carton : je les ai laissés rire et j'ai ri moi-même de leur peu de pénétration. Ma poupée me sert uniquement de prétexte pour atti-



Ils établissent un pont.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

rer Geneviève et M. de Préauloup en pleine forêt. Quand j'ai persuadé la fille, le père suit. Il ne faut pas croire que, lorsque la forêt était étincelante de givre, il ne faut pas croire que, maintenant même qu'elle verdit, qu'elle murmure, qu'elle est ensoleillée, je passe mon temps avec la pauvre Cendrillon. Non, non, je la prends dans mes bras et Geneviève, par imitation, prend la sienne, et nous allons les installer dans leur cottage de la Roche-aux-Nids; mais là j'abandonne ma fille à Geneviève. Jouer à la poupée maintenant, non, non. Pendant ce long hiver, j'ai vécu avec la grande nature, j'ai vu trop beau et trop grand pour n'avoir pas détaché quelques langes. Je me soucie de Cendrillon, de ce morceau de carton peint, sans voix, sans regard, sans cœur, sans intelligence et sans âme, comme d'une feuille morte. Cela me fait un vide, mais je n'y puis rien. Néanmoins, c'est en la compagnie de cette pauvre Cendrillon que je vais au cottage, et j'y reste très longtemps. René et Guillaume ont commencé d'autres travaux. Ils établissent sur le ruisseau un pont qui a déjà croulé deux fois. Ils voudraient m'entraîner à leur servir de manœuvre comme pour le cottage; mais il ne fait plus froid et je ne veux plus me salir les doigts ni les vêtements avec de l'argile. Ils n'ont pas l'air, eux, d'admirer ce que j'admire.

Cependant René m'a confié qu'il avait fait des vers en l'honneur du vieux pont. Je me demande

ce qu'il a pu dire là-dessus. Il refuse de me lire les vers. Il m'a cependant promis qu'il me les lirait le jour où je consentirais à lui lire ce qu'il y a dans les petits paquets que Geneviève a vus dans un tiroir, et qui portent tous un chiffre de mon écriture.

Ce n'est plus la même chose. Si je faisais des vers sur un vieux pont ou sur un vieux bateau, je n'en ferais aucun mystère ; mais un journal, c'est plus sérieux, cela ne se montre qu'à sa mère et à sa marraine, surtout quand on dit vrai.

TREIZIÈME ENVELOPPE

Mon Dieu, quelle nouvelle ! Quelle nouvelle, mon Dieu ! Ah ! grand'mère, comment avez-vous pu garder si longtemps ce cher secret !

J'ai une sœur.

Voyons, c'est bien vrai ? On le dit, on l'écrit ; donc, c'est vrai.

Je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie hier. Je revenais de chez les Préauloup horriblement triste. Nos compositions étaient finies, et j'apprenais par madame de Préauloup que, grâce à l'ingérence de madame Mimi, je retournais après Pâques chez madame Gilles. Mon agréable existence d'écolière allait finir.

Pour me consoler, madame de Préauloup m'avait confié que l'année prochaine René et Guillaume seraient très probablement obligés d'aller suivre des cours particuliers dans des écoles spéciales, et que Geneviève m'accompagnerait chez madame

Gilles. Mais je ne me préoccupe jamais de l'année prochaine. C'est très loin. Je ne voyais qu'une chose, la perspective de m'ennuyer quatre heures par jour cet été. J'arrive donc tout attristée au Pavillon. Dans la cour je rencontre le facteur et son petit compagnon, un barbet tout crotté, mais très intelligent, qui me connaît et qui me fait toujours mille caresses.

Au lieu de monter chez grand'mère, je me dirige vers ma chambre ; mais j'entends Mathurine qui m'appelle. Je reviens sur mes pas, j'entre chez grand'mère ; je la vois assise à son petit bureau de Boule, une lettre à la main et Mathurine rouge et animée, les poings sur les hanches, ayant l'air d'écouter des nouvelles.

« Germaine, dit grand'mère, qui a de gros plis sur le front, je t'ai caché la vérité le plus longtemps possible ; mais enfin il faut bien que tu apprennes l'événement. Tu as une petite sœur.

— Une petite sœur ! une... quoi... Une petite sœur. Ah ! répétez cela, grand'mère ! »

Non, jamais je n'avais senti mon cœur battre si fort qu'en ce moment-là. Si j'avais désiré une chose au monde, c'était celle qui m'était annoncée. Rien que d'entendre dire de moi : « C'est une fille unique, » me causait une impression d'ennui. Et je ne l'étais plus, comme cela, du jour au lendemain. Était-ce possible ?



Je rencontre le facteur.



Grand'mère m'a passé un billet, que j'ai lu avec des larmes plein les yeux. Monsieur papa m'écrivait bien affectueusement, me disait que la mère et l'enfant se portaient bien, et ajoutait que j'étais choisie pour marraine.

« Oh ! grand'mère, quel bonheur ! » me suis-je écriée quand j'ai eu recouvré la parole.

Mathurine s'est mise à rire.

« Là ! Madame, qu'est-ce que je vous disais ! Germaine a trop bon cœur pour ne pas se réjouir de voir sa famille s'agrandir.

— Tu t'en réjouis vraiment, Germaine ?

— De tout mon cœur, grand'mère. »

Grand'mère a hoché la tête en grommelant.

« Vous voilà sœur aînée, a dit Mathurine qui s'amusait de nous écouter.

— Consens-tu à être marraine ? a demandé grand'mère d'un ton sec.

— Oui, oh ! oui. Quand sera le baptême ?

— Ceci dépendra de la saison, de mes affaires. Comme je n'ai jamais rien promis à ce sujet, il a été entendu qu'on ondoierait l'enfant.

— Faudra-t-il que je sois là ?

— Non, il n'y aura pas du tout besoin de toi, tu ne serais maintenant qu'un embarras pour ta mère et pour monsieur son mari, qui ont bien assez à s'occuper de cette cadette. »

Je ne pouvais m'expliquer l'air de dédain de ma

grand'mère, mais j'en étais bien affligée. Mathurine, qui m'a suivie dans ma chambre, m'a donné quelques explications. Je ne suis plus fille unique : ma petite sœur partagera avec moi la fortune de ma mère.

« Eh bien ! tant mieux ! Mathurine. Je ne voudrais pas être riche et avoir une petite sœur pauvre.

— Vous êtes un bon cœur, Germaine ; mais dans le monde on regarde beaucoup à la grosse fortune. Et pour dire vrai, quand les sœurs aînées ont votre âge, elles font la grimace aux cadettes.

— Eh bien ! Mathurine, je ne serai pas de ces personnes-là. Je l'aimerai, ma petite Cadette, je l'aime déjà sans l'avoir vue, je voudrais être auprès d'elle, et j'aurai bien du chagrin si grand'mère remet le baptême aux vacances.

— Elle le remettrait plus loin si elle pouvait : madame, à son âge, n'a plus d'intérêt aux pouponneries.

— Est-ce qu'elle peut le remettre à plus tard encore, Mathurine ?

— Je ne sais pas ; mais vous connaissez bien madame pour une vraie chrétienne. Elle est un peu en humeur maintenant, et elle remet la cérémonie au plus loin. Mais il s'agit d'une chose de religion, et elle ne voudra pas laisser trop longtemps cette innocente sans baptême. Elle espérait que vous auriez refusé. Ce voyage l'ennuie bien.

— Mais puisque c'est moi qui suis marraine, elle pourrait m'envoyer avec vous à Paris.

— Germaine, vous ne connaissez pas madame. Elle s'était résignée à grand'peine à vous laisser quitter Pérán; mais, comme elle disait, « l'enfant est à la mère. » A présent que madame votre maman vous a laissée au Pavillon, elle n'entend pas



Mathurine m'a donné quelques explications.

que vous le quittiez, même pour cette petite Cadette, qui ne lui est rien du tout, à elle. Et puis, s'il faut tout vous dire, on n'a pas l'air de vous désirer tant que ça, et ce poupon-là a pris votre place, si bien que, si vous allez pour le baptême, madame sera obligée de coucher à l'hôtel.

— J'aurai toujours ma place chez maman, ai-je dit, le cœur gros.

— Oui, oui ; mais on s'est tout de même habitué à se passer de vous. »

Je n'ai rien répondu, je n'avais rien à répondre.

C'est bien moi qui ai voulu venir à Péran ; c'est bien moi qui ai voulu demeurer avec ma grand'mère.

Enfin, ma petite sœur me verra toujours de loin en loin, puisqu'il est convenu que j'irai une fois par an visiter maman. Je serai si bonne pour elle pendant ce séjour, je m'en occuperai tant, qu'elle ne manquera pas de m'aimer !

J'ai écrit une longue lettre à maman, une autre à monsieur papa, et une troisième à Cadette.... dans mon journal ; la voici :

« Ma chère petite sœur,

« J'apprends ta naissance et je veux te dire que je t'aime déjà beaucoup. J'ai été longtemps bien triste de ce nom de fille unique qu'on me donnait ; j'enviais les personnes de mon âge qui avaient des frères et des sœurs. Tu as bien fait de naître pour la consolation et le bonheur de ta sœur Germaine.

« En plus que ta sœur, je serai ta marraine, mon bijou. Ceci m'obligera à être bien sage et à te donner le bon exemple en tout. J'ai bien envie de t'embrasser. Peut-être me ressembles-tu ? Je vais me mettre à l'ouvrage et te broder un beau petit

béguin que je nouerai moi-même sous ton menton le jour de ton baptême. A bientôt, petite chérie ; petit ange, à bientôt !

« Ta sœur très heureuse,

« GERMAINE. »

« *P. S.* Comme toutes les petites filles, tu aimeras à jouer à la poupée sans doute. Je vais donc te



Ils alignaient les dominos.

faire un beau cadeau aujourd'hui même. Je te donne ma poupée Cendrillon, son trousseau, son ménage, son ameublement, sa baignoire, tout enfin.»

Je pourrai, je crois, me vanter de lui avoir écrit la première à ma chère Cadette. Je lui donnerai ma lettre quand elle saura lire.

Je me suis empressée d'aller annoncer la bonne

nouvelle aux Préauloup. Je dois le dire, René et Guillaume ont paru absolument indifférents ; mais Geneviève était ravie. Seulement elle a soulevé la question pénible, l'ennuyeuse question. Cadette, qui est ma sœur, n'est pas la petite-fille de grand-mère et ne viendra peut-être jamais à Péran. Et dire qu'il n'y a pas moyen d'arranger cela !

Pendant le souper, je me suis tenue à quatre pour ne pas parler de ma filleulë à grand-mère.

« Madame commence à avoir de cette petite fille par-dessus la tête, m'avait dit Mathurine, n'allez pas lui rabâcher toutes vos amitiés pour elle. »

J'ai gardé le silence et j'ai assisté distraitemment à la partie qui s'est faite le soir au Pavillon. Et pendant que grand-mère, madame Mimi et le vieux monsieur se livraient à des calculs profonds et alignaient les dominos d'abord sur leurs doigts, puis sur le tapis vert, je pensais à Cadette, à ma petite sœur Cadette. Du reste, de m'être ainsi retenue d'en parler m'en a tellement rempli l'esprit que toute la nuit j'en ai rêvé. Je n'ai vu que berceaux et poupons. Grand-mère avait un béguin ; Mathurine était emmaillotée ; le vieux Joseph buvait au biberon. Et tous ces personnages, tous mes amis de Péran ne savaient plus que gazouiller. J'étais la seule personne parlante, agissante, et je me sentis toute courbaturée le matin, tant j'avais remué pour soigner tous les étranges poupons de mon rêve.

QUATORZIÈME ENVELOPPE

Entre grand'mère et moi, il y a maintenant comme un mécontentement. Plus je m'intéresse à ma petite sœur, plus elle la traite avec indifférence.

Quand elle reçoit une lettre de Paris, elle me fait languir et ne me donne que des nouvelles de ma mère le plus souvent.

Dans ses meilleurs jours elle me dit :

« Votre sœur cadette vient fort bien, il paraît. »

Son ton est si glacé que je ne lui demande pas autre chose.

Mathurine m'a avertie qu'il lui était désagréable de m'entendre parler de cette enfant.

« Et à moi-même, a-t-elle ajouté, cela me fait quelque chose de vous voir si affectionnée à ce petit bébé que vous ne connaissez pas et qui ne nous est rien à nous. »

Cadette n'est rien non plus à Mathurine ! donc Cadette doit être oubliée.

Je n'ose plus en parler qu'à Geneviève de Préauloup, à ma poupée Cendrillon et à ce petit papier. J'écris aussi sur elle de longues lettres à maman et même à monsieur papa, qui me répond très aimablement.

Il est vraiment bien bon, et il a l'air d'aimer très fort ce petit poupon si dédaigné chez grand-mère.

Dans toutes les lettres il est question de baptême ; mais grand-mère fait la sourde oreille. J'en ai bien du chagrin, surtout depuis que madame Mimi m'a dit un jour avec tant de malice :

« Cela n'a pas de bon sens, de faire un si long voyage pour cela. Ils finiront par trouver une marraine sur place. »

Naturellement, après cette insinuation perfide, j'ai écrit tout de suite à maman une lettre désespérée. Je tiens beaucoup à mon titre de marraine, et d'ailleurs, sans l'occasion de ce baptême, qui sait quand je verrais ma petite Cadette. Tout le monde l'appelle ainsi. Et cependant on sait maintenant qu'elle s'appelle : Blanche-Victoria-Louise-Marie. Grâce à moi, elle est tout un petit personnage à Péran, et dans mes longues promenades dans la forêt je pense librement à elle.

Mon Dieu ! qu'elle serait heureuse ici ! Dans ces belles allées, elle pourrait marcher et même tomber sans se faire mal, la mousse et la poussière

sont également douces. Les petits enfants aiment les bêtes, elle aurait toujours des oiseaux sous la main, elle verrait courir les lièvres, et elle aurait Barbiche et Mitaine pour fidèles compagnons. Barbiche dresse l'oreille et aboie tendrement quand on lui dit : « Où est Cadette ? »

Cela m'amuse de dire et de redire son nom, là où il n'agace personne ; cela m'amuse de faire dans la poussière des petits sentiers par où elle pourrait passer. Mais c'est trop tôt penser à la faire marcher. J'oublie qu'elle ne quitte encore son berceau que pour être portée dans les bras. Je crois bien être assez forte pour la porter. Le dirai-je, je porte souvent Barbiche, qui est plus lourd qu'un petit enfant, pour m'habituer à porter quelque chose. Il aime beaucoup cela, mon vieux Barbiche, et, quand il me voit me baisser, il accourt, se pose tout seul sur mon bras droit, et me met ses pattes autour du cou. En vérité, il est bien triste d'être réduite à porter un chien quand on a une petite sœur à soi.

Madame Gilles, qui me laisse quelquefois chercher mes sujets de style, s'étonne de me voir toujours parler des petits enfants.

« Mon Dieu, comme vous aimez les bébés, Germaine, m'a-t-elle dit l'autre jour, on voit bien que vous ne voyez pas de près ces petits êtres exigeants et ennuyeux. »

Oh ! ennuyeux ! Je la regardais et je pensais que ce qu'il y avait d'exigeant et d'ennuyeux, c'était une vieille dame, qui ne faisait que parler d'elle, de sa famille, de ses petites affaires, de son estomac, et qui mangeait des pastilles toute la journée en bâillant et en soupirant ! Je voyais en vis-à-vis madame Gilles et Cadette, et je ne pouvais m'empêcher de rire du contraste. Le soir même, madame de Préauloup est venue chercher Geneviève, et tout à coup elle a dit à grand'mère :

« Eh bien, Madame, à quand le baptême ? »

— Laissez passer l'été, Madame, a répondu grand'mère, en essayant tranquillement le verre de ses lunettes, voyager par la chaleur est un supplice. »

Hélas ! et quand le froid viendra, ce sera bien autre chose ! Un voyage maintenant serait très possible pour grand'mère, les grandes chaleurs sont passées ; mais, plus tard, qu'il fasse une gelée, et il n'y aura plus moyen de quitter le Pavillon. Et que deviendra le baptême de Cadette ? Si on allait lui chercher une autre marraine, ou la faire baptiser par procuration, comme dit madame Mimi. Je ne suis plus sûre de rien et je vois que je n'ai plus rien à dire. Il y a des moments où grand'mère et Mathurine semblent avoir oublié l'existence de ma filleule, tant elles me regardent avec étonnement quand j'en parle.

Oui ; mais moi je ne l'oublie pas, non, oh ! non !

QUINZIÈME ENVELOPPE

Je suis tout émue de ce que je viens d'entendre, nous partons pour Paris demain, c'est entendu, c'est décidé, c'est irrévocable. J'étais à cent lieues d'une pareille résolution; mais Cadette a été malade et grand'mère a eu peur, si grand'peur qu'elle part sans tenir compte du temps ni de ses affaires. Pauvre grand'mère! elle n'aime pas du tout cette petite fille-là, c'est certain, mais elle n'entend pas qu'elle meure sans un vrai baptême. Cadette a bien fait d'être un peu malade, c'était justement cela qu'il fallait pour décider grand'mère.

J'avais éprouvé une grande joie les premiers jours de la semaine. En recevant une lettre de maman, je constate qu'elle a un double timbre, je sens une carte sous l'enveloppe, je déchire bien vite et je vois... une grosse figure réjouie, un joli poupon en robe blanche, qui ouvre en rond de

grands yeux et une petite bouche et qui tient son pied dans sa main ; Cadette avait été photographiée avec sa nourrice. Avec quelle tendresse j'ai baisé ce petit visage de papier ! Combien de fois ai-je contemplé ce petit être qui est ma sœur et ma filleule ! Grand'mère n'a pas daigné le regarder. Mathurine m'a dit que tous les petits enfants se ressemblaient et que Cadette n'était pas plus jolie qu'une autre. René et Guillaume de Préauloup, après l'avoir examinée, m'ont dit assez sottement qu'elle n'avait pas de nez et que, puisqu'on avait pu photographier un si petit enfant, ils feraient photographier leur chien Lido. Je n'ai trouvé de vrais admirateurs que dans M. de Préauloup et Geneviève. M. de Préauloup m'a dit, avec un soupir, que Cadette était superbe de santé et paraissait pleine de vie, Geneviève a admiré ses cheveux frisés, ses grands yeux et surtout son geste. Elle riait aux larmes de la voir saisir avec tant de force son petit pied chaussé de blanc.

J'étais si fière de ma filleule, que je suis allée la montrer au vieux M. Domino et à M. le curé. M. Domino a examiné la photographie à la loupe, l'a palpée, l'a sentie et a parlé de « procédés chimiques ». M. le curé a levé la main et a dit : « Dieu bénisse l'innocente créature. »

Naturellement la vue de la photographie avait redoublé mon désir de voir l'original ; mais l'indiffé-

rence de grand'mère avait été telle, que je n'avais osé rien demander.

Mais il arrive le lendemain une lettre tout inquiète de maman. Cadette a pris froid, précisément pendant la pose, ce n'a été qu'un léger rhume, mais on craint une fluxion de poitrine.



M. Domino a examiné la photographie.

Me voilà en larmes, voilà Geneviève qui accourt pour me consoler et madame de Préauloup qui dit devant grand'mère :

« Il serait pourtant dur qu'elle mourût sans baptême. »

Grand'mère en a pâli et a dit :

« Nous partons lundi, Madame, il n'y a pas péril en la demeure. »

Le lendemain, quand monsieur Papa a écrit que Cadette était beaucoup mieux et qu'on avait exagéré la maladie, je me sentais à la fois consolée et désolée.

« Allons, voilà le voyage remis, » s'est écriée Mathurine, qui est très méchante depuis quelque temps.

« Non, a répondu grand'mère, je ne veux pas de cet embarras sur la conscience, nous partirons lundi.

— Irai-je avec Madame ?

— Mais certainement. »

J'aurais bien voulu qu'elle restât à Péran, elle déteste les enfants en général, et Cadette en particulier. Elle m'a aimée moi, parce que je suis la petite-fille de grand'mère. Chez maman elle va recommencer ses jalousies et ses scènes, elle me suivra partout et dira à grand'mère que je n'ai plus d'yeux que pour ma petite sœur. Et cette vilaine Mathurine dit qu'elle m'aime ! C'est une drôle de manière d'aimer. Ce ne sera pas la mienne. J'aimerai ma chère petite Cadette sans jalousie. Je ne serai jalouse ni de maman, ni de monsieur Papa, ni même de sa nounou. Quand j'étais petite, j'aimais tout le monde, et cela m'a fait beaucoup de peine quand j'ai appris qu'il y avait des jaloux. Il y en a pourtant, puisque grand'mère elle-même est un peu jalouse de Cadette. Quant à madame Mimi, elle

est jalouse de tout le monde. Il faut qu'une personne soit bossue, borgne, gravée de la petite vérole et qu'elle ait des moustaches pour qu'elle n'en dise pas de mal, et elle est jalouse même des gens qu'elle aime. Elle ne veut pas que le Pavillon soit plus joli que sa maison, ni grand'mère plus riche qu'elle.



Enfin Barbiche est jaloux de Mitaine.

Les Préauloup ont une toute petite jalousie à leur manière, il ne faut pas trop s'amuser ailleurs que chez eux, ou ils boudent un peu.

Joseph, le vieux Joseph, est jaloux du jardinier de Péran et crache avec mépris sur les arbres qu'il vient tailler, Mathurine est jalouse de tous ceux qui approchent grand'mère, moi exceptée. Si grand'mère donne des ordres à une autre qu'à elle, elle

devient triste et dit qu'elle a perdu la confiance de madame. Enfin, Barbiche, mon chien Barbiche, est tellement jaloux de Mitaine, que, quand je la caresse, il grince des dents et saute dessus pour la mordre. Il y a des moments où je ne peux pas leur donner audience ensemble. Autrement, ce sont des coups de griffes et des coups de dents et des regards jaloux qui me font penser à ceux de Mathurine.

Bien souvent dans ma prière je dis tout haut, voyant tous ces désastres :

« Des jaloux et de la jalousie délivrez-moi, Seigneur. »

Et maintenant à mes bagages, et lundi en route pour aller connaître, embrasser, soigner, chérir Cadette.

SEIZIÈME ENVELOPPE

Mon Dieu ! je vous remercie de m'avoir donné une petite sœur.

J'en ai une. Je l'ai vue, je l'ai embrassée, elle m'a souri ; je ne puis plus avoir de doutes sur son existence.

Cependant ce matin, en mettant le pied sur la première marche de l'escalier, qui me conduisait chez nous, je ne pensais qu'à maman, et Mathurine, me voyant enjamber les marches, me retenait par ma robe en me disant :

« Vous allez effrayer le poupon si vous allez si vite. »

Et je montais, je montais, pensant que je n'effraierais pas ma chère maman.

Ah ! qu'elle était émue en m'embrassant ! Et avec quel accent elle m'a dit :

« Ma fille, ton air de santé me console de tous mes sacrifices. »

Puis elle a murmuré plus bas :

« Que tu es gentille, Germaine, de tant aimer ta petite sœur !

— Oh ! maman, où est-elle ? Voilà si longtemps que je brûle d'envie de la voir. »

Maman s'est levée, a pris mon bras, et nous sommes passées dans mon ancienne chambre.

Auprès de la fenêtre, il y avait un berceau de mousseline blanche, et monsieur Papa arrangeait le rideau pour que le soleil ne donnât pas sur le visage de Cadette endormie.

Elle dormait. Oh ! qu'elle était jolie, angélique, si blonde, si rose, si calme ! J'ai baisé ses petits poings fermés si doucement qu'elle n'a pas remué.

« Je lui ai mis ce matin le béguin que tu m'as envoyé, » a dit maman.

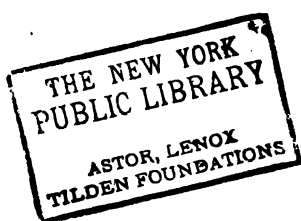
Je l'ai embrassée pour cette bonne idée et j'ai embrassé aussi monsieur Papa, qui mange sa petite fille des yeux.

Heureusement que grand'mère, trop fatiguée, était restée à l'hôtel. J'ai pu m'installer dans la chambre de Cadette et attendre le réveil du petit chérubin.

« Mon ami, il faut que nous allions sur-le-champ au Faisan-Doré, chercher madame Granvallon, » a dit maman.



Monsieur papa arrangeait le rideau.



Monsieur Papa a pris son chapeau, et ils sont partis en me disant : « A bientôt. »

« Mademoiselle, est-ce que vous allez rester là ? m'a dit la nourrice.

— Oui, ma bonne, oh ! oui, je ne bougerai pas d'ici tant que je serai seule avec elle.

— Alors, s'il vous plaît, je vais déjeuner. La petite veut déjà manger, et, comme j'ai défense de lui rien donner, je n'aime pas à déjeuner quand elle est éveillée.

— Allez, ma bonne, je vous rappellerai s'il le faut ; comptez bien sur moi. »

J'ai ôté mon chapeau et je suis demeurée en contemplation. Vraiment, c'est très joli, les petits enfants. Leur peau et leurs cheveux sont de soie, leur tout petit corps a des poses charmantes.

J'étais là bien tranquille quand tout à coup Cadette a levé son poing droit et s'est frotté l'œil droit ; puis elle a levé son poing gauche et s'est frotté l'œil gauche. Mon cœur battait ; elle allait s'éveiller sans doute, me regarder pour la première fois. Mon Dieu, si ma vue lui donnait envie de pleurer !

Elle frise son petit nez et ses paupières blanches ; elle se frotte le menton. Elle est si drôle que je ne peux retenir un éclat de rire qui la réveille tout à fait et qui l'étonne sans doute, car elle fait un mouvement très vif, se redresse de travers sur son oreiller, ouvre les yeux et me regarde.

Ily a déjà de l'âme, beaucoup d'âme dans ses yeux bleus et doux. Je continue à rire, je joins les mains, je lui dis un chapelet de tendresses :

« Ma petite sœur, Cadette chérie, mignonne, chérubin, fleur du bon Dieu. »

Elle me regardait toujours surprise ; enfin, elle a gazouillé je ne sais quoi, et elle a ri en me tendant les bras.

C'était toute mon envie de la prendre ; mais je n'osais pas. Enfin, je m'enhardis, je me penche, je glisse mes deux mains dans le lit de duvet et je prends ma petite sœur, et je l'embrasse et je baise son béguin, et je ris pour la faire rire.

Tout à coup, elle regarde partout avec inquiétude, se redresse et pan, pan, ses petits poings tombent l'un après l'autre sur ma tête ; elle me bat, Cadette, elle me bat comme plâtre. Ma crainte revient ; si elle allait se fâcher et pleurer !

Tout à coup la porte s'ouvre.

C'est Mathurine, son ennemie, son adversaire, la jalouse Mathurine, qui entre, les sourcils froncés, la coiffe de travers. On dirait une ogresse qui vient manger de la chair fraîche.

Ah ! bien oui. A peine a-t-elle aperçu la mignonne figure qu'elle s'écrie :

« Prenez donc garde, Germaine ; et remontez un peu votre bras gauche. Est-ce comme cela, Seigneur, que l'on tient un enfant ! »

Elle approche, m'enlève Cadette, la dorlote, l'embrasse, l'appelle : « Mon petit canard, ma grosse moute, mon cher ange. »

Je veux la lui prendre ; elle résiste, s'échappe avec elle. Cadette, d'abord un peu effrayée, se met à rire de la plus jolie manière du monde. Elle agite ses petits bras, elle remue ses petits pieds, des amours de petits pieds ; elle revient dans mes bras, et elle y était blottie quand la nourrice est entrée et a dit :

« Madame Grandvallon demande qu'on lui présente la petite. »

La petite, qui s'était précipitée dans ses bras, a été lavée, peignée, bichonnée ; j'ai moi-même passé une brosse bien douce dans ses cheveux de soie presque blanche.

On lui a mis je ne sais combien de dentelles ; on l'a chaussée de souliers blancs trop petits pour le pouce de Mathurine ; on l'a coiffée d'un bonnet de tulle à ruches orné de pompons blancs, et j'ai précédé la nourrice dans le salon où grand'mère se trouvait en toilette de visite.

Grand'mère a jeté à Cadette un coup d'œil que je connais, tout plein d'une résolution bien arrêtée d'être mécontente, a dit cérémonieusement à maman que sa fille Cadette paraissait forte pour son âge, et m'a demandé si j'avais vu Mathurine. J'ai répondu oui sans autre explication. Je ne sais

trop ce que penserait grand'mère de l'explosion d'enthousiasme de Mathurine pour Cadette.

Je crois bien que la figure glaciale de grand'mère a agi sur Cadette, car elle s'est mise à tirer sur ses pompons en criant comme un petit aigle. Maman a fait un signe à la nourrice. Elle a disparu avec l'enfant et on s'est mis à parler du baptême, qui aura lieu demain à dix heures. Le parrain est un Anglais, cousin de M. Harrisson, M. Tom Broadway, de passage à Paris.

Ma chère maman s'est occupée de ma toilette, un peu négligée à Péran ; elle est sortie avec moi et nous avons fait des emplettes. Elle paraît très changée, ma pauvre maman, et la voiture la fatigue tellement que nous avons fait presque toutes nos courses à pied.

Quand nous sommes revenues, Cadette dormait de tout son cœur sous le regard de Mathurine. Mathurine ne médit plus, ne s'impatiente plus ; Mathurine ne va plus examiner la cuisine, ni écouter malignement ce qui s'y dit.

Mathurine s'est liée avec la nounou et va faire son entendue pour les soins à donner à Cadette ; je ne reconnais plus Mathurine.

Ah ! si grand'mère pouvait s'adoucir aussi ; mais non, elle va, elle vient, sans se plus soucier de Cadette que si elle n'existait pas. Elle assistera demain

en grande toilette au baptême par condescendance ;
mais elle ne daignera pas jeter les yeux sur la chère
petite héroïne de la fête. Il n'y a au monde qu'un
enfant pour grand'mère, et c'est moi.

DIX-SEPTIÈME ENVELOPPE

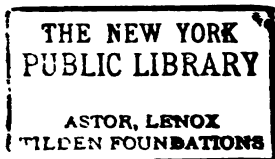
Je suis bien fatiguée; mais il a été très beau ce baptême. Un peu avant dix heures, est arrivé celui qu'à Péran on appellerait « mon compère ».

C'est un grand et gros monsieur qui a les yeux bleu-porcelaine, des joues rouges, des favoris rouges et des cheveux rouges. Il parlerait bien le français, s'il ne changeait sans cesse les genres; il dit: « la baptême et le petite fille. » Du reste, il parle très peu; mais il a l'air content, et il a fait de beaux cadeaux.

Cadette avait une toilette exquise; tout le monde s'était ruiné pour la faire belle, elle était jolie à croquer et de très bonne humeur aussi. Ce qui l'intéressait, c'étaient les immenses rubans rouges du bonnet de cérémonie de sa nounou. Elle tournait sans cesse sa petite tête pour les regarder flotter.



M. Tom m'offre le bras.



Elle me paraît d'une intelligence remarquable. Ce n'est pas une illusion, elle m'a prise en affection ; quand je parais, elle agite ses petits bras et gazouille éperdument.

Mais l'heure sonne, grand'mère fait son entrée ; M. Tom lui est présenté. Je la trouve sérieuse.

D'autres personnes de la famille arrivent ; nous descendons, nous montons en voiture et nous nous dirigeons vers l'église Saint-François-Xavier, notre paroisse.

Au bas du péristyle, M. Tom m'offre le bras et nous entrons aux sons de l'orgue. Je fais tout un effort de mémoire pour me réciter à moi-même et couramment le *Credo*, la belle prière que je vais dire au nom de ma filleule. J'étais, d'ailleurs, très émue : j'ai suivi la cérémonie avec toute l'attention possible, et je trouvais mon rôle très auguste pour une petite fille. Cadette a gazouillé comme un oiseau tout le temps, et j'ai récité le *Credo* sans hésitation. Le bon Anglais, très rouge, murmurait entre ses longues dents, et se rattrapait à mes propres paroles. Maman pleurait dans son mouchoir. Pauvre maman ! elle a eu presque une faiblesse, au sortir des fonts baptismaux. J'ai été obligée de suivre M. Tom, qui allait signer sur les registres, et, quand je suis revenue, maman avait quitté l'église.

Je l'ai retrouvée à la maison, toujours émue, mais beaucoup mieux portante.

Elle tenait Cadette, baptisée, sur ses genoux.

« Embrasse ta filleule ! » m'a-t-elle dit.

Et, m'embrassant moi-même, elle a ajouté tout bas.

« Tu seras presque une petite maman pour elle, Germaine, n'est-ce pas ? »

J'ai répondu oui de tout mon cœur, et j'ai emporté ma filleule qui commençait à mettre son beau bonnet de travers et à mordre dans sa riche bavette de dentelle.

Le soir, il y a eu un grand dîner.

J'étais dans les honneurs, avec mon compère, M. Tom. A la fin du dîner, il ne parlait plus du tout; il avait pris un air très grave et il devenait de plus en plus rouge. Chaque fois qu'il vidait son verre, il souriait, et semblait extrêmement content. Il s'est mis tout à coup à parler anglais avec monsieur papa, qui le regardait singulièrement; puis il m'a parlé, à moi, une langue inconnue, faite de mots français et de mots anglais.

Quand nous avons quitté la table, il se tenait très raide et il marchait d'un pas saccadé.

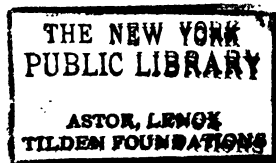
Nous nous sommes séparés à la porte du salon, et, quand j'y suis revenue, après avoir embrassé Cadette, il avait disparu.

La soirée ne s'est pas prolongée tard. On aurait dit une soirée à Péran.

Grand'mère a fait son whist, et est partie de bonne heure avec Mathurine.



Je l'ai prise dans mes bras.



Je me suis hâtée d'aller voir Cadette. J'ai trouvé son père qui la promenait, pendant que la nourrice arrangeait le berceau. C'était bien joli de voir ce grand monsieur, qui a une barbe qui lui couvre le gilet, endormir ce tout petit enfant. En ce moment j'ai trouvé qu'il avait l'air si bon, si bon, que je me suis reproché d'avoir été quelquefois bien peu



J'ai trouvé son père qui la promenait.

- aimable pour lui. A nous deux, nous avons endormi et couché Cadette, et quand il m'a dit, en me tendant la main : « Bonne nuit, Germaine ! à demain ! » j'ai répondu tout naturellement : « Bonsoir, papa ! »

Décidément le père de ma petite sœur ne peut être un simple monsieur pour moi.

DIX-HUITIÈME ENVELOPPE

Nous voici de retour à Péran. Il n'y a pas eu moyen d'attendrir grand'mère.

Le lendemain du baptême elle prenait congé de maman et donnait des ordres pour que nos bagages fussent portés au *Faisan doré*.

C'était un vrai déchirement de cœur pour moi de quitter Paris si vite.

D'abord, ma chère maman est certainement malade, et j'aurais voulu rester au moins un mois près d'elle ; puis ma petite Cadette me connaît, m'aime, et j'éprouvais un chagrin mortel de la quitter. Ah ! si l'on m'avait dit, il y a un an, que j'aurais une petite sœur, je n'aurais pas pris les arrangements que j'ai pris avec grand'mère.

J'étais toute prête à dire à maman : « Gardez-moi ! » mais voilà que M. Harrisson a dit en riant à grand'mère :

« C'est trop court en vérité, c'est trop court ; si vous nous laissiez au moins Germaine qui n'a pas de fermages à toucher, ni de jardins à faire cultiver. »

A cette parole dite en l'air, grand'mère est devenue blanche comme le tulle de son bonnet, et j'ai vu ses doigts trembler dans ses mitaines. Non, je ne peux vraiment pas faire ce chagrin à ma pauvre grand'mère. Mathurine me l'a dit : elle me regarde maintenant comme son bien et elle ne croit plus une séparation possible.

J'ai donc laissé faire mes bagages, et je me suis laissé emmener à Péran.

Certainement, j'aime mieux Péran que Paris ; j'aime toujours ma grand'mère, mes amis de Préauloup, la forêt, mais Cadette qui est là-bas va m'oublier.

Elle ne me verra plus, elle ne me connaîtra plus, elle ne m'aimera plus ; et, il faut bien le dire, Cadette est de plus en plus antipathique à grand'mère. Cela augmente beaucoup mes regrets et mes chagrins.

Me voici réduite à avoir Mathurine pour confidente : mais Mathurine s'est beaucoup refroidie pour Cadette depuis qu'elle est revenue à Péran.

« Que voulez-vous, dit-elle ; cette enfant-là n'est rien à madame ! »

Toujours la fameuse raison.

Mais enfin, madame Mimi n'est rien à grand'mère, les Préauloup ne sont rien à grand'mère, M. le curé n'est rien à grand'mère, M. Domino n'est rien à grand'mère, Mathurine n'est rien à grand'mère, et elle aime ces personnes, et elle est bonne pour elles. Et Cadette, qui est ma sœur, à moi, qui est la fille de sa belle-fille, lui est moins que tous ces étrangers. Ah ! grand'mère, cela ne me paraît pas juste !

Est-ce que je n'aime pas mieux les Préauloup que certains cousins et cousines peu agréables ! Est-ce que le cœur est comme le registre des propriétés où l'on n'inscrit que ce qui nous appartient en propre !

Je vais me consoler chez les Préauloup, et leur parler de Cadette. Les garçons, eux-mêmes, m'écoutent assez complaisamment.

Ils sont un peu tristes aussi ! et cela les rend plus compatissants.

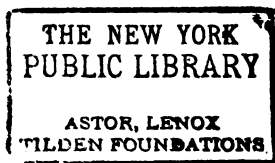
Le temps des vacances avance ; ils vont peut-être quitter leur famille, leur maison, la forêt pour le collège.

Geneviève a eu tant de chagrin à la pensée de leur départ qu'on lui a acheté un poney en guise de consolation.

Nos dernières promenades se font moitié à pied, moitié à cheval, sur le cheval de Geneviève qui s'appelle Trotte-menu. René et Guillaume ont abandonné leurs travaux et se promènent avec nous dans la forêt. Parfois, ils s'amuse à courir de chaque



Le cheval de Geneviève s'appelle Trotte-menu.



Elle me paraît d'une intelligence remarquable. Ce n'est pas une illusion, elle m'a prise en affection ; quand je parais, elle agite ses petits bras et gazouille éperdument.

Mais l'heure sonne, grand'mère fait son entrée ; M. Tom lui est présenté. Je la trouve sérieuse.

D'autres personnes de la famille arrivent ; nous descendons, nous montons en voiture et nous nous dirigeons vers l'église Saint-François-Xavier, notre paroisse.

Au bas du péristyle, M. Tom m'offre le bras et nous entrons aux sons de l'orgue. Je fais tout un effort de mémoire pour me réciter à moi-même et couramment le *Credo*, la belle prière que je vais dire au nom de ma filleule. J'étais, d'ailleurs, très émue : j'ai suivi la cérémonie avec toute l'attention possible, et j'ai trouvé mon rôle très auguste pour une petite fille. Cadette a gazouillé comme un oiseau tout le temps, et j'ai récité le *Credo* sans hésitation. Le bon Anglais, très rouge, murmurait entre ses longues dents, et se rattrapait à mes propres paroles. Maman pleurait dans son mouchoir. Pauvre maman ! elle a eu presque une faiblesse, au sortir des fonts baptismaux. J'ai été obligée de suivre M. Tom, qui allait signer sur les registres, et, quand je suis revenue, maman avait quitté l'église.

Je l'ai retrouvée à la maison, toujours émue, mais beaucoup mieux portante.

Elle tenait Cadette, baptisée, sur ses genoux.

« Embrasse ta filleule ! » m'a-t-elle dit.

Et, m'embrassant moi-même, elle a ajouté tout bas.

« Tu seras presque une petite maman pour elle, Germaine, n'est-ce pas ? »

J'ai répondu oui de tout mon cœur, et j'ai emporté ma filleule qui commençait à mettre son beau bonnet de travers et à mordre dans sa riche bavette de dentelle.

Le soir, il y a eu un grand dîner.

J'étais dans les honneurs, avec mon compère, M. Tom. A la fin du dîner, il ne parlait plus du tout; il avait pris un air très grave et il devenait de plus en plus rouge. Chaque fois qu'il vidait son verre, il souriait, et semblait extrêmement content. Il s'est mis tout à coup à parler anglais avec monsieur papa, qui le regardait singulièrement; puis il m'a parlé, à moi, une langue inconnue, faite de mots français et de mots anglais.

Quand nous avons quitté la table, il se tenait très raide et il marchait d'un pas saccadé.

Nous nous sommes séparés à la porto du salon, et, quand j'y suis revenue, après avoir embrassé Cadette, il avait disparu.

La soirée ne s'est pas prolongée tard. On aurait dit une soirée à Péran.

Grand'mère a fait son whist, et est partie de bonne heure avec Mathurine.



Je l'ai prise dans mes bras.

vie de planter là leçons et devoirs, et de dire à madame Gilles que ma santé me défend une trop grande application. Entre malades, on s'entendra. Je crois que grand'mère laissera aller. Il fait chaud, et un rien l'endort.

Maintenant, elle dort la moitié de la journée.

René et Guillaume ont bien sûr deviné mes secrètes pensées, car je les vois sans cesse sur le mur, me faisant signe de venir et appelant Barbiche qui les aime follement.

Ce matin, il m'est revenu, une gaule dans la gueule. Autour, était enroulé un papier sur lequel Geneviève avait écrit ceci :

« Nous sommes décidés à vivre ce dernier mois en Robinsons. En es-tu ? »

« On espère une année de grâce pour le collègue, cependant rien n'est sûr. »

« La maison de la Roche-aux-Nids va être remise à neuf. Nous avons obtenu d'y faire notre déjeuner de midi. Veux-tu être une des cuisinières ? Réponse. »

La réponse eût été un oui, bien vite prononcé ; mais que dira grand'mère de cette vie de sabotiers ?

J'ai renvoyé Barbiche, avec ce mot :

« Comptez sur moi ; mais il faut que j'obtienne une permission ! »

J'ai longtemps cherché un prétexte, et je crois enfin l'avoir trouvé : ce sera aussi la grande chaleur. De travailler, me fait monter le sang à la tête.

L'argument sera souverain auprès de grand'mère.

Elle déteste les gens qui ont le sang à la tête. Une personne qu'elle aimait, est morte d'apoplexie ; une autre a eu un transport au cerveau, de sorte qu'elle a, pour premier principe d'hygiène, de ne jamais laisser monter le sang à la tête sous quelque prétexte que ce soit.

Je crois que je puis avancer la chose : je suis très rouge depuis quelque temps. Je n'aurai qu'à me présenter devant grand'mère avec ce teint enflammé et lui dire que les leçons me font un effet dangereux, je suis sûre qu'elle me conseillera la promenade à outrance. Et j'irai la faire en pleine forêt avec tous les Préauloup, qui ont tout à fait les instincts de la vie en plein vent.

Je ne m'étonne pas que Guillaume veuille être officier de marine. S'il ne découvre pas quelque île, il aura du malheur.

DIX-NEUVIÈME ENVELOPPE

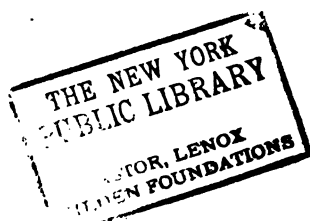
Nous robinsonnons sur toute la ligne, et cependant René et Guillaume ne partiront pas encore.

Tous les grands parents sont absorbés par la politique, et nous avons pris notre volée.

Nous habitons la forêt. Chacun de nous s'amuse à sa manière. René et Guillaume tendent des pièges, chassent et pêchent, moi et Geneviève faisons des lessives, préparons les repas, dressons des petits autels, instruisons les animaux. Barbiche se tient debout et fait le mort, à mon injonction; Trotte-menu met un genou en terre et saisit avec ses dents le mouchoir suspendu aux branches ; nous avons un corbeau qui dit « Morbleu » très bien et qui loge à la Roche-aux-Nids. Ces jeux et ces travaux nous font oublier nos préoccupations pénibles, et nous regrettons, mais là bien sincèrement, de n'être pas nés bûcherons, sabotiers ou bergers. Guillaume aurait été un fameux saltimbanque. Il



Nous faisons des lessives.



grimpe comme un chat aux plus grands arbres, il fait des tours étranges sur les trapèzes de la forêt, avec cela il est ventriloque et nous fait parfois des peurs effroyables. René est aussi bien souple et bien hardi, mais il fait toujours des vers, ce qui lui donne des distractions. Plusieurs fois, notre cuisine faite, nous avons été le chercher et je l'ai bien vu crayonner sur ses genoux dans les arbres. Du reste, je n'ai rien à dire, puisque je continue à écrire fidèlement mon journal. Je ne fais pas d'autre devoir que celui-là et il n'a jamais corrigé. J'aurais bien voulu écrire dans notre maison rustique de la Roche-aux-Nids. Il y a là une planchette qui m'aurait été un bureau commode, mais Geneviève n'aurait pas manqué de venir lire ce que j'aurais écrit, par-dessus mon épaule, et René et Guillaume se seraient peut-être amusés de ce qu'ils auraient lu sous mon enveloppe.

J'attends le soir, prudemment.

Avant de faire ma prière, je m'assieds à mon bureau et j'écris le pressé, l'important. Cela me coûte beaucoup maintenant que je vis comme une petite sabotière, j'ai une terrible envie de dormir et je trouve que ma main devient calleuse. Aussi j'écris très court et je remets toujours au lendemain pour raconter les détails. Et le lendemain j'ai la même envie de dormir et mes doigts sont de plus en plus raides.

VINGTIÈME ENVELOPPE

J'ai reçu une bien belle lettre hier.

Elle portait un timbre étranger. Il a été immédiatement réclamé par Guillaume de Préauloup, qui en a un album complet. La lettre était de monsieur Papa qui m'écrivait d'Édimbourg où il a été appelé soudainement pour une affaire importante.

Il me demandait d'écrire plus souvent à maman pendant son absence, car elle était un peu souffrante et se fatiguait beaucoup avec Blanche. Cette lettre, qui parlait si affectueusement de la santé de ma chère maman et de ma petite Cadette, m'a mis le cœur à l'envers et, malgré le froid, j'ai garni un buvard et j'ai gagné la Roche-aux-Nids, où M. de Préauloup a fait porter un petit poêle. Là j'ai écrit à maman et même à Cadette. Cela m'amuse de lui écrire et on lui garde mes lettres. Elle grandit, elle se fortifie et elle devient très volontaire.

Ma correspondance terminée, je suis revenue au Pavillon en passant par chez les Préauloup, que je n'avais vus qu'un instant le matin.

Je les ai trouvés se disposant à partir pour le bourg, nous étions à la veille de Noël. J'ai bien vite couru chercher grand'mère qui commençait à s'inquiéter de mon absence.

Il s'agissait de lui arracher la promesse de la messe de minuit. Elle s'est fait beaucoup prier, elle m'a dit qu'elle assisterait le lendemain à la grand'messe, puisque c'était son jour de donner le pain bénit, et que j'y assisterais avec elle. J'ai consenti à tout ce qu'elle demandait, et après le souper Joseph m'a conduite bien emmitouflée chez les Préauloup.

On a placé dans le grand salon la bûche de Noël, on a préparé toutes sortes de choses pour les pauvres. Un vieux mendiant est venu nous chanter un Noël si beau que tout le monde était attendri.

D'abord on s'est très bien conduit, personne ne dormait, mais après dix heures voilà M. de Préauloup qui abaisse son bonnet de soie noire et qui croise les bras comme lorsqu'il réfléchit, voilà Geneviève qui se jette tête baissée sur un canapé d'où elle ne bouge plus, voilà René qui se cache derrière le paravent et qui roule sur le tapis, endormi.

« Réveillons-les, disait Guillaume. »

Mais madame de Préauloup, qui écrivait sur un registre, n'a pas voulu d'espiègeries cette nuit-là.

« Autrefois, dit-elle, on était plus vaillant et on faisait la veillée de Noël tout du long et très pieusement. Si nous disions notre chapelet en attendant l'heure. »

Elle a commencé, et nous avons bien répondu deux dizaines, mais à la troisième la tête de madame de Préauloup est tombée sur sa poitrine et René m'a dit en riant :

« Si nous dormions aussi ?

— Non, lui ai-je dit. Chante-moi le vieux Noël tout bas puisque tu le sais. »

Il a commencé ; mais au couplet des bergers il bégayait, et à l'avant-dernier il s'est tout à fait enfoncé dans son grand fauteuil.

Me voilà seule éveillée entre tous ces gens endormis et, pour comble d'agrément, la lampe s'endort à son tour.

Mais le feu est là, le grand feu qui brûle les vieux troncs de la forêt.

Je regardais les jeux de la flamme, j'écoutais les pétilllements de l'écorce et je pensais à toutes sortes de choses, que je n'oserais pas écrire, car c'est peut-être bien beau et bien prétentieux à une petite fille de quinze ans d'en penser si long.

Ah ! l'agréable veillée que je fis là dans ce grand

salon qui avait l'air enchanté avec ses vieux portraits éveillés et ses maîtres endormis.

De temps en temps la pendule disait l'heure. Je comptais, je regardais autour de moi, personne ne bougeait.

Mais voilà qu'on carillonne dans la cour, c'est le vieux jardinier qui appelle à la messe de minuit.



Personne ne bougeait.

M. de Préauloup, qui a le sommeil léger, saute sur son fauteuil, madame de Préauloup relève la tête, une petite voix pleureuse, celle de Geneviève dit : « Comme il fait noir ! »

— Allons, debout ! » s'écrie René de derrière son paravent.

Joseph arrive avec la lanterne monumentale et les vêtements de sortie. On se secoue, on s'habille.

René tire Guillaume par les pieds et le fait tomber sur le tapis. Guillaume se relève fâché et lève le bras.

Mais je m'écrie : « René, et la messe de minuit. »

Sa main retombe, et il saisit un cache-nez. Madame de Préauloup a bien envie de coucher Geneviève qui résiste.

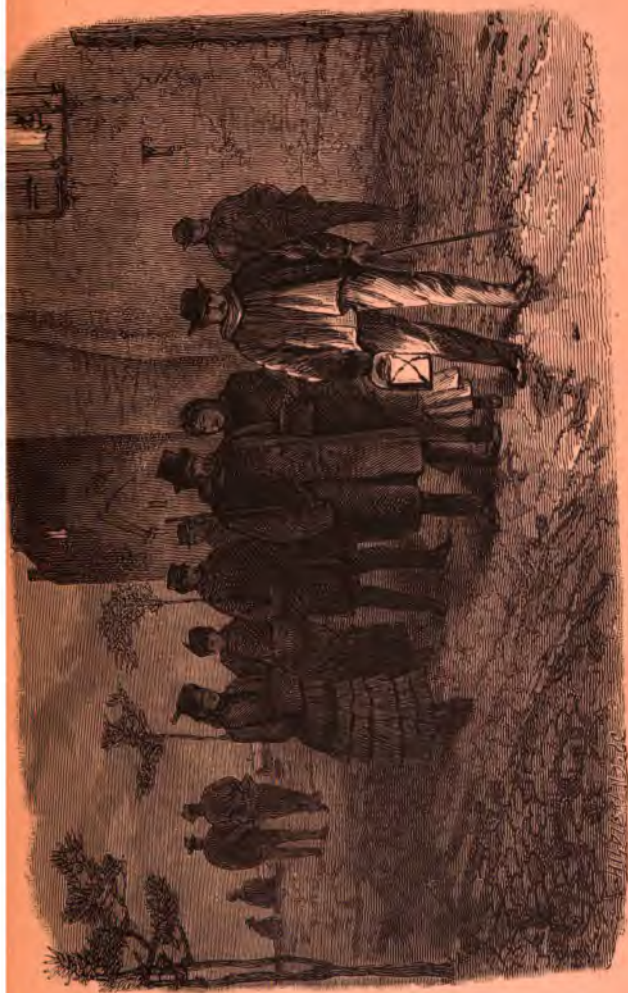
Enfin on part, nous voici sur la grand'route. Il fait noir et froid au dehors. On se met en ordre : René donne le bras à son père, madame de Préauloup donne le bras à son mari, moi je donne le bras à madame de Préauloup, Geneviève me donne le bras droit et passe le bras gauche sous celui de Guillaume, qui termine la chaîne.

Le jardinier marche à la tête avec sa lanterne, et les domestiques nous suivent de près.

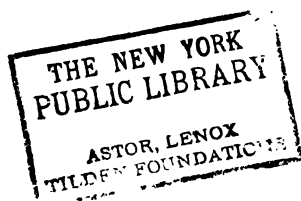
Presque toutes les maisons s'ouvrent sur notre passage. On voit des clartés, des ombres qui marchent ; puis rien.

Notre vieille église est resplendissante, et il y avait là des paysans et des paysannes dont la ferveur rappelait celle des bergers. J'ai bien combattu mon envie de dormir, j'ai bien prié et j'ai chanté de tout mon cœur.

Le souvenir de Cadette me revenait sans cesse : Noël, c'est la fête par excellence des petits enfants. Ah ! si dans quelques années je voyais ma petite



Le jardinier marchait en tête.



sœur agenouillée dans cette vieille église, devant la crèche de l'enfant Jésus ! Mais pourquoi rêver l'impossible ? Cadette ne viendra jamais à Péran, jamais elle ne verra prier ces grands paysans, jamais elle n'entendra les souhaits de bonheur que nous font nos pauvres qui ne sont pas envieux et qui nous aiment. Noël, c'est leur fête à eux surtout, l'enfant Jésus est pauvre. Ce mot-là est étrange appliqué à un Dieu, à celui qui donne tout, au premier des riches. Mais M. le curé l'a expliqué un jour devant moi. Cette pauvreté même de Jésus-Christ prouve sa divinité, et j'ai bien compris cela.

Il y a eu des rois puissants, de grands généraux, des savants étonnants ; mais jamais de si grand pauvre, de pauvre plus puissant que les riches, et de pauvre ayant la science infinie.

Les pauvres doivent beaucoup aimer l'enfant Jésus, les pauvres qui lisent l'Évangile.

Après la messe, la belle messe de minuit, nous sommes revenus en silence.

La nuit avait changé d'aspect, il faisait le plus beau des clairs de lune, et le jardinier a été prié de marcher en arrière avec sa lanterne.

Ah ! que c'était joli de marcher dans des rayons et se sentir enveloppés d'une lumière si douce.

On a réveillé, puis Joseph, qui m'attendait, m'a remmenée.

Le lendemain matin, je me suis réveillée bien

tard. Grand'mère était auprès de mon lit tout habillée pour la grand'messe. J'avais une demi-heure devant moi. Cela m'a suffi pour ma toilette et mon déjeuner, puis je suis partie avec grand'mère. J'aime beaucoup les réunions de l'église le jour des grandes fêtes. Notre banc est tout près de la balustrade qui ferme le chœur et qui sert de siège à tous les enfants de Péran et des environs. Tous avaient leurs plus beaux habits, et les petits pâtres et les petits mendiants même étaient parfaitement débarbouillés.

Je les connais presque tous, nous nous rencontrons dans la forêt. Il m'est arrivé plus d'une fois de les aider à ramasser des sacs de feuilles sèches et des fagots de bois mort. J'ai été fort intriguée de leur physionomie au moment de la distribution du pain bénit.

Je les voyais se montrer les morceaux et les manger un peu trop gaiement pour la circonstance.

Et ce qui me dépitait c'est qu'ils me jetaient des regards d'intelligence.

Et moi je me promettais bien de leur reprocher cette dissipation à l'heure du pain bénit quand la corbeille a été passée à grand'mère. Alors j'ai tout compris, et tout pardonné. Grand'mère a pour habitude de remplacer le pain par de grands gâteaux le jour de Noël.

De là la surprise et le ravissement de mes petits

amis pour lesquels le pain blanc est lui-même une rareté.

J'ai bien amusé grand'mère en lui racontant l'effet de son pain béni sur les enfants de la balustrade.

Et j'ai fait regretter la grand'messe aux Préaloup, qui ont dormi jusqu'à onze heures, les paresseux !

Naturellement, le lendemain de Noël et le surlendemain, nous nous sommes donné des congés et nous avons recommencé à patiner sur le lac. Le froid est encore plus vif que l'année dernière ; on prédit que l'hiver sera d'une rigueur exceptionnelle. Cela ne nous effraye pas, nous aimons tant la glace et même la neige.

« Annonce-t-on de la neige aussi, grand'mère ?

— Beaucoup de neige, Germaine, » a dit grand'mère.

Elle m'a lu ce qu'elle appelle un bulletin météorologique, puis elle m'a expliqué comment des savants américains pronostiquaient le temps qu'il ferait en Europe.

Cela m'intéressait beaucoup, et grand'mère a profité de mon air attentif pour me faire lire le reste de son journal.

C'était bien intéressant, mais bien triste ; il y avait des catastrophes à faire frémir. Mais grand'mère ne frémit pas et a bien certainement un goût particulier pour les catastrophes.

« C'est épouvantable, dit-elle, c'est vraiment épouvantable, relis-moi donc ça. »

Ainsi ce soir il m'a fallu lire deux fois l'accident du pont de la Tay. Une tempête soudaine, un pont suspendu qui casse comme du verre, un train précipité dans une rivière ; puis rien. On ne voit rien, on ne sait rien. Le journal raconte cela avec des détails qui vous glacent le sang dans les veines.

« Bonne nuit, dors bien, ma petite Germaine, » m'a dit grand'mère en m'embrassant.

« Grand'mère, est-ce que vous ne rêverez pas à l'accident du pont de la Tay ? »

« Es-tu enfant ! Est-ce qu'on rêve à mon âge ? »

Elle est bien heureuse, grand'mère, de ne plus rêver. Pour moi j'ai eu le cauchemar comme jamais je ne me souviens de l'avoir eu. J'étais clouée dans un petit bateau qui allait et qui venait sous ce grand pont qui paraissait tressé avec du fil.

Tout à coup le vent me ballottait et j'étais entraînée et je me balançais comme dans un hamac, mais voilà que tout à coup j'entends siffler des locomotives, je vois des êtres fantastiques danser sur ce pont fait avec de la ficelle. Le train arrive, je vois ses lanternes, deux yeux rouges, il venait de loin, de loin, les voyageurs ont mis la tête à la portière.

J'ai reconnu maman, monsieur Papa, René de

Préauloup et Mathurine qui portait Cadette. Le train a passé je ne sais comment au-dessus de ma tête et puis je l'ai revu sur le pont. Et les diables qui couraient dessus se sont mis à dénouer des ficelles ; je criais, je me débattais. Patatras ! le pont est tombé et je me suis réveillée en poussant un tel cri que Mathurine est accourue effrayée.

Il était cinq heures du matin.

Ah ! que c'est drôle, les rêves ! mon Dieu que c'est drôle.

Mathurine a bien ri quand je lui ai annoncé qu'elle était dans le train qui tombait dans l'eau.

« Il ne faudra plus lire de gazettes avant de vous endormir, Germaine, m'a-t-elle dit, ça vous met l'esprit à l'envers. Heureusement que tous les gens que vous avez vus dans ces wagons étaient à Pérans.

— Pas tous, Mathurine, maman et Cadette sont à Paris ; papa est en Écosse, là où le pont a cassé.

— Vrai, Germaine ! N'allez pas vous mettre dans la tête que c'est un intersigne. »

Mathurine a vraiment de singulières façons de vous rassurer. Cette idée d'intersigne, de pressentiment, m'a trotté dans la tête, et j'étais triste sans savoir pourquoi.

VINGT ET UNIÈME ENVELOPPE

Quel effroi ce matin !

Mon rêve si étrange, si douloureux, est une réalité ! Un télégramme nous arrive : maman est veuve, Cadette n'a plus de père ! M. Harrisson était dans le train qui a été précipité dans la Tay.

Je suis tout étonnée, tout effrayée.

Grand'mère reçoit des visites, raconte l'accident. Moi, j'écris en pleurant à ma pauvre maman.

Je voudrais partir tout de suite, grand'mère attend une lettre et des détails.

Grand'mère a peur du grand froid qu'il fait. Je suis cependant bien résolue à retourner, au moins quelque temps, près de maman. Elle était déjà si malade ! « Cet affreux événement pouvait la tuer, » a dit madame de Préauloup.

Mes petits amis me consolent de leur mieux, et moi je supplie maman de me demander et surtout

de recommander à grand'mère de ne pas m'accompagner.

S'il faut attendre grand'mère, jamais nous ne partirons. Le froid est terrible et je serais inquiète de ce voyage ; je suis assez grande pour voyager avec Mathurine ou Joseph.



Geneviève m'aide à préparer ma caisse.

Depuis cette terrible nouvelle, je ne sens plus le froid.

Geneviève m'aide, dans le secret, à préparer ma caisse. Si un télégramme me rappelait, je serais toute prête.

VINGT-DEUXIÈME ENVELOPPE

J'ai été rappelée, et comme le médecin défendait à grand'mère de voyager par ce froid mortel, j'ai quitté Péran avec Mathurine.

La neige a failli nous arrêter en route. Nous avons passé une demi-journée dans la gare de Chartres, encombrée par la neige.

A Péran, la forêt devait être absolument inabordable. Tous ces jolis flocons qui n'ont l'air de rien, tombant l'un sur l'autre, arrêtent tout ! même cette puissante machine à vapeur, qui s'appelle une locomotive, et qui, à elle seule, traîne tant de monde. Cela tombe tout doucement, et Paris est bloqué.

Il faut bien peu de chose au bon Dieu pour ennuyer les hommes. Qu'est-ce qu'un pauvre petit flocon de neige !

Enfin, nous sommes arrivées et me voici entre maman et Cadette qui dorment ; maman dans son

lit, qu'elle n'a pas quitté depuis l'affreux malheur, Cadette dans mes bras.

Autant ma pauvre maman a changé, autant Cadette s'est fortifiée ! autant maman est pâle, autant Cadette est rose ! autant maman se nourrit mal, autant Cadette mange avec appétit.

Voilà trois semaines que je vis avec elles et que je constate des effets bien différents :



J'ai acheté les choses qu'elle aime.

Maman a toujours l'air de s'alanguir davantage, et Cadette grandit presque à vue d'œil. Elle devient si turbulente que ma pauvre maman ne peut supporter sa présence. Aussi je la lui amène sitôt qu'elle est endormie. Alors, elle la contemple et elle me dit qu'elle n'aime rien tant que de nous voir ainsi, l'une avec l'autre.

Les premiers jours de mon arrivée, Cadette, qui aimait sa bonne, ne voulait pas du tout de mes soins ni de mes caresses.

Et maman s'affligeait de cela, disant :

« Est-ce que ta filleule ne finira pas par t'aimer, Germaine ? »

J'ai un peu usé de ruse. J'avais d'abord cru qu'elle m'aimerait pour moi-même, et là petite volontaire ne voulait pas seulement me regarder. Voyant cela, j'ai acheté les choses qu'elle aime : des boîtes de guimauve, des pantins, des grenouilles mécaniques.

Au bout de quelques jours, la petite capricieuse n'aimait plus que moi, et maintenant que je ne lui fais plus de cadeaux pour éprouver son affection, elle m'aime quand même et m'obéit très bien.

En arrivant, je l'ai trouvée très mal élevée.

Les domestiques de maman sont très bons ; mais j'ai bien vu qu'ils rient de tous les défauts d'une enfant. Quand Cadette frappait du pied, donnait des soufflets, mangeait avec ses petits doigts, on riait ; elle était en effet très drôle, avec son bonnet de travers et ses deux mains pleines de bouillie.

Mais j'ai pensé que tout cela ferait bien mal à la pauvre petite, plus tard, Maman étant malade et ne pouvant s'en occuper, c'est à moi à lui donner d'autres habitudes.

Voilà quelques jours qu'elle est très changée :

elle mange proprement, elle ne jette plus son assiette par terre de colère, elle court au lavabo sitôt qu'elle voit une tache sur ses doigts.

Elle est toujours étonnante d'intelligence ; elle dit : « Maman malade, Zemaine ! Ma Deu ! »

Je suis bien sûre d'elle, maintenant, car j'ai obtenu que son berceau serait placé dans ma chambre.



Je l'ai trouvée un pied dans le bol.

Cela me dérange bien un peu, car elle est aussi matinale que le coq de grand'mère.

Mais je la gronde plus doucement que ne le faisait sa lonne, et je ne l'oblige pas à commencer sa journée par une colère.

Je ne comprends pas qu'on soit aussi grossier avec les petits enfants. Ils s'éveillent comme les

oiseaux et gazouillent, il faut s'éveiller avec eux et s'en occuper sur-le-champ.

Son caractère est bien changé depuis qu'elle n'a plus affaire qu'à moi le matin. Sa bonne ne faisait que lui dire : « Il est trop tôt, vous m'ennuyez, faites dodol »

Mais les petits enfants ne sont pas paresseux, et comme ils n'ont rien à penser, ils ne restent pas dans leur lit les yeux ouverts.

Une fois Cadette levée, sa bonne l'embrassait, la secouait, la grondait et l'habillait de la plus drôle de manière. Un jour je l'ai trouvée un pied chaussé, et l'autre enfoncé dans un bol plein de café. Sa bonne, après lui avoir mis un bas, s'était imaginé de courir à la cuisine pour je ne sais quelle affaire ; Cadette s'était promenée, et avait rencontré le bol sur son chemin.

Un peu plus, la bonne la battait d'avoir pris sa tasse de café pour une baignoire, sans même réfléchir que, si le café avait été chaud, la pauvre petite se brûlait.

Et c'est une honnête personne ; mais elle est grossière pour Cadette, et je vois bien des choses désagréables.

Maman est très touchée des soins que je donne à ma petite sœur. Pour être bien heureuse, il ne me manquerait que de pouvoir en parler à grand'mère dans mes lettres. Mais grand'mère ne s'adoucit pas du tout.

A tout ce que je lui raconte de gentil de la pauvre petite, elle répond invariablement : « Parle-moi de toi et non de ta sœur cadette. »

Geneviève de Préauloup m'écrit de charmantes lettres, pleines de cœur et aussi de fautes d'orthographe. Elle me raconte toutes les nouvelles de Péran, je crois y être.

Il n'est pas rare que sa signature ne soit accompagnée de celle de René ou de Guillaume. Il paraît que Geneviève est tenue de leur montrer mes lettres et aussi celles qu'elle m'écrit. Ils lisent et signent avec un superbe paraphe ou un petit dessin drôlatique. Guillaume m'a déjà envoyé le dessin de tous nos animaux et aussi celui des sites de la forêt que nous préférons. J'ai vu défiler en bas des lettres : Barbiche, Mitaine, Trotte-menu, le cottage de la Roche-aux-Nids, un vieux tronc de chêne sur lequel Geneviève et moi nous aimions à nous percher. Sur le dernier, j'ai reconnu Mathurine, qui avait sur les joues des larmes figées, plus grosses que son nez. En légende, on lisait :

« Occupée à pleurer Germaine ! »

Pauvre Mathurine ! elle ne peut pas supporter mon absence, et, au fond, elle aime beaucoup Cadette. Elle est plus facile à attendrir qu'on ne le croit. Je ne connais au monde qu'une personne inexorable : c'est grand'mère.

VINGT-TROISIÈME ENVELOPPE

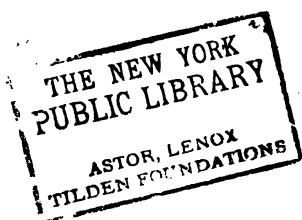
J'ai cru que l'hiver ne finirait pas cette année, rien ne déglaçait. Je donnais de temps en temps un soupir de regret à ma forêt qui devait être étonnamment belle. A Paris je ne voyais que de la neige souillée.

Le givre seul me donnait quelques jolis spectacles ; nos vitres étaient, tous les matins, couvertes d'une guipure fine, telle que jamais dentelière n'en a fabriquée. Parfois, par un jeu cruel du hasard, mes vitres devenaient une forêt en miniature, de grands arbres se soutenaient l'un l'autre, c'était absolument comme dans la forêt de Péran. Mais cette petite forêt de dentelle et de cristal tenait sur un carreau et était sans cesse déformée par les ongles de Cadette qui passe son temps à gratter les vitres.

Maman est toujours mieux, mais ne se lève que la moitié de la journée.



J'ai l'air d'une petite maman.



Le médecin attend le beau temps avec impatience, il paraît que la chaleur du soleil peut seule la guérir.

Puisqu'on ne lui donne plus de remèdes, je ne suis plus inquiète et je ne m'explique pas qu'elle soit toujours triste.

Elle ne se console pas du tout de l'affreux événement. Bien souvent, quand je rentre à l'improviste de la promenade, je la surprends, pleurant. Elle me fait sortir très souvent.

Cet hiver si long, pendant lequel j'ai vécu renfermée, m'a fait perdre les fraîches couleurs que j'avais prises à Péran. Je me garde bien de le dire à ma grand'mère, qui ne m'écrit que pour me demander des nouvelles de ma santé.

Je me porte très bien ; mais je suis très pâle et c'est pourquoi je sers maintenant tous les jours avec Cadette. De deux à quatre heures, nous allons au jardin du Luxembourg.

Comme elle ne marche pas encore assez bien pour y aller à pied, maman a acheté une petite voiture à capote et nous gagnons le jardin.

Là, je promène moi-même ma petite sœur par les allées. J'ai tout à fait l'air d'une petite maman, il paraît. De temps en temps, je fais descendre Cadette de son équipage et nous l'obligeons à marcher pour activer la circulation du sang. Le médecin m'a bien dit qu'il serait malsain de la laisser

se prélasser tout un après-midi dans sa voiture. Et c'est pour être sûre que ses recommandations sont suivies, que j'ai pris l'habitude de sortir tous les jours avec elle.

D'abord j'ai remarqué que maman a une très grande confiance en moi et qu'elle ne s'agite pas pendant la promenade de Cadette, quand je l'accompagne. Autrement, elle a une fièvre d'inquiétude ; elle craint les voitures, les omnibus, les passants ; elle craint que la bonne ne plante la pauvre petite au milieu d'une allée, et ne reste à causer avec ses amies.

Elle n'a pas tort de craindre. Ce que je vois dans le Luxembourg, depuis que je promène Cadette, me fait beaucoup de chagrin ; que de petits enfants sont maltraités par leurs bonnes, non pas punis, ils n'ont pas été méchants, mais maltraités. Oh ! les vilaines filles maussades et orgueilleuses ! On dirait qu'elles sont furieuses d'être chargées de ces petites créatures. Il faut les voir rire avec leurs amies aussi horribles qu'elles.

Tout à coup le petit enfant vient leur parler ; il a vu un petit poisson rouge, son cerceau est tombé sur le gazon, il a du gravier dans son soulier, tout cela dit gaiement, gentiment. La bonne lui fait des yeux de chien enragé, le bouscule, et quelquefois le frappe. Hier, il y en a une qui pinçait les pauvres petits. Oh ! je l'aurais bien battue cette fille

grossière et méchante. Beaucoup de petits enfants doivent être malades quand ils ont de ces mauvaises bonnes, car il y en a qui ne peuvent pas encore parler et d'autres qui n'osent pas tout dire.

Aussi ma chère maman aime à me savoir avec Cadette, et, quand nous revenons, elle n'a pas l'air inquiet.

Moi, d'abord, je lui dis tout ce qui se passe, et, au Jardin, d'ailleurs, c'est moi qui commande. Les petites amies que j'ai retrouvées à Paris sont étonnées et fâchées de me voir tout entière à mes occupations sérieuses. Elles m'appellent en se moquant :

« Maman Germaine ! »

Leur agacerie ne me fait rien ni leur fâcherie non plus. Je ne les trouve pas elles-mêmes si amusantes, et il me semble qu'en m'occupant de Cadette et en soignant maman, j'accomplis de grands devoirs.

Je ne dis pas que quelquefois il ne me prenne un petit regret de ceci, de cela, regret de Péran, regret de la liberté ; mais cela passe bien vite. Quant aux parties de plaisir, à Paris, elles sont parfois bien ennuyeuses et elles ne me vaudraient ni la reconnaissance de maman, ni l'affection de Cadette, ni l'estime de grand'mère. Il paraît que maman écrit de très belles lettres sur moi à

grand'mère, car elle ne fait que m'assurer de son estime. C'est très beau, mais j'aimerais beaucoup mieux qu'à la place de ce grand sentiment, il lui poussât un tout petit brin de sympathie pour ma sœur Cadette, qui n'a pas l'air d'exister pour elle.

VINGT-QUATRIÈME ENVELOPPE

Nous voici au printemps ; je ne reconnais plus Cadette. Elle jase, elle marche, elle court de mieux en mieux, elle a des dents et ses cheveux bouclent.

Il faut allonger ses petites robes, mettre des soufflets à ses béguins, raccommoder sans cesse ses bas qui deviennent trop courts, et, en grandissant, elle ne maigrit pas comme moi.

La première promenade que je lui ai fait faire dans sa petite voiture, il me semblait traîner un oiseau, je faisais manœuvrer la voiture du bout des doigts. A présent, il me faut les deux mains et quelquefois l'aide de la bonne quand il s'agit de franchir un trottoir.

Quant à son caractère, il est devenu charmant. Il faut l'entendre dire : « Oui, z'obéai, oui, Zemaine. »

Je puis dire que je remplace près d'elle ma pau-

vre maman qui se lève, qui mange, qui se promène même, mais qui ne prend pas de forces.

Voilà huit jours qu'elle se trouve mieux et surtout plus gaie.

Elle promet de me donner des leçons de musique sitôt qu'elle en aura la force. A Péran, je n'ai rien fait de ce côté-là, et mes doigts sont très rouillés. Maman ne reproche que cela à Péran, et aussi de m'avoir donné un peu de sans-gêne dans mes manières. Elle dit que je n'ai plus aucune aisance dans les mouvements. Ou bien, comme à Péran, je bondis, je cours ; ou bien j'ai l'air gêné, ennuyé.

Comme je n'aime pas le sans-gêne et la contrainte chez les autres, il va falloir me surveiller. Cela me coûte beaucoup. A Péran il y a tant d'espace et tant de liberté, qu'on prend à son insu des allures campagnardes.

Je m'observe beaucoup depuis que maman m'a fait certaines observations et, pas plus tard que ce matin, j'ai eu un joli exemple de ce que produit le sans-gêne.

Bien décidée à commencer ses leçons de musique la semaine prochaine, maman avait fait venir l'accordeur, et m'avait priée de l'accompagner dans le salon où se trouve le piano.

J'ai vu un vieillard aveugle que conduisait un enfant, un très joli petit garçon de huit ans à peine,

pauvrement vêtu, les cheveux ébouriffés et les mains très sales.

Je me figurais qu'il allait se trouver bien embarrassé dans ce salon élégant. Pas du tout, et il a même déployé devant moi un sans-gêne bien amusant.

Une fois son maître occupé de tourner et de retourner sa clef, il s'est distrait à sa manière. Il a commencé par essayer tous les fauteuils. Un fauteuil balançoire l'a charmé assez longtemps. Il riait tout seul en se balançant, et, s'il avait été bien débarbouillé, il eût été extrêmement gentil. Après les fauteuils sont venus les livres. Il a feuilleté de ses petits doigts sales, qui prennent sans cesse le chemin de sa tête, les belles livraisons aux tranches d'or, les revues illustrées.

Il était absolument chez-lui. Cet exercice fini, il a visité une bibliothèque vitrée ; puis il a examiné les tableaux, auxquels il ne comprenait pas grand-chose. L'inspection terminée, il s'est jeté dans un superbe fauteuil et il a tiré de la poche de son gilet une poignée de noyaux de cerises. Je commençais à trembler, car, tout en laissant le petit sans-gêne prendre ses ébats, je ne voulais pas qu'il arrivât d'accident.

Je n'avais rien à craindre ; il s'est montré fort adroit. Un noyau de cerise disparaissait dans sa bouche, un petit craquement se faisait entendre ;

puis il séparait l'amande des morceaux du noyau, ramassait ceux-ci, et les refoulait dans une de ses nombreuses poches. Je me demandais en ce moment quel déjeuner avait fait ce petit sans-gêne. Quelques cerises et un morceau de pain sec avaient peut-être composé son repas, et les noyaux étaient son dessert.

Il a croqué une vingtaine de ces petites amandes; puis, retirant de sa poche des morceaux de cuivre et autres objets, il s'est approché d'une table de palissandre, aux ornements dorés, et s'est mis à bâtir je ne sais quoi dessus.

Si grand'mère l'avait vu ! ses deux coudes percés posés sur le bois luisant, ses deux pieds crottés battant la mesure sur les fleurs du tapis ! ses doigts fourrageant sans cesse dans ses épais cheveux. Moi je ne voyais que sa figure espiègle et gracieuse, je n'osais pas me demander s'il ne laisserait pas quelques traces de son passage dans le beau salon de maman. Certes je le trouvais bien mal appris, bien mal élevé, et je faisais une masse de réflexions sur l'horrible sans-gêne également détesté par ma grand'mère et par maman, même dans ses plus légères manifestations. Mais je n'avais rien à dire, il n'aurait pas compris. Il avait l'air si parfaitement à son aise, il trouvait très naturel de s'amuser ainsi chez les autres et installer son petit personnage bien malpropre au mi-



Il avait l'air parfaitement à son aise.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

lieu de toutes ces choses de luxe, que mon avertissement se fût heurté à une ignorance absolue des usages et des habitudes qui ont cours dans le monde.

J'ai diverti maman avec le récit des excentricités du petit guide de l'accordeur. Elle a ri, ce qui ne lui est pas arrivé depuis bien longtemps. Le soir elle était moins bien, mais elle m'a gardée près d'elle.

Je ne comprends rien à sa maladie. Elle ne souffre pas beaucoup, elle recommence à vivre comme tout le monde, et je la trouve plus faible tous les jours. J'ai été quelque temps bien inquiète. Le docteur hochait singulièrement la tête quand nous demandions de ses nouvelles. Il vient beaucoup moins souvent, ce qui est bon signe, et maman de plus en plus gaie fait des projets, ce qui est tout à fait rassurant. Elle veut absolument aller en Écosse cet été, et elle nous emmènera. Nous voyagerons agréablement à petites journées et nous ferons des haltes de repos. Et plus tard ? Maman pense beaucoup à plus tard. A présent qu'elle a des filles qu'elle aime également, elle paraît disposée à toutes sortes de concessions.

Ne m'a-t-elle pas dit ce matin qu'elle ne serait pas éloignée de louer une maison à Péran où elle passerait tout l'été. J'étais transportée de joie à cette idée. Nous avons passé en revue les jolies

habitations à louer. Il y en a une proche de madame Mimi qui conviendrait parfaitement. Je l'ai visitée avec madame de Préauloup à laquelle elle appartient. J'en ai sur-le-champ fait le dessin à maman ; j'ai numéroté les appartements et nous avons choisi nos chambres.

« Je sais par les lettres de ta grand'mère qu'elle ne se console pas de ton absence, m'a dit maman, tu seras peut-être obligée de demeurer chez elle ; mais qu'importe , nous nous verrons tous les jours.

— Et je garderai quand même la chambre du n° 5.

— Certainement, et le grand cabinet de toilette sera celle de Blanche. »

Une petite suffocation a forcé maman d'interrompre nos projets ; mais toute la journée elle a eu le mauvais petit dessin que j'ai fait sous les yeux.

Pour moi je suis ravie de ses nouvelles dispositions. Quand je suis arrivée près d'elle, elle ne voulait à aucun prix quitter Paris, il y a quinze jours elle parlait d'aller à Pau l'hiver prochain, il y a huit jours elle était toute prête à acheter une maison à Édimbourg à cause de Cadette qui a toute la famille de son père en Écosse, aujourd'hui elle choisit Péran, et je vois que c'est beaucoup plus sérieux.

« Si toutes ces affaires se concluent ce mois-ci,

m'a dit maman ce soir, nous pourrons emménager à Péran pour le mois de mai. »

Je l'ai embrassée très fort pour la remercier et, comme j'ai senti qu'elle était glacée, je suis allé commander des boules d'eau chaude pour la nuit.

Pauvre chère maman, elle ne peut se figurer tout le bien qu'elle me fait en remplaçant tous ces grands voyages par un simple voyage à Péran. Cadette se fera aimer follement par toute la société, où il n'y a pas un seul petit enfant, et il faudra bien que grand'mère s'attendrisse.

VINGT-CINQUIÈME ENVELOPPE

Mon Dieu ! quelle nuit ! Elle nous a faites orphelines ! C'est tout ce que je puis écrire. Tout le monde pleure, excepté Cadette, dont les rires me font bien souffrir.

VINGT-SIXIÈME ENVELOPPE

Cet appartement, trop petit il y a huit jours, est tellement grand maintenant, tellement vide surtout, que j'ai des moments de terreur le soir.

Hélas ! tout ce qui s'est passé n'est-il pas bien écrasant pour moi !

Un soir je laisse ma chère maman tout entière à ses projets de voyage. Je m'endors l'esprit occupé des plus riantes pensées. Au milieu de la nuit, des cris me réveillent en sursaut, j'entends mon nom comme dans un rêve. J'ouvre les yeux, j'écoute. Ce n'est pas un cauchemar. La bonne de Cadette crie en me secouant :

« Mademoiselle, venez vite. »

Je me lève, je mets à la hâte quelques vêtements et je cours chez maman.

Je vois, comme à travers un nuage, le médecin, un prêtre, je sens mon cœur défaillir, mes yeux se ferment, mais une voix me dit :

« Mon enfant, raidissez-vous contre l'émotion et allez l'embrasser une dernière fois. »

Je prends le bras qui m'est offert, celui du vieux prêtre, et je vais tomber à genoux auprès du lit de maman qui est blanche et si immobile que je jette un grand cri, la croyant morte.

A ce cri elle ouvre les yeux.

« C'est toi, Germaine ? »

Sa voix n'est plus la même, elle est très basse et très profonde.

Je sanglote : C'est moi, maman.

— J'ai attendu... le médecin espérait jusqu'à demain.., mais non. Apporte-moi Blanche. »

Je me relève, je cours au berceau de Cadette, je l'emporte dans ses couvertures, et je reviens, et je m'agenouille avec elle près du lit de ma pauvre maman.

Elle nous a regardées tour à tour de ses grands yeux très clairs, sans larmes ; puis sa main, sa main glacée, s'est posée d'abord sur ma tête ; puis sur celle de l'enfant endormi.

« J'accepte, Seigneur, j'accepte, a-t-elle murmuré. »

Puis elle a fait un signe, j'ai donné Blanche à sa bonne et j'ai noué mes deux bras autour du cou de ma chère maman.

« Ma fille ! ma petite Germaine !

— Maman.



Je la laisse occupée de projets de voyage.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

— Dieu me rappelle, je prierai pour toi au ciel. »

Je sanglotais.

« Cette pauvre petite ! toi seule l'aimes.

— Je l'aime beaucoup, maman.

— Remplace-moi près d'elle.

— Oui, maman, je vous le jure.

— J'étouffe, laisse-moi respirer. »

Je me suis redressée ; puis je suis retombée à genoux. Une heure plus tard, je me retrouvais sur mon lit où l'on m'avait portée évanouie.

Et voilà comment il ne faut qu'un moment pour qu'on se retrouve tout à coup privée de sa mère, tout à fait orpheline.

Maintenant ce qui se passe m'intéresse peu. Je vois toutes sortes de gens, je suis convoquée chez des messieurs qui me lisent des papiers. J'y rencontre le parrain de Cadette, M. Tom Broadway, qui est, il paraît, son tuteur. Le mien habite Lyon et ne s'occupe pas de moi. J'attends grand'mère, elle a été malade ; mais elle m'écrivait tous les jours depuis la mort de maman et elle vient me chercher. Oh ! j'ai bien envie de quitter Paris, cet appartement ! Mais où ira Cadette ? Mon tuteur n'est pas son tuteur, ma grand'mère n'est pas sa grand'mère. Qu'importe, elle est ma sœur et j'ai promis à maman de m'en occuper toujours. Je tiendrai ma parole. A seize ans, on sait ce qu'on promet, on sait à quoi on s'engage. La pauvre petite, comme

si elle se doutait de quelque chose, est plus affectueuse que jamais.

Mon Dieu ! je tremble de penser que, si je n'étais pas là, elle serait abandonnée aux mains des domestiques. Elle me donne de bien mauvais rêves. A peine endormie, je me figure qu'on l'emporte, je vois M. Tom avec ses favoris rouges, qui traîne le berceau par la chambre, et je me réveille en pleurant.

Demain je ferai mettre le cher petit berceau dans la ruelle de mon lit, et, rien qu'en tendant la main, je m'assurerai que Cadette ne m'a pas quittée.

VINGT-SEPTIÈME ENVELOPPE

Grand'mère et Mathurine sont ici, grand'mère reçoit les hommes de loi et M. Tom Broadway, Mathurine soigne Cadette qu'elle aime passionnément. Nous voilà toutes les deux ligüées contre grand'mère. Pour nous, il n'y a rien à décider, rien à choisir. Ma petite sœur doit me suivre à Péran. Mathurine et moi la soignerons et nous ferons de manière à ce que ses cris, ses larmes, ses chagrins ne dérangent ni ne fatiguent grand'mère.

Nous savons que rien ne sera plus facile que de la loger dans cette grande maison du Pavillon dont les murs sont si épais qu'on ne s'entend pas d'une chambre à l'autre.

Nous n'avons pas encore trouvé l'occasion de placer un mot de cette affaire. Grand'mère parle peu à Mathurine à Paris, et à moi elle me dit d'un air si glacé « votre sœur Cadette. — La famille de votre sœur ; » je ne trouve rien à dire contre cette dé-

marcation que grand'mère a toujours tant aimé à établir. On dirait, à l'entendre, que ma sœur vit en Écosse et moi en France. Si je fais remarquer que Cadette est très jolie, elle dit : « Oui, comme les Écossaises. »

Si je m'extasie sur sa manière de parler, qui est tout à fait extraordinaire pour un enfant de deux ans, elle ajoute : « Avec l'accent écossais.

— L'accent écossais, grand'mère ! Est-ce parce qu'elle dit : Zemaine ? le tin pour le train ? Alors tous les petits enfants qui ne prononcent pas les *g* ni les *r* ont l'accent écossais. »

Cependant il paraît que grand'mère est mêlée aux affaires de cette petite Écossaise, car elle m'a dit hier que, la mort de maman ne changeant rien à mes affaires, elle serait bien vite repartie pour Pérán s'il n'y avait pas eu à régler celles de ma sœur Cadette. Évidemment c'est d'elle qu'elle parle avec M. Tom Broadway qui vient presque tous les jours et qui se fait un jeu d'effrayer Cadette en se présentant tout à coup devant elle. La pauvre petite jette les hauts cris devant ce visage rouge et jovial qui s'encadre si comiquement entre ses rideaux blancs.

Grand'mère est très cérémonieuse avec lui et fait généralement ouvrir les fenêtres après son départ.

« Les Anglais, dit-elle, sentent les liqueurs fortes,

et M. Tom, avant de venir me voir, prend certainement du genièvre. »

Mathurine m'a confié qu'elle lui avait dit que ce gentleman buvait plus que de raison, et je me suis rappelé le jour du baptême où il devenait si grave, où il riait tout seul, et où il marchait si singulièrement, tout d'une pièce.

Je ne le crois pas méchant ; c'est un vieux garçon qui regarde les enfants comme des curiosités. Or, si un vieux garçon peut bien être nommé tuteur, il ne peut vraiment pas prendre chez lui ses pupilles.

Voilà ce que nous nous sommes dit, Mathurine et moi, et vraiment il n'y a pas de quoi nous inquiéter parce que grand'mère n'a pas dit carrément : « Nous emmenons Blanche à Péran. »

VINGT-HUITIÈME ENVELOPPE

J'ai le cœur si gros aujourd'hui que je ne puis me représenter devant grand'mère. J'aime encore mieux laisser tomber mes larmes sur ce papier, ce qui fait pourtant de bien mauvaise encre, que les laisser couler devant ma grand'mère si dure et si entichée de sa famille.

Comment peut-elle penser que je consentirai à me séparer de ma petite sœur? Ne lui ai-je pas redit les dernières paroles de maman! Ne voit-elle pas que j'aime ce pauvre poupon de tout mon cœur et qu'il n'a plus que moi à aimer!

Non, grand'mère ne voit rien que ses vieilles idées!

Et j'étais si pleine de confiance. C'est sans la moindre appréhension que je lui ai demandé ce matin, au moment où elle commandait à Mathurine de préparer nos caisses :

« Grand'mère, faut-il préparer une caisse parti-

culière pour Cadette ou bien mettre ses petites toilettes dans la mienne ? »

Les yeux bleus de grand'mère se sont attachés sur moi si froidement que mon cœur s'en est refroidi.

« Germaine, tu n'as pas à t'occuper de ta sœur Cadette. Sa bonne, qui la suivra chez M. Broadway, prépare ses bagages.



Sans compatir le moins du monde à mes sanglots.

— Comment ! elle ne vient pas avec nous ?

— Certainement non, elle a son tuteur, sa famille, sa fortune.

— Et sa sœur, grand'mère, et sa sœur ! »

Je sanglotais.

« Sa sœur a sa famille et sa fortune à Péran, et elle revient à Péran, chez elle.

— Alors, si elle est chez elle, vraiment chez elle, ah ! laissez-la emmener sa sœur, sa pauvre petite sœur qui n'a plus qu'elle au monde.

— Germaine, ces sentimentalités-là me déplaisent. Comment avez-vous pu supposer que je me chargerais, à mon âge, d'un enfant qui ne m'est rien ? »

Quand on a entendu grand'mère prononcer cette phrase, l'espérance n'est plus possible.

Sans compatir le moins du monde à mes sanglots, elle a continué de son ton le plus sec :

« Mademoiselle Harrisson a un tuteur, une famille. Son tuteur la prendra le jour de notre départ et l'emmènera en Écosse, où il a des sœurs non mariées qui pourront très bien se charger d'elle et l'élever à la manière écossaise. Chacun chez soi, entendez-vous, et ne venez pas me faire des scènes de larmes. C'est de l'enfantillage, et je vous ai vue plus raisonnable à quinze ans que vous ne l'êtes à seize passés. »

Grand'mère ne me tutoyait plus, c'était le signe d'un mécontentement sérieux. Je l'ai quittée et je suis venue pleurer dans ma chambre. La pauvre Mathurine, qui a aussi un chagrin fou, sort de temps en temps de sa cuisine pour venir me consoler. Mais elle prépare un fricandeau à l'oseille pour le dîner et ne peut guère quitter son fourneau. Cadette, qui ne se doute de rien, vient aussi courir



Elle m'a embrassée.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

dans ma chambre, traînant derrière elle un vieux mouton dont elle a arraché toutes les laines et dont elle aime beaucoup la carcasse.

Tout à l'heure, elle a poussé un tabouret près du bureau où j'écris, elle est montée dessus et elle m'a embrassée, ce qui m'a fait sangloter plus fort. Alors, n'y comprenant plus rien, elle s'est mise à



La pauvre Mathurine, qui a aussi un chagrin fou.

genoux et a dit sa prière tout haut, toujours croyant me faire plaisir. Pauvre petite chérie !

Je l'ai caressée et l'ai renvoyée avec son vieux mouton.

Quitter ce petit être, ce n'est pas seulement renoncer à une affection très profonde, c'est manquer de parole à maman, ce qui me fait pleinement horreur.

Après avoir bien pleuré, j'ai réfléchi. Ce soir

j'écirai une longue lettre à grand'mère où, sans pleurer, je lui dirai les véritables motifs de ma demande, et demain, si Mathurine veut m'accompagner, j'irai trouver M. Tom Broadway pour le supplier de ne pas emmener Cadette.

J'ai pensé que, s'il disait à grand'mère qu'il ne veut pas de ce cher petit poupon, elle n'aurait pas le cœur de l'abandonner aux soins d'une servante qui, comme dit Mathurine, est plus occupée de ses rubans que de la petite fille.

Mathurine, qui vient de faire une apparition, affirme que ce moyen est très bien trouvé, et que ce gros milord se laissera peut-être plus vite toucher que grand'mère.

Je le crois aussi. Pour se rendre compte de l'indifférence de grand'mère, il aurait fallu l'entendre gronder Mathurine dont le fricandeu avait reçu un coup de feu.

VINGT-NEUVIÈME ENVELOPPE

Ma visite de tantôt a été la meilleure preuve d'affection que j'aie jamais donnée à Cadette.



Le concierge nous a indiqué le fond d'une cour.

Aller avec Mathurine trouver M. Tom Broadway chez lui, me semblait le comble de l'audace. Je n'aime pas les petites filles qui se donnent un air

d'aventurières, et le cœur commençait à me manquer au moment de sortir pour assister au salut, quand grand'mère m'a dit :

« Ne pourrais-tu, en sortant de l'église, passer chez M. Broadway, qui demeure tout près, et lui remettre cette enveloppe qui contient le testament de M. Harisson ? »

Pour toute réponse, j'ai saisi le précieux papier et j'ai embrassé grand'mère comme remerciement.

Il faut bien le dire, Mathurine et moi avons eu de fortes distractions pendant le salut, et nous étions aussi embarrassées l'une que l'autre, quand nous avons demandé, au n° 24 de la rue, M. Tom Broadway.

Le concierge nous a indiqué le fond d'une cour, et nous sommes allées soulever un marteau de cuivre très brillant, placé sur une porte bien vernie.

Un domestique, brillant et verni lui aussi, a ouvert, nous a introduites et a porté l'enveloppe à son maître. Celui-ci est arrivé, une serviette sous le bras, et m'a invitée à luncher avec lui.

J'ai passé dans la salle à manger dont la porte était toute grande ouverte, et Mathurine est restée dans le vestibule, refusant de s'asseoir pour pouvoir jeter de temps en temps un coup d'œil dans la salle à manger.

Je me suis assise devant une table chargée de toutes sortes de choses, mais surtout d'un régiment de bouteilles grandes et petites, minces et trapues.

soigneusement étiquetées. M. Tom m'a offert des sandwiches et du thé, et il a mis lui-même la conversation sur le sujet qui m'amenait, en disant

« Votre maman grand va partir. Il me dit dans son lettre que le chose sera pour demain, et qu'il faut faire enlever le baby. »

Demain ! Il n'y avait pas un moment à perdre.



Je me suis assise devant une table chargée.

J'ai entamé la conversation en lui demandant s'il tenait beaucoup à avoir ma petite sœur chez lui.

Il m'a fallu répéter ma demande.

Enfin, il m'a comprise, et il s'est mis à rire comme un Anglais, silencieusement, mais très longtemps.

« Moa ! pas du tout ! a-t-il dit ; moa ! une petit enfant ! c'est du bêtise chez Tom Broadway. No ! no ! »

Cela entendu, j'ai continué plus bravement ; je lui ai dit mon chagrin de me séparer de ma petite sœur, je lui ai dit que madame Grandvallon avait une maison très grande, je lui ai dit tout ce qui me venait à la pensée.

Il m'écoutait en buvant par petites gorgées dans son grand verre et en se versant goutte à goutte des différentes bouteilles qu'il avait devant lui.

Quand je me suis senti mal à la gorge et que les larmes m'ont coupé la voix, il m'a questionnée pour s'assurer qu'il avait bien compris ; puis, me faisant un petit signe de la main, il a passé dans un appartement voisin. Il est revenu une belle enveloppe à la main.

« Voici pour la maman grande, a-t-il dit, mon maison n'est pas une nursery, et je lui laisse la petite poupon si elle veut. »

J'ai pris la lettre, je l'ai remercié avec effusion et je suis retournée bien vite auprès de grand-mère.

« Grand'mère, une lettre pour vous, de M. Tom.

— Ah ! donne bien vite, ma petite fille, car j'ai encore beaucoup à ranger, et c'est demain, à sept heures du soir, que nous partons. J'ai choisi la nuit, cette fois, ayant été si mécontente de nos voyages de jour. »

En disant cela, elle mettait ses lunettes et déchetait la lettre.

Elle l'a lue, puis relue, et elle a appelé Mathurine.

Mathurine n'était pas loin. Espérant une heureuse nouvelle, elle se tenait près de la porte entr'ouverte.

« Tu vas porter ma réponse à cet Anglais, a dit grand'mère d'un ton fâché, il plaisante vraiment, il plaisante ! »

Elle s'est approchée d'un bureau, a écrit quelques lignes et a donné la lettre à Mathurine.

Nous nous regardions navrées. A l'air de grand'mère, à sa manière d'écrire, on ne pouvait douter que son refus ne fût catégorique.

« Je tâcherai de vous rapporter ce que dit cette lettre-là, m'a dit Mathurine tout bas, en passant derrière moi : le gros Anglais est encore plus facile à questionner que Madame. »

Elle avait bien raison. Certainement, rien ne paraissait plus simple que de demander à grand'mère elle-même ce qu'elle avait écrit à M. Tom.

Eh bien, non ! Grand'mère avait pris un air si glacé, que je l'aidais machinalement à remplir sa caisse, sans oser lui adresser la parole.

Quand Mathurine est revenue, je lui ai trouvé la physionomie étrange. Elle a donné à grand'mère un billet ; grand'mère a lu, puis elle a dit : « Bien ! »

L'heure du dîner était arrivée, Mathurine n'a

pas pu parler ; mais, dans la soirée, comme j'allais coucher Cadette, elle est arrivée sur la pointe des pieds.

« Madame ne me laisse pas souffler avec ses paquets, dit-elle ; il faut pourtant bien que je vous dise la mauvaise nouvelle :

J'ai trouvé M. Broadway à son bureau. C'est un brave homme, mais tout à fait anglais ; cela se voit bien à son accent et à sa barbe. Il a lu le billet de Madame, il a ri dans sa grosse barbe rouge et il m'a dit :

« Le vieux dame ne veut pas garder la petite baby ! »

Il a écrit un billet et me l'a donné en disant :

« Je serai à trois heures, avec une voiture, chez madame Grandvallon. Désolé ! désolé de faire du chagrin à la jeune miss ; mais la petite baby ira en Écosse. »

Heureusement que la pauvre Cadette s'était endormie pendant que Mathurine me récitait cela comme une leçon, car j'ai tellement pleuré en l'écoutant, qu'elle se serait mise à jeter des cris perçants qui auraient agacé grand'mère.

Grand'mère a vu mes yeux rouges.

Elle a vu que je ne mangeais pas, et elle n'a fait aucune observation. Je ne croyais pas qu'une grand'mère pût avoir le cœur si dur.

Je l'ai laissée à ses caisses, qui ont l'air de la

préoccuper uniquement, et je me suis retirée de très bonne heure, en la saluant sans l'embrasser.

C'est la première fois de ma vie, que je ne lui souhaite pas une bonne nuit avec une caresse. Cela m'a peiné affreusement, j'ai repleuré de chagrin, de me sentir fâchée contre elle. Mais je suis inconsolable de la séparation de demain.

TRENTIÈME ENVELOPPE

C'est donc aujourd'hui que ma petite sœur et moi allons être séparées.

Cette pensée ne me quitte plus ; j'avais un si gros poids sur le cœur à mon réveil, qu'il m'a été impossible d'habiller Cadette.

A mon âge, je crois qu'on ne sait pas souffrir sans pleurer.

Pour me consoler, je roule toutes sortes de projets dans ma tête. Quand je serai majeure, cela arrivera un jour ou l'autre, je pourrai voyager sans ma grand'mère, je partirai immédiatement pour aller chercher Cadette.

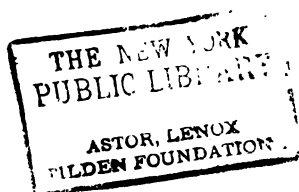
Mais, jusques-là, que va-t-elle devenir ?

Si encore sa bonne l'aimait ; mais elle ne l'aime pas. C'est une fille sournoise et colère, et, depuis qu'elle sait que M. Tom les emmène, elle dispose de Cadette comme d'une chose à elle.

Elle a défendu à Mathurine de s'occuper des ba-



Cadette a mis un de ses vieux chapeaux à son mouton.



gages de l'enfant, disant que ceci ne regardait qu'elle.

Pour moi, j'ai le cœur transpercé par les rires de Cadette, qui a mis un de ses vieux chapeaux à son mouton, et qui le traîne, ainsi coiffé, par notre chambre. Quand elle s'approche de moi, je l'embrasse en dévorant mes larmes pour qu'elle ne les voie pas.

Elle a remarqué que j'ai les yeux rouges, car elle m'apporte sans cesse son petit pot à eau et sa serviette, se souvenant que, quand elle a pleuré, on lui baigne les paupières d'eau fraîche.

Grand'mère est installée bien tranquille dans sa chambre, au milieu de ses caisses. Mathurine prétend qu'elle a l'air triste et préoccupée, mais Mathurine est tellement habituée à flatter grand-mère!

Ce matin, elle m'a fait porter une lettre des Préauloup. René et Guillaume s'étaient dessinés. se roulant par terre de désespoir; ils vont décidément au collège. Geneviève pleurait d'un œil et riait de l'autre: elle pleurait ses frères et riait à Germaine et... à Cadette. La lettre était remplie de Cadette. René lui arrange une petite voiture; Guillaume lui dresse un petit lapin blanc, Geneviève lui tricote des jarretières sans penser qu'elle n'en porte pas encore.

M. de Préauloup lui-même fait mettre une bar-

rière devant une grande rigole creusée entre les écuries, disant : « Il faut que cette petite fille puisse vaguer par la cour sans danger. »

Oh ! mes amis, si vous saviez !

Si vous saviez qu'elle ne viendra pas à Péran, si vous saviez qu'elle n'aura plus sa petite maman Germaine !

Mais vous ne pouvez vous figurer cela. Vous ne pouvez vous figurer que madame Grandvallon, si charitable pour les pauvres, si attachée à sa petite-fille et à sa famille, a le cœur assez dur pour abandonner ce pauvre bijou d'enfant, parce qu'il ne s'appelle pas Grandvallon comme elle.

Oh ! mes amis vous ne savez pas ce que cela fait souffrir de voir s'éloigner un petit être faible et chéri qui vous aime, vous ne savez pas ce que c'est que d'être fâchée, très fâchée contre sa grand-mère.

Non ! ils ne le savent pas ! non, ils...

Une voiture dans la cour... C'est lui, l'Anglais... Il vient la chercher !

Ma sœur !... Ma petite sœur !...

Oh ! mon Dieu ! Oh ! grand'mère !

TRENTE-UNIÈME ENVELOPPE

J'ai versé tant de larmes sur mon dernier papier qu'il est bien juste d'écrire celui-ci, qui sera le dernier sans doute.

Où en étais-je ? Ce n'est pas si loin. Ah ! je regardais par la fenêtre et j'apercevais la figure enluminée de M. Tom.

La plume me tombe des mains, je me lève et je me rends machinalement dans la chambre de grand'mère.

Elle était là froide, résolue, mettant sous enveloppe quelques papiers d'affaires.

« Monsieur, disait-elle à M. Broadway, qui était entré par une autre porte, veuillez vous asseoir. Voici les derniers papiers concernant votre pupille, et l'enfant va vous être remise. »

Elle a dit cela posément et en se détournant légèrement pour ne pas me voir.

« Très bien, très bien ! » a dit M. Tom, et il s'est laissé tomber dans un fauteuil.

Grand'mère a écrit sur l'adresse :

« Papiers concernant mademoiselle Harrisson, et remis par moi à son tuteur, M. Thomas Broadway, le jour où elle lui est confiée. »

Et a signé : « Éléonore de Chantel-Grandvalon. »

C'était donc fini ! J'ai fermé les yeux ; tout l'ameublement, grand'mère, M. Tom, tournaient autour de moi.

Tout à coup, une voix furieuse, la voix de Mathurine, se fait entendre.

Elle est entrée, portant sur son bras celle que grand'mère appelle mademoiselle Harrisson.

Jamais je n'avais vu à Mathurine cette physionomie.

Sa coiffe pendait sur son épaule, sa collerette était déchirée.

« Madame, criait-elle, la bonne de cette innocente est un démon sorti de l'enfer.

Elle a refusé de lui donner à boire, et, parce que le pauvre ange pleurait, elle l'a battue et pincée. Voyez plutôt ! »

Et elle mettait sous les yeux de grand'mère la pauvre petite qui avait des larmes plein les yeux et qui tendait en avant son bras nu marbré de marques rouges.

Grand'mère a jeté à la pauvre Cadette un regard que je ne lui avais jamais vu.

« Cette fille est vraiment d'une brutalité révoltante, » a-t-elle dit.

Et, se tournant vers M. Tom, elle a ajouté :

« Je vous engage fortement à remettre l'enfant en de meilleures mains, Monsieur. »

M. Tom n'a pas répondu, il dormait.

Pendant que grand'mère écrivait tranquillement la longue adresse de l'enveloppe, il s'était endormi.

Grand'mère, froissée dans sa dignité, s'est levée toute droite.

Mathurine s'est élancée vers elle.

« Madame, est-ce que vous croyez bonnement qu'un monsieur tout occupé d'affaires comme lui aura le temps de savoir ce que deviendra cette innocente? Madame, madame! une chrétienne comme vous va-t-elle abandonner ce pauvre ange à cette fille effrontée! Et mademoiselle Germaine, vous n'y pensez pas! Le chagrin la tuera, c'est sûr. »

Grand'mère s'est retournée vers moi. On voyait dans ses yeux comme le fond de son âme; d'un élan je me suis approchée. J'ai pris Cadette et l'ai placée dans ses bras.

Grand'mère l'a regardée avec une compassion profonde; puis son regard est devenu humide et si doux, que je ne me rappelais l'avoir vu ainsi que lorsque j'étais toute petite.

Je me suis remise à sangloter; elle a passé sa

main sur mon épaule et elle m'a dit avec un accent tendre qui changeait sa voix :

« Pauvre enfant, assez ! Ton chagrin, depuis deux jours me fait mal ! ton visage est décomposé ; j'ai voulu attendre au dernier moment. J'ai résisté à mon propre cœur ; mais je le sens, je ne puis abandonner ce petit être... je ne puis t'affliger ainsi. Nous la garderons, nous l'emporterons à Péran ; cela te rend-il heureuse ? »

Je me suis jetée à son cou pour toute réponse.

« Te charges-tu d'annoncer ma détermination à M. Broadway, auquel j'écirai plus tard ?

— De tout mon cœur ! grand'mère.

— Eh bien, je te permets de le congédier ; je le trouve d'un sans- façon ! »

Elle a embrassé Cadette et l'a remise à Mathurine en disant : « Allez vous habiller, je ne vous ai jamais vue manquer ainsi de tenue. » Puis elle a biffé une ligne sur l'enveloppe et a quitté l'appartement.

J'ai pris dans mes bras ma chère petite Cadette qui m'a fait baisser chacune des meurtrissures de son bras, pendant que Mathurine rajustait sa coiffe et sa collerette.

Cela fait, elle est allée chercher le domestique de M. Broadway, qui n'a manifesté aucune surprise ; son maître étant très sujet à ces siestes impérieuses, au sortir de table.

Il l'a appelé respectueusement plusieurs fois,



Je me suis jetée à son cou.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

puis il l'a remué en le prenant au collet. Le bon M. Tom faisait entendre des grognements féroces. Enfin, il s'est éveillé tout à coup, et, tendant le bras, il a dit : « Hop ! hop ! »

Mais il nous a aperçues : il s'est secoué et s'est levé en riant.

« Eh eh ! le vieux dame, où est-il ? »

Je me suis approchée :

« Ma grand'mère, monsieur Tom, m'a chargée de vous remettre ces papiers, et aussi de vous dire qu'elle garde la petite Blanche. »

Il a pris l'enveloppe, il ne comprenait pas très bien. J'ai répété ma phrase et il m'a dit en clignant de l'œil :

« Cette chose-là vous fait grand plaisir, jeune miss Germaine ?

— Oui Monsieur ! J'avais toujours espéré que ma petite sœur serait restée en France avec moi. C'était le désir de ma mère, et c'eût été celui de son père, bien certainement ! »

Il a grogné, il a ri, il s'est fait répéter tout ce qu'avait dit grand'mère, et, après m'avoir baisé la main, il est sorti légèrement trébuchant, suivi de près par son domestique et par Mathurine qui m'avait dit : « Je le fourrerai de force en voiture s'il le faut ! »

En effet, elle le serrait de près ; elle était pour lui d'une complaisance rare.

Debout contre la fenêtre, Cadette entre mes bras, j'ai assisté à ce bienheureux départ. Mathurine tenait la canne de M. Tom ; Mathurine baissait le store pour faire respirer M. Tom ; c'est Mathurine qui a fermé la porte derrière M. Tom, si énergiquement que le cheval a bondi en avant.

Et quand la voiture est partie, Mathurine a joint les mains, puis s'est mise à rire aux larmes.

Je crois que grand'mère aurait trouvé qu'elle manquait tout à fait de tenue dans cette cour banale, mais la pauvre fille avait passé par de telles émotions qu'il n'y avait rien à lui dire.

Il était quatre heures, nous n'avions pas une minute à perdre. Déléguée par grand'mère, j'ai payé les gages de la bonne de Cadette, et l'ai congédiée sur-le-champ. Elle aurait bien voulu qu'on lui laissât le temps d'arracher au moins un œil à Mathurine, mais j'avais eu soin d'envoyer Mathurine au restaurant qui nous servira notre dernier repas à Paris.

Le concierge est venu chercher les malles de cette méchante fille, tombée tout à coup du haut de ses rêves de position de gouvernante de Cadette, et, pour la congédier, j'ai pris un air sérieux et si plein de majesté qu'elle s'est écriée ironiquement :

« Mademoiselle sera, dans quelques années, la représentation vivante de madame sa grand'mère. »

Elle est partie là-dessus, et je termine bien vite

ce griffonnage qu'il faut loger dans ma caisse.

Tout à coup, on sonne :

Je suis seule, je vais entr'ouvrir la porte d'entrée.

Une dame très distinguée se présente :

« Mademoiselle Germaine Grandvallon ?

— C'est moi, Madame.

— Je suis l'amie de votre marraine, qui est arrivée d'hier à Marseille.

Un petit accident sans importance la retiendra un grand mois dans cette ville, et elle me demande d'aller la rejoindre.

Je pars demain. N'avez-vous pas de commissions pour elle ?

— Non, Madame.

— Cependant elle m'a écrit ceci ; et, tirant un papier de sa poche, elle lit :

« Je crois bien que ma filleule, Germaine, vous confiera le journal qu'elle a consenti à écrire. Cette lecture charmerait mon séjour forcé à Marseille. Je ne sais rien de sa famille. J'ai appris par hasard la mort de sa chère mère. Allez donc de ma part lui demander son journal commencé il y a déjà longtemps. »

— Madame veuillez vous asseoir et m'attendre quelques minutes. »

J'ai rendu la liberté à Cadette, je suis retournée à mon bureau, puis chez grand'mère.

Avec sa permission je saisis aux cheveux l'occasion de faire porter à son adresse le paquet d'enveloppes

qui tient tant de place dans ma caisse. La jolie capote blanche de Cadette, que nous ne savions où mettre, le remplacera. Le sacrifice a été décidé tout de suite.

En définitive, mon rôle de petite mère sera bien sérieux, bien fatigant ; à quoi bon un journal maintenant ?

Je n'aurai plus le temps d'écrire une ligne, ni de jouer à l'enfant ; je vais prendre des robes longues et me coiffer en chignon.

Que mon journal finisse ici, et qu'il s'en aille vers ma marraine, pour qui il a été écrit.

Ce n'est plus de Germaine qu'il faut m'occuper, ce n'est plus à Germaine qu'il faut penser, ce n'est plus pour Germaine qu'il faut travailler.

Germaine n'a plus rien à dire, rien à confier, rien à désirer ; Germaine va remplir le dernier vœu de sa mère ; Germaine dit adieu à sa vie d'enfant et se dévoue tout entière à ce petit ange qui n'a plus qu'elle au monde, qui, dans ses souvenirs et dans la famille, s'appellera longtemps : Cadette !

FIN

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

**LE
JOURNAL DE LA JEUNESSE**

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

Les vingt-quatre premières années (1873-1896),

formant

quarante-huit beaux volumes grand in-8, sont en vente.

Ce nouveau recueil est une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, les arts et l'industrie, etc., par

**M^{mes} D'ARTHÈZ, BARBÉ, S. BLANDY, CAZIN, COLOMB, G. DEMOULIN,
E. D'ERWIN, Z. FLEURIOT, ANDRÉ GÉRARD, JULIE GOURAUD, L. MUSSAT,
P. DE NANTEUIL, OUIDA, JEANNE SCHULTZ, DE WITT NER GUIZOT;
MM. A. ASSOLLANT, DE LA BLANCHÈRE, LÉON CAHUN, CHAMPOL,
ERNEST DAUDET, DILLAYE, M. DU CAMP, L. ÉNAULT,
J. GIRARDIN, AIMÉ GIRON, A. GUILLEMIN, JACOTTET, CH. JOLIET,
ALBERT LÉVY, P. MAEL, E. MENAULT, E. MOUTON, E. MULLER,
PAUL PELET, LOUIS ROUSSELET, L. SEVIN,
Cⁱ STANY, G. TISSANDIER, G. TOUDOUZE, V. TISSOT, ETC.,**

et est

ILLUSTRÉ DE 12 500 GRAVURES SUR BOIS

d'après les dessins de

**É. BAYARD, BERTALL, BLANCHARD, BUSSON,
CAIN, CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY, M^{me} CHAMPEL, C. DELORT,
FAGUET, FÉRAT, FERDINANDUS, GILBERT, GODEFROY DURAND,
KAUFFMANN, LE BLANT, LEMAISTRE, LIX, A. MARIE,
DE MYRBACH, A. DE NEUVILLE, A. PARIS, PHILIPPOTEAUX, POIRSON,
PRANISHNIKOFF, F. RÉGAMEY, REICHAN, RENOUDARD,
RIOU, RONJAT, SAHIB, TAYLOR, TOFANI,
VOGEL, G. VUILLIER, E. VULLIEMIN, TH. WEBER, E. ZIER.**

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Le **JOURNAL DE LA JEUNESSE** paraît le samedi de chaque semaine.

Le prix du numéro, comprenant 16 pages grand in-8, est de **40** centimes.

Les 32 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume : broché, **10** francs ; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, **13** francs.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

UN AN (2 volumes). **20** FRANCS

SIX MOIS (1 volume). **10** —

Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : Un an, **22** francs ; six mois, **11** francs.

*Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} décembre
et du 1^{er} juin de chaque année.*

MON JOURNAL

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

Illustré de nombreuses gravures en couleurs et en noir

A L'USAGE DES ENFANTS DE HUIT A DOUZE ANS

SEIZIÈME ANNÉE

(1896-1897)

DEUXIÈME SÉRIE

MON JOURNAL, à partir du 1^{er} octobre 1892, est devenu hebdomadaire, de mensuel qu'il était, et convient à des enfants de 8 à 12 ans.

Il paraît un numéro le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro, 15 centimes.

ABONNEMENTS :

FRANCE		UNION POSTALE	
Six mois.....	4 fr. 50	Six mois.....	5 fr. 50
Un an.....	8 fr. »	Un an.....	10 fr. »

Prix des années 1893 à 1896 de la deuxième série (4 vol.)

Chacune : Brochée, 8 fr. — Cartonnée, 10 fr.

Les années I à XI de la Première série sont épuisées.

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

POUR LA JEUNESSE ET L'ENFANCE

1^{re} SÉRIE, FORMAT IN-8 JÉSUS

Prix du volume : broché, 7 fr.; cartonné, tranches dorées, 10 fr.

About (Ed.) : *Le roman d'un brave homme*. 1 vol. illustré de 52 compositions par Adrien Marie.

— *L'homme à l'oreille cassée*. 1 vol. ill. de 61 comp. par Eug. Courboin.

Cahun (L.) : *Les aventures du capitaine Magon*. 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Philippoteaux.

Cim (Albert) : *Grand'mère et petit-fils*. 1 vol. illustré de 70 gravures d'après Vulliemin.

Dillaye (Fr.) : *Les jeux de la jeunesse*. 1 vol. illustré de 203 grav.

Du Camp (Maxime) : *La vertu en France*. 1 vol. ill. de 45 grav. d'après Duez, Myrbach, Tofani et E. Zier.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Crur muet*. 1 vol. ill. de 57 grav. d'après Adrien Marie.

— *Papillonne*. 1 volume illustré de 50 gravures d'après E. Zier.

Guillemin (Amédée) : *La lumière*. 1 vol. contenant 13 planches en couleurs, 14 planches en noir et 353 figures dans le texte.

— *La Chaleur*. 1 vol. contenant 1 pl. en couleurs, 8 planches en noir et 324 gravures dans le texte.

— *La Météorologie et la Physique moléculaire*. 1 vol. contenant 9 planches en couleurs, 20 planches en noir et 313 gravures dans le texte.

La Ville de Mirmont (H. de) : *Contes mythologiques*. 1 vol. illustré de 41 gravures.

Maël (Pierre) : *Terre de Fauves*. 1 vol. illustré de 52 gravures, d'après les dessins d'Alfred Paris.

— *Robinson et Robinsonne*. 1 vol. illustré de 50 gravures, d'après A. Paris.

— *Fleur de France*. 1 vol. illustré de 52 gravures d'après Tofani.

Manzoni : *Les fiancés*. Édition abrégée par Mme J. Colomb. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après J. Le Blant.

Mouton (Eug.) : *Voyages et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan*. 1 vol. ill. de 66 grav. d'après E. Zier.

— *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu*. 1 vol. illustré de 55 gravures d'après A. Paris.

Roussellet (Louis) : *Nos grandes écoles militaires et civiles*. 1 vol. ill. de 169 grav. d'après A. Lemaistre, Fr. Régamey et P. Renouard.

— *Nos grandes écoles d'application*. 1 vol. illustré de 95 grav. d'après Busson, Calmettes, Lemaistre et P. Renouard.

Toudouze (Gustave) : *Enfant perdu (1814)*. 1 volume illustré de 49 gravures d'après J. Le Blant.

— *La vengeance des Peaux-de-Bique*. 1 vol. illustré de 53 gravures d'après J. Le Blant.

Witt (Mme de), née Guizot : *Les femmes dans l'histoire*. 1 vol. illustré de 80 gravures.

— *La charité en France à travers les siècles*. 1 vol. ill. de 81 gravures.

— *Père et fils*. 1 volume illustré de 40 gravures d'après Vogel.

2^e SÉRIE, FORMAT IN-8 RAISIN

Prix du volume : broché, 4 fr.; cartonné, tranches dorées, 6 fr.

Arthez (Danielle d') : *Les tribulations de Nicolas Mender*. 1 vol. ill. de 83 grav. d'après Tofani.

Assollant (A.) : *Pendragon*. 1 vol. avec 42 gravures d'après C. Gilbert.

Champol (F.) : *Anais Evard*. 1 volume illustré de 22 gravures d'après Tofani et Bergevin.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *La tante Derbier*. 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Myrbach.

— *Princesse Rosalba*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Colomb (Mme) : *Le violoneux de la sapinière*. 1 vol. avec 85 gravures d'après A. Marie.

— *La fille de Carilès*. 1 vol. avec 96 grav. d'après A. Marie.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Deux mères*. 1 vol. avec 133 grav. d'après A. Marie.

— *Le bonheur de Françoise*. 1 vol. avec 112 grav. d'après A. Marie.

— *Chloris et Jeanneton*. 1 vol. avec 105 gravures d'après Sahib.

— *L'héritière de Vauclain*. 1 vol. avec 104 grav. d'après C. Delort.

— *Franchise*. 1 vol. avec 113 gravures d'après C. Delort.

— *Feu de paille*. 1 vol. avec 98 grav. d'après Tofani.

— *Les étapes de Madeleine*. 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.

— *Denis le tyran*. 1 vol. avec 115 grav. d'après Tofani.

— *Pour la muse*. 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.

— *Hervé Plémour*. 1 vol. avec 112 grav. d'après E. Zier.

— *Jean l'innocent*. 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Zier.

— *Danielle*. 1 vol. illustré de 112 grav. d'après Tofani.

— *La Fille des Bohémiens*. 1 vol. illustré de 112 grav. d'après S. Reichen.

— *Les conquêtes d'Hermine*. 1 vol. ill. de 112 grav. d'après Th. Vogel.

— *Hélène Corianis*. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Moreau.

Cortambert et Deslys : *Le pays du soleil*. 1 vol. avec 35 gravures.

Daudet (E.) : *Robert Darnetal*. 1 vol. avec 81 grav. d'après Sahib.

Demage (G.) : *A travers le Sahara*. 1 vol. illustré de 84 grav. d'après Mme Crampel.

Demoulin (Mme G.) : *Les animaux étranges*. 1 vol. avec 172 gravures.

Énault (L.) : *Le chien du capitaine*. 1 vol. avec 43 gr. d'après E. Riou.

Fleuriet (Mlle Z.) : *M. Nostradamus*. 1 vol. avec 36 gr. d'après A. Marie.

— *La petite duchesse*. 1 vol. avec 73 gravures d'après A. Marie.

— *Grandcœur*. 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.

— *Raoul Daubry*, chef de famille. 1 vol. avec 32 gr. d'après C. Delort.

— *Mandarine*. 1 vol. avec 95 gravures d'après C. Gilbert.

— *Cadok*. 1 vol. avec 21 gravures d'après C. Gilbert.

— *Céline*. 1 vol. avec 102 grav. d'après G. Fraipont.

— *Feu et flamme*. 1 vol. avec 80 gravures d'après Tofani. ●

— *Le clan des têtes chaudes*. 1 vol. illustré de 65 gr. d'après Myrbach.

— *Au Galadoc*. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Zier.

— *Les premières pages*. 1 vol. avec 75 gravures d'après Adrien Marie.

— *Rayon de soleil*. 1 vol. illustré de 10 gravures d'après Mencina Kresz.

Girardin (J.) : *Les braves gens*. 1 vol. avec 115 gr. d'après E. Bayard.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Nous autres*. 1 vol. avec 182 gravures d'après E. Bayard.

— *La toute petite*. 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.

— *L'oncle Placide*. 1 vol. avec 136 gravures d'après A. Marie.

— *Le neveu de l'oncle Placide*. 3 vol. illustrés de 367 gravures d'après A. Marie, qui se vendent séparément.

— *Grand-père*. 1 vol. avec 91 gravures d'après C. Delort.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Girardin (J.) (suite) : Maman. 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le roman d'un cancre.* 1 vol. avec 119 gravures d'après Tofani.

— *Les millions de la tante Zézé.* 1 vol. avec 112 grav. d'après Tofani.

— *La famille Gaudry.* 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Histoire d'un Berrichon.* 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Second violon.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Tofani.

— *Le fils Valansé.* 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le commis de M. Bouvat.* 1 vol. illustré de 119 gr. d'après Tofani.

Giron (Aimé) : Les trois rois mages. 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

Meyer (Henri) : Les Jumeaux de la Bouzaraque. 1 vol. illustré de 71 gravures d'après Tofani.

— *Le serment de Paul Marcorel.* 1 vol. illustré de 51 gravures d'après Tofani.

Nanteuil (Mme P. de) : Le général Du Maine. 1 vol. avec 70 gravures d'après Myrbach.

— *L'épave mystérieuse.* 1 volume illustré de 80 gr. d'après Myrbach.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *En esclavage.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *Une poursuite.* 1 vol. illustré de 57 gravures d'après Alfred Paris.

— *Le secret de la grève.* 1 vol. ill. de 50 gr. d'après A. Paris.

— *Alexandre Vorzof.* 1 vol. illustré de 80 grav. d'après Myrbach.

— *L'héritier des Vaubert.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Paris.

— *Alain le Baleinier.* 1 vol. illustré de 80 grav. d'après A. Paris.

— *Deux frères.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Paris.

Roussellet (L.) : Le charmeur de serpents. 1 vol. avec 68 gravures d'après A. Marie.

Roussellet (L.) (suite) : Le Fils du Connetable. 1 vol. avec 113 grav. d'après Pranishnikoff.

— *Les deux mousses.* 1 vol. avec 90 gravures d'après Sahib.

— *Le tambour du Royal-Auvergne.* 1 vol. avec 115 gr. d'après Poirson.

Saintine : La nature et ses trois règnes. 1 vol. avec 171 grav. d'après Foulquier et Faguet.

— *La mythologie du Rhin et les contes de la mère-grand.* 1 vol. avec 160 grav. d'après G. Doré.

Schultz (Mlle Jeanne) : Tout droit. 1 vol. ill. de 112 gr. d'après E. Zier.

— *La famille Hamelin.* 1 vol. ill. de 89 gravures d'après E. Zier.

— *Sauvons Madelon!* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Stany (Le C^t) : Les trésors de la Fable. 1 vol. illustré de 80 gravures d'après E. Zier.

— *Mabel.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après E. Zier.

Tissot et Améro : Aventures de trois fugitifs en Sibérie. 1 vol. avec 72 gr. d'après Pranishnikoff.

Witt (Mme de), née Guizot : Scènes historiques. 1 vol. avec 28 gravures d'après A. Marie.

— *Normands et Normandes.* 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.

— *Un jardin suspendu.* 1 vol. avec 30 gravures d'après C. Gilbert.

— *Notre-Dame Guesclin.* 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.

— *Une sœur.* 1 vol. avec 65 gravures d'après E. Bayard.

— *Légendes et récits pour la jeunesse.* 1 vol. avec 18 gravures d'après Philpoteaux.

— *Un nid.* 1 vol. avec 63 gravures d'après Ferdinandus.

— *Un patriote au XIV^e siècle.* 1 vol. illustré de gravures d'après E. Zier.

— *Alsaciens et Alsaciennes.* 1 vol. illustré de 60 grav. d'après A. Moreau et E. Zier.

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS DE 4 A 8 ANS

FORMAT GRAND IN-16

CHACQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

Ces volumes sont imprimés en gros caractères

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Contes à Pépée.* 1 vol. avec 24 gravures d'après Grivaz.

— *Plaisirs et aventures.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Jeannot.

— *La perruque du grand-père.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.

— *Les enfants de Boisfleuri.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Semechini.

— *Les vacances à Trouville.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *Le château du Roc-Salé.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.

— *Les enfants du capitaine.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Geoffroy.

— *Autour d'un bateau.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Zier.

Desgranges : *Le chemin du collège.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Tofani.

— *La famille Le Jarriel.* 1 vol. illustré de 36 gr. d'après Geoffroy.

Duporteau (Mme) : *Petits récits.* 1 vol. avec 28 gr. d'après Tofani.

Erwin (Mme E. d') : *Un été à la campagne.* 1 vol. avec 39 grav.

Favre : *L'épreuve de Georges.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Geoffroy.

Franck (Mme E.) : *Causeries d'une grand-mère.* 1 vol. avec 72 grav.

Fresneau (Mme), née de Ségur : *Une année du petit Joseph.* Imité de l'anglais. 1 vol. avec 67 gravures d'après Jeannot.

Girardin (J.) : *Quand j'étais petit garçon.* 1 vol. avec 52 gravures.

— *Dans notre classe.* 1 vol. avec 26 gravures d'après Jeannot.

— *Un drôle de petit bonhomme.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Geoffroy.

Le Roy (Mme F.) : *L'aventure du petit Paul.* 1 vol. illustré de 45 gravures, d'après Ferdinandus.

— *Les étourderies de Mlle Lucie.* 1 vol. ill. de 30 gr. d'après Robaudi.

— *Pipo.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après Mencina Kresz.

Malassez (Mme) : *Sable-Plage.* 1 vol. ill. de 52 grav. d'après Zier.

Molesworth (Mrs) : *Les aventures de M. Baby,* traduit de l'anglais. 1 vol. avec 12 gravures.

Pape-Carpantier (Mme) : *Nouvelles histoires et leçons de choses.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Semechini.

Surville (André) : *Les amis de Berthe.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Ferdinandus.

— *La petite Givonnette.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Grigny.

— *Fleur des champs.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Zier.

— *La vieille maison du grand-père.* 1 vol. avec 34 gravures d'après Zier.

— *La fête de Saint-Maurice.* 1 vol. illustré de 34 grav. d'après Tofani.

Witt (Mme de), née Guizot : *Histoire de deux petits frères.* 1 vol. avec 45 grav. d'après Tofani.

— *Sur la plage.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Ferdinandus.

— *Par monts et par vauz.* 1 vol. avec 51 grav. d'après Ferdinandus.

— *En pleins champs.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

— *A la montagne.* 1 vol. illustré de 45 gravures d'après Ferdinandus.

— *Deux tout petits.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Ferdinandus.

— *Au-dessus du lac.* 1 vol. avec 44 gr.

— *Les enfants de la tour du Roc.* 1 vol. ill. de 56 gr. d'après E. Zier.

— *La petite maison dans la forêt.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Robaudi.

— *Histoires de bêtes.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Bouisset.

— *Au creux du rocher.* 1 vol. ill. de 48 grav. d'après Robaudi.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. 25 C. LE VOLUME

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus 1 fr. 25

1^{re} SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

- Anonyme :** *Chien et Chat*; 5^e édition, traduit de l'anglais par Mme A. Dibarrart. 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Bayard.
- *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille; 3^e édit. 1 vol. avec 18 grav. d'après Bertall.
- *Les enfants d'aujourd'hui*, par la même; 3^e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.
- Carraud (Mme) :** *Historiettes véritables*, pour les enfants de quatre à huit ans; 6^e édition. 1 vol. avec 91 grav. d'après Fath.
- Fath (G.) :** *La sagesse des enfants*, proverbes; 4^e édit. 1 vol. avec 100 grav. d'après l'auteur.
- Laroque (Mme) :** *Grands et petits*; 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.
- Marcel (Mme J.) :** *Histoire d'un cheval de bois*; 4^e édit. 1 vol. imprimé en gros caractères, avec 20 gravures d'après E. Bayard.
- Pape-Carpantier (Mme) :** *Histoires et leçons de choses pour les enfants*; 12^e édit. 1 vol. avec 85 gravures d'après Bertall.
- Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Perrault, Mmes d'Aulnoy et Leprince de Beaumont :** *Contes de fées*. 1 volume avec 65 gravures d'après Bertall, Forest, etc.
- Porchat (L.) :** *Contes merveilleux*; 5^e édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Bertall.
- Schmid (Le chanoine) :** *190 contes pour les enfants*, trad. de l'allemand par A. Van Hasselt; 7^e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après Bertall.
- Séguir (Mme de) :** *Nouveaux contes de fées*; nouvelle édition. 1 vol. avec 46 gravures d'après G. Doré et J. Didier.

2^e SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

- Alcott (Miss) :** *Sous les lilas*, traduit de l'anglais par Mme Lepage; 2^e édition. 1 volume avec 23 gravures.
- Andersen :** *Contes danois*, trad. du danois par Soldi; 9^e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

Anonyme : *Les fêtes d'enfants*, scènes et dialogues; 5^e édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Foulquier.

Assolant (A.) : *Les aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran*; 8^e édit. 2 vol. avec 50 grav. d'après A. de Neuville.

Barran (Th.) : *Amour filial*; 5^e édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Fergio.

Bawr (Mme de) : *Nouveaux contes*; 6^e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Belère : *Jeux des adolescents*; 6^e édition. 1 vol. avec 140 gravures.

Berquin : *Choix de petits drames et de contes*; 2^e édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Foulquier, etc.

Berthet (E.) : *L'enfant des bois*; 8^e édition. 1 vol. avec 61 gravures.

— *La petite Chailloux*. 1 vol. avec 44 gravures d'après Bayard et J. Fraipont.

Blanchère (De la) : *Les aventures de La Hamie et de ses trois compagnons*; 4^e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Forest.

— *Oncle Tobie le pêcheur*; 3^e édit. 1 vol. avec 80 gravures d'après Foulquier et Mesnel.

Colteau (P.) : *Légendes recueillies ou composées pour les enfants*; 3^e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Bertall.

Carpentier (Mlle) : *La maison du bon Dieu*; 2^e édit. 1 vol. avec 58 gravures d'après Riou.

— *Saurons-le!* 2^e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Riou.

— *Le secret du docteur*, ou la Maison fermée; 2^e édition. 1 vol. avec 43 gravures d'après Girardet.

— *La tour du Preux*. 1 vol. avec 60 gravures d'après Tofani.

— *Pierre le Tors*. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *La dame bleue*. 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

Carraud (Mme) : *La petite Jeanne*; 10^e édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Forest.

Ouvrage épuré par l'Académie française.

— *Les métamorphoses d'une goutte d'eau*. 5^e édition. 1 vol. avec 50 gravures d'après E. Bayard.

Castillon (A.) : *Récréations physiques*; 8^e édition. 1 vol. avec 36 grav. d'après Castelli.

— *Récréations chimiques*; 5^e édit. 1 vol. avec 34 grav. d'après H. Castelli.

Cazin (Mme) : *Les petits montagnards*; 3^e édition. 1 vol. avec 51 grav. d'après G. Vuillier.

— *Un drame dans la montagne*; 2^e édit. 1 vol. avec 33 gravures d'après G. Vuillier.

— *Histoire d'un pauvre petit*; 2^e édit. 1 vol. avec 60 gravures d'après Tofani.

— *L'enfant des Alpes*; 2^e édition. 1 vol. avec 33 gravures d'après Tofani.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Perlette*; 2^e édit. 1 vol. avec 54 gravures d'après Myrbach.

— *Les saltimbanques*, scènes de la montagne; 2^e édit. 1 vol. avec 65 gravures d'après Girardet.

— *Le petit chevrier*. 1 vol. avec 39 gravures d'après Vuillier.

— *Jean le Savoyard*; 2^e édit. 1 vol. avec 51 grav. d'après Slom.

— *Les orphelins bernois*; 2^e édit. 1 vol. avec 58 gravures d'après E. Girardet.

Chabreul (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles*; 6^e édition. 1 vol. avec la musique des rondes et 55 gravures d'après Fath.

Chéron de la Bruyère (Mme) : *Giboulée*. 1 vol. illustré de 24 gravures d'après Zier.

— *La tour grise*. 1 vol. ill. de 25 grav. d'après Zier.

— *Le manoir de Boishael*. 1 vol. ill. de 42 grav. d'après Zier.

Clm (Albert) : *Mes amis et moi*. 1 vol. avec 16 grav. d'après Ferdinandus et Slom.

— *Entre camarades*. 1 vol. illustré de 20 gravures d'après Ferdinandus.

Colet (Mme L.) : *Enfances célèbres*; 12^e édit. 1 vol. avec 57 gravures d'après Foulquier.

Colomb (Mme J.) : *Souffre-Douleur*. 1 vol. avec 49 gravures d'après Mlle Lancelot.

Contes anglais, traduits par Mme de Witt. 1 vol. avec 43 gravures d'après E. Morin.

Deschamps (F.) : *Mon amie Georgette*. 1 vol. illustré de 43 gravures d'après Robaudi.

— *Mon ami Jean*. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

— *L'intrépide Marcel*. 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

— *Les grandeurs de Sophie*. 1 vol. ill. de 48 grav. d'après Robaudi.

Deslys (Ch.) : *Grand'maman*. 1 vol. avec 29 gravures d'après Ed. Zier.

Edgeworth (Miss) : *Contes de l'adolescence*. 1 vol. avec 42 gravures d'après Morin.

— *Contes de l'enfance*. 1 vol. avec 27 gravures d'après Foulquier.

— *Demain, suivi de Mourad le malheureux*. 1 vol. avec 55 gravures d'après Bertall.

Fath (G.) : *Bernard, la gloire de son village*. 1 vol. avec 56 gravures d'après l'auteur.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Fleuriot (Mlle L.) : *Le petit chef de famille*; 9^e édit. 1 vol. avec 57 grav. d'après Castelli.

— *Plus tard, ou le Jeune Chef de famille*; 6^e édit. 1 vol. avec 60 grav. d'après E. Bayard.

— *Un enfant gâté*; 5^e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

— *Tranquille et Tombillon*; 3^e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Lelort.

— *Cadette*; 3^e édit. 1 vol. avec 25 grav. d'après Tofani.

— *En congé*; 6^e édit. 1 vol. avec 61 gravures d'après A. Marie.

— *Bigarrette*; 6^e édit. 1 vol. avec 55 gravures d'après A. Marie.

— *Bouche-en-Cœur*; 3^e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.

— *Gildas l'Intraitable*; 2^e édit. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *Parisiens et montagnards*. 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

Foe (De) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoe*, édit. abrégée. 1 vol. avec 40 grav.

Fonvielle (W. de) : *Néridah*. 2 vol. avec 40 gravures d'après Sahib.

Fresnean (Mme), née Ségur : *Comme les grands*! 1 vol. avec 46 grav. d'après Ed. Zier.

— *Thérèse à Saint-Domingue*, 1 vol. avec 49 gravures d'après Tofani.

— *Les protégés d'Isabelle*. 1 vol. avec 50 grav.

— *Deux abandonnées*. 1 vol. illustré de 42 gravures d'après M. Orange.

Froment : *Petit-Prince*. 1 vol. illustré de 5 gravures d'après Vogel.

Genlis (Mme de) : *Contes moraux*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Foulquier, etc.

Gérard (A.) : *Petite Rose*. — *Grande Jeanne*. 1 vol. avec 28 gravures d'après C. Gilbert.

Girardin (J.) : *La disparition du grand Krause*; 2^e édition. 1 vol. avec 70 gravures d'après Kauffmann.

Giron (Aimé) : *Ces pauvres petits*! 2^e édition. 1 vol. avec 22 grav. d'après B. de Monvel, etc.

— *Contes à nos petits rois*. 1 vol. avec 23 grav. d'après Blanchard, Vogel et Zier.

Gourand (Mlle J.) : *Les enfants de la ferme*; 5^e édit. 1 vol. avec 59 grav. d'après E. Bayard.

— *Le lièvre de maman*; 4^e édition. 1 vol. avec 68 gravures d'après E. Bayard.

— *Cécile, ou la Petite Sœur*; 8^e édition. 1 vol. avec 26 gravures d'après Desandré.

— *Lettres de deux poupées*; 8^e édition. 1 vol. avec 59 grav. d'après Olivier.

— *Le petit colporteur*; 8^e édition. 1 vol. avec 27 gravures d'après A. de Neuville.

— *Les mémoires d'un petit garçon*; 9^e édit. 1 vol. avec 86 gravures d'après E. Bayard.

— *Les mémoires d'un caniche*; 9^e édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après E. Bayard.

— *L'enfant du guide*; 6^e édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Petite et grande*; 4^e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après E. Bayard.

Gouraud (Mlle J.) (suite) : *Les deux enfants de Saint-Domingue*; 4^e édition. 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.

— *La petite matresse de maison*; 5^e édit. 1 vol. avec 37 gravures d'après A. Marie.

— *Les filles du professeur*; 3^e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après Kauffmann.

— *La famille Harel*; 2^e édit. 1 vol. avec 48 gravures d'après Valnay et Ferdinandus.

— *Aller et retour*; 2^e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Ferdinandus.

— *Les petits voisins*; 2^e édition. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

— *Le petit bonhomme*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Ferdinandus.

— *Pierrot*. 1 vol. avec 31 grav. d'après Zier.

— *Minette*. 1 vol. avec 52 grav. d'après Tofani.

Grimm (Les frères) : *Contes choisis*, trad. de l'allemand; 14^e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Hauff : *La caravane*, trad. de l'allemand, 5^e édition. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

— *L'auberge du Spessart*, 5^e édition. 1 vol. avec 61 grav. d'après Bertall.

Hawthorne : *Le livre des merveilles*, trad. de l'anglais; 3^e édit. 2 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

Johnson : *Dans l'extrême Far West*, traduit de l'anglais par A. Talandier; 2^e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

Marcel (Mme J.) : *L'école buissonnière*; 4^e édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

— *Les petits vagabonds*; 4^e édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Histoire d'une grand-mère et de son petit-fils*. 1 vol. avec 36 gravures d'après Delort.

Marcel (Mme J.) (suite) : *Daniel*; 2^e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

— *Un bon gros pataud*. 1 vol. avec 46 gravures d'après Jeanniot.

— *Un bon oncle*. 1 vol. avec 56 grav. d'après F. Régamey.

Maréchal (Mlle) : *La dette de Ben-Aissa*; 4^e édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après Bertall.

— *Nos petits camarades*; 2^e édition. 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard et H. Castelli.

— *La maison modèle*; 3^e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Sahib.

Martignat (Mlle de) : *Les vacances d'Elisabeth*; 3^e édit. 1 vol. avec 46 grav. d'après Kauffmann.

— *L'oncle Boni*; 2^e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Gilbert.

— *Ginette*; 2^e édit. 1 vol. avec 50 gravures d'après Tofani.

— *Le manoir d'Iolan*; 2^e édition. 1 vol. avec 56 gravures d'après Tofani.

— *Le pupille du général*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *L'héritière de Maurivèze*. 1 vol. avec 41 gravures d'après Poirson.

— *Une vaillante enfant*; 2^e édit. 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *Une petite nièce d'Amérique*. 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *La petite fille du vieux Thémis*. 1 vol. avec 44 gravures d'après Tofani.

Mayne-Reid (Le capitaine) : *Œuvres* traduites de l'anglais :

— *Les chasseurs de girafes*. 1 vol. avec 10 gravures d'après A. de Neuville.

— *A fond de cale*, voyage d'un jeune marin à travers les ténèbres. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *A la mer!* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Bruin*, ou les Chasseurs d'ours. 1 vol. avec 8 grandes gravures.

— *Le chasseur de plantes*. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Les exilés dans la forêt*. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *L'habitation du désert*, ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. avec 23 grandes gravures d'après G. Doré.

Mayne-Reid (Le capitaine) (suite) : *Les grimpeurs de rochers*, suite du *Chasseur de plantes*. 1 vol. avec 20 grandes gravures.

— *Les peuples étranges*. 1 vol. avec 8 gravures.

— *Les vacances des jeunes Boers*. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Les veillées de chasse*. 1 vol. avec 45 gravures d'après Freeman.

— *La chasse au Léviathan*. 1 vol. avec 51 gravures d'après Ferdinandus et Weber.

Meyners d'Estrey : *Les aventures de Gérard Hendriks à la recherche de son frère*. 1 vol. illustré de 15 gravures d'après Mme P. Crampel.

— *Au pays des diamants*. 1 vol. illustré de gravures d'après Riou.

Moussac (Mme la marquise de) : *Popo et Lili, histoire de deux jumeaux*. 1 vol. avec 58 grav. d'après Zier.

Muller (E.) : *Robinsonnette*; 4^e édition. 1 vol. avec 22 gravures d'après Lix.

Peyronny (Mme de) : *Deux cœurs déçus*; 4^e édit. 1 vol. avec 53 grav. d'après Devaux.

Pitray (Mme de) : *Les enfants des Tuileries*; 4^e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après E. Bayard.

— *Les débuts du gros Philéas*; 4^e édition. 1 vol. avec 57 gravures d'après H. Castelli.

— *Le château de la Pétaudière*; 3^e édition. 1 vol. avec 78 gravures d'après A. Marie.

— *Le fils du maquignon*; 2^e édition. 1 vol. avec 65 gravures d'après Riou.

— *Petit Monstre et Poule Mouillée*; 6^e mille. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Girardet.

— *Robin des Bois*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Sirouy.

— *L'usine et le château*. 1 vol. avec 44 grav. d'après Robaudi.

— *L'arche de Noé*. 1 vol. illustré d'après Robaudi.

Renda (V.) : *Mœurs pittoresques des insectes*. 1 vol. avec 49 gravures.

Sandras (Mme) : *Mémoires d'un lapin blanc*; 5^e édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après E. Bayard.

Sannois (Mme de) : *Les soirées à la maison*; 3^e édit. 1 vol. avec 42 grav. d'après E. Bayard.

Séguir (Mme de) : *Après la pluie le beau temps*; nouvelle édition. 1 vol. avec 123 gravures d'après E. Bayard.

— *Comédies et proverbes*; nouvelle édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Diloy le Chemineau*; nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après H. Castelli.

— *François le Bossu*; nouvelle édition. 1 vol. avec 114 gravures d'après E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit*, nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après H. Castelli.

— *La fortune de Gaspard*; nouvelle édit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Gerlier.

— *La sœur de Gribouille*; nouvelle édition. 1 vol. avec 72 gravures d'après Castelli.

— *Pauvre Blaise*; nouvelle édition. 1 vol. avec 96 gravures d'après H. Castelli.

— *Quel amour d'enfant!* nouvelle édition. 1 vol. avec 79 gravures d'après E. Bayard.

— *Un bon petit diable*; nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après Castelli.

— *Le mauvais génie*; nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après E. Bayard.

— *L'auberge de l'Ange-Gardien*; nouvelle édition. 1 vol. avec 75 grav. d'après Foulquier.

— *Le général Dourakine*; nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après E. Bayard.

— *Les bons enfants*; nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après Ferrogio.

— *Les deux nigauds*; nouvelle édition. 1 vol. avec 76 grav. d'après Castelli.

— *Les malheurs de Sophie*; nouvelle édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Castelli.

— *Les petites filles modèles*; nouvelle édition. 1 vol. avec 21 grandes gravures d'après Bertall.

— *Les vacances*; nouvelle édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Bertall.

Séjour (Mme de) (suite) : *Mémoires d'un anc*; nouvelle édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après Castelli.

Stolz (Mme de) : *La maison roulante*; 7^e édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.

— *Le trésor de Nanette*; 6^e édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Blanche et Noire*; 4^e édition. 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.

— *Par-dessus la haie*; 4^e édition. 1 vol. avec 58 gravures d'après A. Marie.

— *Les poches de mon oncle*; 5^e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Bertall.

— *Les vacances d'un grand-père*; 4^e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après G. Delafosse.

— *Le vieux de la forêt*; 3^e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Sahib.

— *Les deux reines*; 2^e édit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Delort.

— *Les mésaventures de Mlle Thérèse*; 3^e édition. 1 vol. avec 29 gravures d'après Charles.

— *Les frères de lait*; 2^e édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Zier.

— *Magali*; 2^e éd. 1 vol. avec 36 grav. d'après Tofani.

— *Deux tantes*. 1 vol. avec 43 grav. d'après Ed. Zier.

— *Violence et bonté*. 1 vol. avec 36 gravures d'après Tofani.

Stolz (Mme de) (suite) : *L'embarras du choix*. 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *Petit Jacques*. 1 vol. avec 48 gravures d'après Tofani.

— *La famille Coquelicot*. 1 vol. illustré de 30 gravures d'après Jeannot.

Swift : *Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais et abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. avec 57 gravures d'après G. Delafosse.

Tournier : *Les premiers chants*, poésies à l'usage de la jeunesse; 2^e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Gustave Roux.

Vareppe (C^{te} de) : *La chance de Jeanne*. 1 vol. ill. de 42 grav. d'après Zier.

Verley : *Miss Fantaisie*. 1 vol. avec 36 grav. d'après Zier.

— *Tous jeunes*. 1 vol. ill. de 54 grav. d'après Vuillemin.

Vimont (Ch.) : *Histoire d'un navire*; 8^e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Alex. Vimont.

Witt (Mme de), née Guizot : *Enfants et parents*; 4^e édition. 1 vol. avec 34 gravures d'après A. de Neuville.

— *La petite fille aux grand'mères*; 4^e édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après Beau.

— *En quarantaine*, jeux et récits; 2^e édit. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

3^e SÉRIE. — POUR LES ADOLESCENTS

VOYAGES

Agassiz (M. et Mme) : *Voyage au Brésil*, traduit et abrégé par J. Belin-de Launay; 3^e édition. 1 vol. avec 15 gravures et 1 carte.

Mme d') : *Voyage d'une femme itzberg*; 6^e édit. 1 vol. avec vures.

Voyages dans le sud-ouest de que, traduits et abrégés par lin-de Launay; 2^e édit. 1 vol. 22 grav. et 1 carte.

Baker : *Le lac Albert*. Nouveau voyage aux sources du Nil, abrégé par J. Belin-de Launay; 2^e édit. 1 vol. avec 16 grav. et 1 carte.

Baldwin : *Du Natal au Zambèze*, 1851-1866. Récits de chasses, abrégés par J. Belin-de Launay; 3^e édit. 1 vol. avec 24 grav. et 1 carte.

Catlin : *La vie chez les Indiens*, traduite de l'anglais; 6^e édition, 1 vol. avec 25 gravures.

Fonvielle (W. de) : *Leglacondou* Polaris, aventures du capitaine Tyson; 3^e édit. 1 vol. avec 19 gravures et 1 carte.

Hayes (Dr) : *La mer libre du pôle*, traduite par F. de Lanoye et abrégée par J. Belin-de Launay; 2^e édition. 1 vol. avec 14 gravures et 1 carte.

Hervé et de Lanoye : *Voyage dans les glaces du pôle arctique*; 6^e édition. 1 vol. avec 40 gravures.

Lanoye (F. de) : *Le Nil, son bassin et ses sources*; 4^e édit. 1 vol. avec 32 gravures et cartes.

— *La Sibérie*; 2^e édition. 1 vol. avec 43 gravures d'après Lebreton, etc.

— *Les grandes scènes de la nature*; 5^e édit. 1 vol. avec 40 gravures.

— *La mer polaire, voyage de l'Erèbe et de la Terreur*; 4^e édit. 1 vol. avec 29 gravures et des cartes.

Livingstone : *Explorations dans l'Afrique australe*, abrégées par J. Belin-de Launay; 5^e édit. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte.

— *Dernier journal*, abrégé par J. Belin-de Launay; 2^e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Mage (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*, abrégé par J. Belin-de Launay; 2^e édit. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Milton et Cheadle : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, trad. et abrégé par J. Belin-de Launay; 2^e édit. 1 vol. avec 16 grav. et 2 cartes.

Mouhot (Ch.) : *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos*; 4^e édition. 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

Palgrave (W. G.) : *Une année dans l'Arabie centrale*, trad. abrégée par J. Belin-de Launay; 2^e édition. 1 vol. avec 12 grav. et 1 carte.

Pfeiffer (Mme) : *Voyages autour du monde*, abrégés par J. Belin-de Launay; 5^e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Piotrowski : *Souvenirs d'un Sibérien*; 3^e édit. 1 vol. avec 10 gravures.

Schwenfurth H. (Dr) : *Au cœur de l'Afrique* (1868-1871), traduit par Mme H. Loreau, et abrégé par J. Belin-de Launay; 2^e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Speke : *Les sources du Nil*, édition abrégée par J. Belin-de Launay; 3^e édition. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes.

Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, trad. par Mme H. Loreau et abrégé par J. Belin-de Launay; 4^e édit. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

Vambery : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, traduits par E. Forgues, et abrégés par J. Belin-de Launay; 4^e édit. 1 vol. avec 18 gravures et 1 carte.

HISTOIRE

Loyal Serviteur (Le) : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet; 4^e éd. 1 vol. avec 36 gravures d'après P. Sellier.

Monnier (M.) : *Pompéi et les Pompiéens*; 3^e édition, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 23 gravures d'après Thérond.

Pintarque : *Vies des Grecs illustres*, édition abrégée par Alph. Feillet, 5^e édit. 1 vol. avec 53 gravures d'après P. Sellier.

— *Vies des Romains illustres*, édit. abrégée par Alph. Feillet. 5^e édit. 1 vol. avec 69 grav.

Retz (De) : *Mémoires*, abrégés par Alph. Feillet. 1 vol. avec 35 gravures d'après Gilbert.

LITTÉRATURE

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 13 gravures d'après E. Bayard.

Cervantes : *Don Quichotte de la Manche*. 1 vol. avec 64 grav. d'après Bertall et Forest.

Homère : *L'Illiade et l'Odyssée*, traduites par P. Gignet, abrégées par Alph. Feillet. 1 vol. avec 33 gravures d'après Olivier.

Le Sage : *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. avec 50 gravures d'après Leroux.

Mac-Intosh (Miss) : *Contes américains*, traduits par Mme Dionis; 2^e édition. 2 vol. avec 120 gravures d'après E. Bayard.

Maistre (X. de) : *Œuvres choisies*. 1 vol. avec 15 gravures d'après E. Bayard.

Molière : *Œuvres choisies*, abrégées à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 22 gravures d'après Hillemacher.

Virgile : *Œuvres choisies*, traduites et abrégées à l'usage de la jeunesse, par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. avec 20 gravures d'après les grands peintres, par P. Sellier.

ALBUMS POUR LES PETITS ENFANTS

FORMAT IN-4

A 4 fr. le volume cartonné avec couverture en couleurs

Bilhaud (P.) : *Les vacances de Bob et Lisette*. Album illustré de 56 gravures en couleurs d'après Job.

— *Fanfan la Tulipe*. Album illustré de 32 gravures en couleurs d'après Job.

Cim (Albert) : *Spectacles enfantins*. Album illustré de 58 gravures en couleurs et en noir d'après Gerbault et Job.

Francé (A.) : *Nos enfants*, avec 36 gravures en noir et en couleurs d'après Boutet de Monvel.

— *Filles et garçons*, avec 38 gravures en noir et en couleurs d'après Boutet de Monvel.

Giron (Aimé) : *Trois héros*. Album illustré de 34 gravures en couleurs et en noir d'après Job.

Houdetot (Mme la comtesse de) : *Mémoires d'un parapluie*. Album illustré de 48 gravures en couleurs et en noir d'après Gerbault.

Nanteuil (Mme de) : *Un fils de capitaine*. Album illustré de 24 gravures d'après H. Vogel.

Quatrelles : *Histoire de l'intépide capitaine Castagnette*, avec les illustrations de Gustave Doré.

— *Croquemitaine*, avec les illustrations de Gustave Doré.

Samary (Mme J.) : *Les gourmandises de Charlotte*, avec les illustrations de Job.

Trim : *Le bon Toto et le méchant Tom*, avec 70 gravures en couleurs et en noir d'Eug. Le Mouel et Semechini.

MON PREMIER ALPHABET

Album in-4, contenant 250 gravures en noir et 4 gravures en couleurs, cartonné. 2 fr.

MON HISTOIRE DE FRANCE

Album in-4, contenant plus de 100 gravures en noir et 10 gravures en couleurs, cartonné. 2 fr.

MON HISTOIRE SAINTE

Album in-4, contenant 100 gravures en noir et 8 planches en couleurs, cartonné. 2 fr.

MON HISTOIRE NATURELLE

Album in-4, contenant 287 gravures en noir et 4 planches en couleurs. 2 fr.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

Format petit in-16

A 2 FRANCS LE VOLUME BROCHÉ

LA RELIURE EN PERCALINE GRIS PERLE, TRANCHES ROUGES,
SE PAIE EN SUS 50 C.

Champol (F.) : *En deux mots.* 1 vol.

Dombre (R.) : *La garçonnère.* 1 vol.

— *Un oncle à tout faire.* 1 vol.

Fleuriot (Mlle Z.) : *La vie en famille.* 10^e édit. 1 vol.

— *Tombée du nid.* 4^e édit. 1 vol.

— *Raoul Daul'ry, chef de famille.* 3^e éd. 1 vol.

— *L'héritier de Kerguignon.* 3^e édit. 1 vol.

— *Réséda.* 11^e édit. 1 vol.

— *Ces bons Rosaëc.* 3^e édit. 1 vol.

— *Le cœur et la tête.* 3^e édit. 1 vol.

— *Au Galadoc.* 1 vol.

— *Bengale.* 1 vol.

— *Sans Beauté.* 13^e édit. 1 vol.

— *La clef d'or.* 8^e édit. 1 vol.

— *Loyauté.* 2^e édit. 1 vol.

— *De trop.* 2^e édit. 1 vol.

— *La glorieuse.* 1 vol.

— *Un fruit sec.* 1 vol.

— *Les Prévalonnais.* 1 vol.

— *Le théâtre chez soi, comédies et proverbes.* 2^e édit. 1 vol.

Fleuriot Kérinou : *De fil en aiguille.* 1 vol.

Girardin (J.) : *Les théories du docteur Wurtz.* 1 vol.

Girardin (J.) (suite) : *Miss Sans-Cœur.* 5^e édit. 1 vol.

— *Les Braves gens.* 1 vol.

— *Mauviette.* 1 vol.

Giron (Aimé) : *Braconnette.* 1 vol.

Leo-Dex : *Vers le Tchad.* 1 vol.

Marcel (Mme J.) : *Le Clos-Chantereine.* 1 vol.

Nanteuil (Mme P. de) : *Les élans d'Élodie.* 1 vol.

Verley : *Une perfection.* 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Dernier rayon.* 1 vol.

Wiele (Mme Van de) : *Filleul du roi.* 1 vol.

Witt (Mme de), née Guizot : *Tout simplement.* 2^e édit. 1 vol.

— *Un héritage.* 1 vol.

— *Ceux qui nous aiment et ceux que nous aimons.* 1 vol.

— *Sous tous les cieux.* 1 vol.

— *A travers pays.* 1 vol.

— *Vieux contes de la veillée.* 1 vol.

— *Régain de vie.* 1 vol.

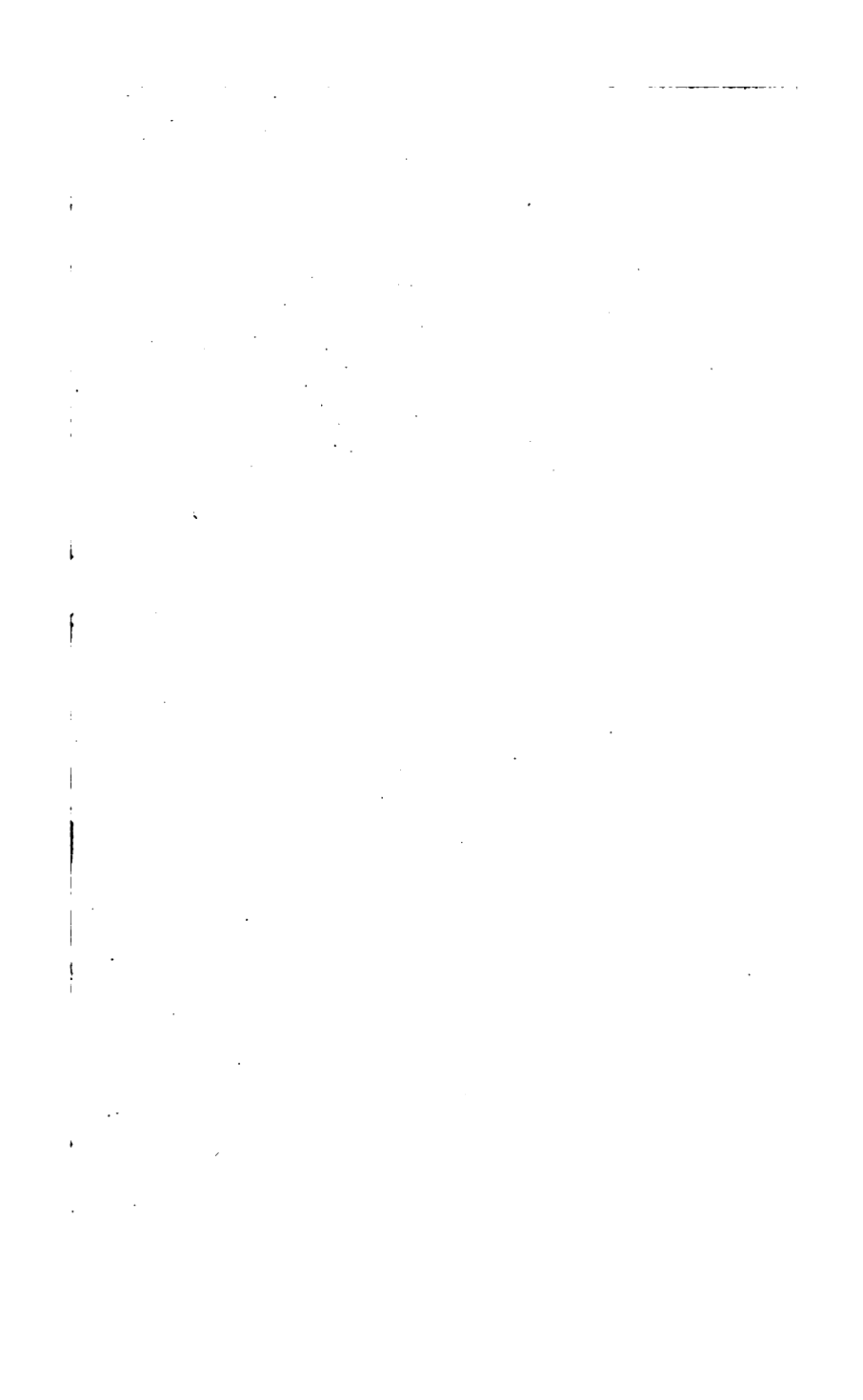
— *Contes et légendes de l'Est.* 1 vol.

— *Les chiens de l'amiral.* 1 vol.

— *Sur quatre roues.* 1 vol.

— *Mont et manoir en Normandie.* 1 vol.

D'AUTRES VOLUMES SONT EN PRÉPARATION



100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

